

Bibliothèque Nationale du Québec

88

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

héâtre

André-Pierre Boucher
Cupidon libéré par l'amour

eunes écrivains
cadiens

Présentation de Pierre-André Arcan
Raymond Leblanc
Herménégilde Chiasson
Ulysse Landry — Guy Letendre
André Arsenault — Guy Arsenault
Calixte Duguay
Raymond Robichaud
Rino Morin — Melvin Gallant

icro-Théâtre

Roch Carrier
Il y a trop de bruit sur la terre

Raymond Plante
La p'tite gripette

Madeleine Ferron
A fleur de peau

ouvelles

Réjean Beaudoin
Pages de prose

François Ricard
Mistagance

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

Note de gérance

Les Écrits du Canada français
seront heureux de publier tout manuscrit inédit
qui aura été accepté par le comité de direction.

Le prix de chaque volume : $3.75

L'abonnement à quatre volumes : $12.00
payable par chèque ou mandat à l'ordre des
Écrits du Canada français.

Fondateur :

Jean-Louis Gagnon

Le comité de direction :

Gilles Marcotte
Jean Simard
Marcel Dubé
Fernand Dumont
Lucien Parizeau
Gertrude LeMoyne
Edmond Labelle

Administrateur :

Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
380 OUEST, RUE CRAIG, MONTRÉAL 126

38

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

Montréal 1974

Le Conseil des Arts du Canada
a accordé une subvention
pour la publication de cet ouvrage.

Dépôt légal – 1er trimestre 1974
Bibliothèque Nationale du Québec.

Copyright © 1974 Les Écrits du Canada français

TABLE DES MATIÈRES

ANDRÉ-PIERRE BOUCHER
Cupidon libéré par l'amour 9

CHOIX DE TEXTES ACADIENS
Raymond Leblanc 58
Herménégilde Chiasson 64
Ulysse Landry 72
Guy Letendre 76
André Arsenault 84
Guy Arsenault 90
Calixte Duguay 104
Raynald Robichaud 112
Rino Morin 118
Melvin Gallant 124

ROCH CARRIER
Il y a trop de bruit sur la terre 135

RAYMOND PLANTE
La p'tite gripette 151

MADELEINE FERRON
A fleur de peau 169

RÉJEAN BEAUDOIN
Pages de prose 193

FRANÇOIS RICARD
Mistagance 223

ANDRÉ-PIERRE BOUCHER

CUPIDON LIBÉRÉ PAR L'AMOUR

TÉLÉ-THÉÂTRE

ANDRÉ-PIERRE BOUCHER

Né à Montréal en 1936. Il publie à dix-neuf ans, son premier recueil de poésie : *Fuites Intérieures.* Suivi, deux ans plus tard de *Matin sur l'Amérique.* En 1966, il publie aux Editions du Jour, un bilan de poésie, intitulé : *Chant poétique pour un pays idéal.*

Auteur d'une quarantaine de nouvelles, il en a fait éditer près de vingt, tant aux *Ecrits du Canada français*, la revue *Châtelaine*, le *Mercure de France* (Paris) et au *Saturday Night* où il remporta le premier prix de la nouvelle en français, avec « *Evelyne-de-la-mer* », en 1965.

Au cours d'un séjour de quatre ans en France, principalement à Paris, il s'initie à l'astrologie et à son retour, il publie plusieurs volumes sur le sujet et d'autres phénomènes parapsychologiques, aux Editions du Jour, dont *L'Astrologie et vous, Ces mains qui vous racontent...*», *Votre destin par les cartes*, et tout récemment *L'Astrologie et la vie quotidienne*, un choix de textes parus dans la revue *Châtelaine*, où il écrivit une chronique astrologique durant plus de sept ans.

En 1958, il faisait jouer sa première pièce : *Les Embardés.* Dans *Cupidon libéré par l'amour*, il est aussi question d'astres et de prédictions, puisque la pièce, écrite un an plus tôt, annonçait à sa manière les événements qui se produisirent l'année suivante, surtout sur le plan psychologique. André-Pierre Boucher aime les voyages et la route, étant issu de familles éparpillées aux quatre coins de l'Amérique et d'ailleurs et il est fort probable, qu'au moment de la parution de sa pièce, il soit déjà rendu fort loin encore. Et selon sa devise, « On est — parait-il — jamais aussi près des êtres de son pays (le Québec) que lorsqu'on s'en éloigne.

AVERTISSEMENT :

Cette pièce, écrite au cours de l'automne de 1969 – et acceptée telle quelle par la Société Radio-Canada – fut réalisée par Louis-Georges Carrier l'hiver suivant (1970) et devait être télédiffusée, dans le cadre des *Beaux-Dimanches* » en octobre de la même année. Les événements que l'on sait en retardèrent la projection, d'abord, puis le réalisateur – sans en avoir préalablement avisé l'auteur – en retrancha certaines scènes trop politiquement provocantes, et surtout l'image finale. L'auteur s'engagea alors dans une longue bataille avec la dite Société. Finalement, après maintes discussions et procédures, il obtint gain de cause – on repiqua l'image finale – (le lecteur comprendra à la fin comme cette image est importante) et le dit téléthéâtre fut enfin télédiffusé le 30 avril 1972.

Cependant, il manquait encore certaines scènes et parties de dialogues. C'est donc la version *intégrale* que nous publions dans ce numéro.

à mon père et à ma mère

DISTRIBUTION :

FREIDA	*Denise Morelle*
AMÉLIE, sa soeur	*Hélène Loiselle*
ROSIANNE, fille d'Amélie	*Marie Bégin*
MATHIEU, fiancé de Rosianne	*Serge Turgeon*
LE CURÉ	*Jean Duceppe*
LE MAIRE	*Gérard Vermette*
LE CHEF DE LA POLICE ET DE L'ARMÉE	*Gilbert Chénier*
LE PHOTOGRAPHE	*Claude Préfontaine*
CUPIDON	*Jean-Louis Millette*
Blanche, une servante	*Louise Godin*
Violette, une autre servante	*Lucienne Zouvi*
MAXIME, l'étranger	*André Laurence*

LE CRIEUR ET VEILLEUR DE NUIT

FIGURANTS : *Soldats et villageois.*
RÉALISATION : *Louis-Georges Carrier*
Assistante : *Hélène Bouchard*
Décorateur : *Hugo Wuetrich*
Costumiers : *Georges-André Vaillancourt et Denis Moreau*
Production : *Radio-Canada.*

PERSONNAGES :

FREIDA, le chef (ou la cheftaine !)	*la cinquantaine.*
AMÉLIE, sa soeur, un peu plus jeune.	
ROSIANNE, fille d'Amélie, la fiancée	*vingt ans.*
MATHIEU, son fiancé	*vingt-cinq ans.*
MAXIME, l'étranger	*la trentaine.*
CUPIDON, l'idiot de génie	*entre quinze et mille ans.*

LE CURÉ
LE MAIRE
LE CHEF DE LA POLICE (ET DE L'ARMÉE)
LE PHOTOGRAPHE
LES DEUX SERVANTES MUETTES
LE CRIEUR PUBLIC
QUELQUES SOLDATS ET DES VILLAGEOIS : FIGURANTS

L'ACTION SE PASSE DANS UN VILLAGE IMAGINAIRE ET PERDU, ENCERCLÉ DE TOUTES PARTS PAR DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES.
DE NOS JOURS ET AUTREFOIS, ET MÊME PLUS TARD.
OU TOUT À LA FOIS. COMME ON VOUDRA...

DÉCORS : UNE AUBERGE RUSTIQUE. UNE GRANGE DÉLABRÉE.
LA PLACE PUBLIQUE.

CE POURRAIT ÊTRE TARD L'AUTOMNE.
JUSTE UN PEU AVANT LA NEIGE.
PUIS AU COURS DE L'HIVER.
MAIS CELA N'A AUCUNE ESPÈCE D'IMPORTANCE.

Situation psychologique des personnages

FREIDA :

Le chef. En somme la grande prêtresse des lieux. C'est elle qui dirige tout. Elle représente le Temps immuable, à jamais établi. La dictature et...le triomphe du matriarcat ! La cinquantaine, mais elle pourrait paraître tous les âges, ayant l'air de les avoir tous traversés. Aurait pu (et l'a sans doute été) une ancienne cocotte repentante jouant les grandes dames autoritaires. Avec un « joyeux » mélange de sorcière. Cependant, peut avoir l'air digne et royale. Un despote. On la craint, on la redoute, on la méprise, on l'admire. Chose certaine, on ne l'aime pas : ce dont elle n'a cure. En apparence...
Elle tient, au coeur du village, une étrange auberge. Elle se veut réaliste mais elle est aussi superstitieuse. Voit des symboles en tout, du couteau qui tombe, annonçant la venue d'un homme, aux nuages en forme d'ailes qui prédisent la mort, etc. Porte des robes incroyables. Se fait les cartes, le pendule et toutes les chinoiseries dans le genre. Mystérieuse. Evidemment, elle est née sous le signe énigmatique et destructeur du Scorpion.

AMÉLIE :

Soeur de Freida et mère de Rosianne. La quarantaine. Née sous le signe des Poissons. Mystique, rêveuse, hyper-sensible, émouvante et visionnaire. Inconsolée de la perte de son mari — mort ou disparu mystérieusement — il y a une quinzaine d'années. Depuis, elle vit dans un monde à part, mêlant dates et souvenirs, visages et situations. Dominée et manoeuvrée par Freida. Croit que son mari pourrait revenir (ou ressusciter) un jour. Elle l'attend...

ROSIANNE :

La fiancée. Dix-neuf ans. Jolie, charmante, simple. Avec un grand regard étonné et étonnant. Mélange d'espièglerie et de mélancolie, parfois. Un peu de rêve aussi. Née sous le signe double des Gémeaux. Jusqu'au commencement de cette histoire, elle ne demandait rien d'autre à la vie que d'accepter son sort et l'homme qu'on lui proposait comme époux.

MATHIEU :

Fiancé de Rosianne. Fils de fermier prospère. Solide, pratique et ordinaire. Brave avec un rien de méfiance. Malgré un certain agacement, l'arrivée de l'étranger ne le dérangera pas outre mesure, tant il paraît sûr de lui. Comme tous les natifs du Capricorne, il a le temps pour lui. Aucune autre importance, sauf celle d'exister.

CUPIDON :

L'idiot du village. Mais attention, c'est un idiot de génie qui a perdu ses armes lors de la disparition du père de Rosianne, il y a quinze ans. Tout habillé de rose. Il ne parle pas. Il observe. Surtout, il émet des sons musicaux, sortes de messages qu'il faudrait déchiffrer pour pouvoir ensuite découvrir le trésor enfoui lors de la mort du père de Rosianne, on ne sait où et dont la découverte remettrait le pauvre village à l'heure du monde. Jusqu'ici, personne n'arrive à comprendre Cupidon. On l'entoure de grands soins car on craint qu'il ne soit dangereux. En effet, il a le mauvais oeil et jette des sorts... d'un seul regard. Aucun signe zodiacal : il les possède tous en lui.

MAXIME :

L'étranger qui arrive le soir des fiançailles et qui vient perturber l'ordre établi. Arrive en moto, et tout de cuir vêtu avec bottes et chaînes. Il vient de loin – du ciel ou de l'enfer – selon ce qu'on pense de lui. Mystérieux, charmeur, énigmatique. L'anti-Freida, laquelle le redoute, évidemment. Né sous le signe fougueux du Bélier. En somme, il représente l'inconnu – le Fatum – qui vient déranger les conventions et les tabous. Personnage fabuleux. Il transporte, dans un petit baluchon, une brosse à dents, un livre sur l'Astrologie et les positions planétaires, une carte du ciel et un jeu de cartes, dit tarots de Marseille qui complète le travail astrologique. Il devine le signe des gens, prédit des choses bizarres, voit le passé et l'avenir. Il apporte le trouble dans le coeur de Rosianne qui en tombera amoureuse. D'abord, on l'accepte puis on commence à le trouver dangereux. Cependant, Cupidon s'en fait un ami, ce qui complique les choses...

Autres personnages :

D'égale grosseur, rondeur et mentalité :

Le CURE : toujours entre deux vins, deux messes et deux siestes.

Le MAIRE : toujours entre deux repas, deux siestes et deux vins.

Le CHEF DE POLICE : Toujours entre deux vins, deux repas, deux siestes et deux... (censuré).

Tous trois sont sous les ordres de Freida qui elle-même représente les puissances étrangères qui cernent le village.

Le PHOTOGRAPHE : Invité pour le soir des fiançailles. Mais il représente l'éternité des clichés (pris dans tous les sens.)

BLANCHE et VIOLETTE : deux jolies servantes muettes depuis quinze ans. Au service de Freida.

Freida et les trois gros sont donc rois et maîtres de la place. Les habitants les craignent et n'ont pas le droit de sortir, sauf pour venir boire à l'auberge, le samedi soir, parce que ça rapporte à Freida. Ensuite la police vient les déloger. Ils doivent se confesser au curé. Puis ils entendent la messe du dimanche et peuvent se promener un peu. Les autres jours, ils travaillent puis rentrent chez eux. Pendant ce temps, l'armée d'occupation fait la ronde et veille au maintien de l'ordre.

Cependant, une légende veut qu'un jour un étranger vienne délivrer le village de l'occupation, en apportant aussi le bonheur. Ce pourrait être Maxime.

Alors tous les prétextes – et il y en a toujours – seront bons pour l'évincer. Mais . . .

DÉCORS :

L'auberge : Rustique mais avec une certaine classe. Fenêtres et portes à carreaux. (A la manière bavaroise.) Une table de bois, immense, avec ses bancs de chaque côté et deux chaises à haut dossier à chaque bout. Un vieux piano (ou un clavecin). Une cheminée en coin. Aux murs : toute une panoplie d'armes : fouet, pistolet, fusil, cravache, etc. Une vieille guitare empoussiérée. Des portraits anciens et sévères. Une sorte de petit salon avec porte d'arche et colonnades, donnant sur la pièce de séjour. Des meubles de cuir.

Tout est en bois : murs, plafond, escalier, portes, passage vers la cuisine. Une chaise-trône énorme. Une horloge antique. Un bahut servant de cabinet à boisson. Eclairage tamisé, ambre : comme dans les peintures flamandes : ocre-brun-gris. Beaucoup d'atmosphère.

La grange : En *délabre*. Vieux instruments aratoires. Poutres. Foin, paille, etc.

Place publique : Conforme à cet étrange village et ses étranges habitants.

PREMIER VOLET

A l'auberge de Freida. Il passe onze heures du soir. C'est le souper des fiançailles de Rosianne et Mathieu.

La table avec nappe blanche, argenterie, fleurs, coupes, chandelles. Eclairage tamisé. Ambre. Une atmosphère étrange.

La place des convives autour de la table : à un bout, présidant, Freida. A sa droite, le maire. A sa gauche, le curé. A gauche du curé, Amélie. En face d'Amélie, Rosianne et Mathieu très près l'un de l'autre. A gauche d'Amélie, le photographe. En face du photographe, le chef de police.

A l'autre bout, comme assis sur un trône (mais sans exagération), Cupidon.

La fête bat son plein. A voir l'état de la table et de certains convives (le maire, le curé et le chef de police) on devine qu'ils ont fait bombance et que ça continue.

Sur la table, les chandelles agonisent, la nappe est tachée, les fleurs se meurent, des coupes sont renversées. Des restes de jambons, rôtis, dindes, etc. Du sanglier. Un cochon au lait tourne à la broche, dans l'âtre.

Freida porte un costume incroyable. Presque du style élizabétain de couleur cerise en velours avec dentelle. Coiffure haute, bouclée. Cheveux roux. Une couronne. Air majestueux, royal... et despote.

Les deux servantes muettes portent des robes longues, très simples de couleur violette. Petits tabliers à frisons.

Rosianne porte une robe du soir bleue de style renaissance. Rien de spécial pour son fiancé. Amélie est habillée de rose, style Fin de Siècle. Une ombrelle de même ton. Elle est tout à son rêve intérieur dont elle émerge de temps à autre et toujours à contre-rythme. A l'air vraiment d'une femme oubliée dans le temps. Parfois, elle murmure — triste ou souriante — le nom d'Alfred (son mari disparu).

Le curé, dans le style grand siècle (XVII^e), semble de plus en plus alourdi par le vin et il fait des efforts surhumains pour ne pas s'endormir. Ce qui ne l'empêchera pas de le faire à un moment donné.

Le maire continue de s'empiffrer comme s'il n'avait pas mangé depuis la guerre de 14 ! Parle en mangeant et buvant, tenant une énorme cuisse de dinde d'une main, un verre de l'autre : un goinfre.

Le chef de police a l'air suffisant d'un chef de police. Il n'a de cesse de reluquer d'un oeil de convoitise les femmes: servantes, Amélie, Rosianne et Freida !

Le chef de police et le maire sont vêtus dans le plus pur style moyen-âge décadent.

Le photographe, habillé correctement à la manière d'aujourd'hui, observe et attend, la caméra à ses côtés, prêt à intervenir.

Cupidon règne à l'autre bout dans son costume rose arriéré.

Curé

(Essayant de se lever avec peine. S'agrippe à la table. Lève son verre qui se renverse un peu. Il chuinte en parlant)

Ah ! che vin me donne des vichions chélestes... (Hic !) - Shi... shi, on portait un toasch, pardon, un stoacht.

Freida

(Sèche) - Un toast.

Curé

C'est chela, un toasch... à la gloire de nos fiancés... Ouf !

(Vient pour se lever mais se rassoit... Tous lèvent leur verre sauf Amélie).

Freida

(Sévère. Toisant Amélie) - Voyons, Amélie !

Amélie

(Sortant de son rêve) - Hein, quoi ? Quoi ? Mais quoi, quoi, hein ?

Freida

Sors des limbes et lève ton verre à la santé de ta fille et de son fiancé.

Amélie

Ah ! bon. Je me disais aussi, je me disais... cette table, ces fleurs, ce vin, tout, je me disais qu'il devait se passer quelque chose de... vraiment pas ordinaire.

Maire

(*Bouche pleine et vin dégoulinant*)

Ce soir, nous fêtons les fiançailles de votre fille, Rosianne, qui prendra bientôt pour époux Mathieu que... pardon *(s'essuie la bouche)* que voici, riche et jeune fermier prospère, gai, jovial, aimant la vie et pratiquant.

Amélie

C'est que, c'est si étrange, je me croyais... avec ton pauvre père. Ici même dans cette auberge. Pauvre Alfred...

Freida

Alfred est mort il y a quinze ans et on n'en parle plus. Et à moi, Freida, sa belle-soeur, il a légué l'auberge et tous les pouvoirs en tant que chef... ou cheftaine de ce village, voilà.

Amélie

C'est cela que je ne comprends pas. Pourquoi à toi il a tout laissé tandis qu'à moi, sa femme qu'il aimait, il n'a...

Freida

(Tranchante) - Dans l'état... mental qui est tien, il ne fallait pas y songer. Des immenses territoires qui étaient les nôtres jadis et dont il ne reste presque rien à cause des conquêtes étrangères, sans moi qui avec... avec...

(*Regarde sévèrement les trois gros.*)

Amélie

(Pour elle-même) - Alfred ! ah ! Alfred...

Maire

(Enchaînant) - Diplomatie.

Chef de police

Tactique.

Curé

Et courtoisie...

Freida

Merci. Sans moi, dis-je, nous aurions complètement disparu de la carte. Et ce village, qui semble endormi à jamais sous mes ordres et ma dictature éclairée, est le souvenir inoubliable de ce vaste pays que nous étions avant d'être conquis de toutes parts.

Amélie
Ah ! bon. Mais on n'a jamais retrouvé mon pauvre mari. Disparu, il pourrait peut-être revenir un jour. Et alors...

Rosianne
(Reproche mais avec douceur) - Maman, je t'en supplie, ne parle pas de ça ce soir.

Freida
Rosianne a raison. Toute cette histoire est lugubre et laissons le passé où il est.

Amélie
(Repentante) - Je m'excuse, oui, pardon. *(Lève son verre)* - Ma fille, mon futur gendre... à votre bonheur.

Freida
(Furieuse) - Ce mot-là est interdit depuis quinze ans.

Amélie
(Désespérée) - Je n'ai vraiment pas de chance. Bah !
(Retourne à son rêve intérieur).

Freida
On n'est plus à l'âge des romances. Le bonheur, le bonheur, fiou ! quelle idiotie. De nos jours...
(Lève son verre, tous l'imitent).

Un toast à nos jeunes fiancés d'aujourd'hui qui savent s'unir dans le progrès...

Chef de police
L'ordre !
(Vient pour lever son verre mais se trompe et lève son pistolet. S'en rendant compte il lève et son verre... et son pistolet).

Amélie
Alfred ?

Curé
(Somnolent) - Et la foi.

Freida
Oh ! ça on verra. Enfin, dans l'union pratique de la jeunesse des terres et forêts vierges de Mathieu et de la pureté de Rosianne, ma nièce et héritière de mon auberge *(à part pour elle-même)* mais

plus tard, n'y songez pas trop, beaucoup plus tard – et de leur avenir. *(Au chef de police)* - Police, laissez les cuisses de ma servante tranquilles.

Chef de police
Bah ! quelle importance puisqu'elle est muette.

Mathieu
D'ailleurs elles sont muettes toutes les deux depuis quinze ans.

Rosianne
Oui, muettes de peur !

Amélie
(Amélie se lève, comme une sorte de somnanbule et va lentement vers Cupidon. Elle semble ahurie.)
Depuis quinze ans, dites-vous ? Muettes de peur : hein ? Quinze ans... C'est cela que je ne comprends pas. Ces deux servantes muettes depuis quinze ans, depuis la disparition de mon pauvre mari qui reviendra peut-être... Et regardez-moi ce Cupidon. Lui qui était si mignon, si gentil, il s'est mis à rétrograder, à... à... Tout cela et le village endormi, depuis la mort d'Alfred qui est peut-être disparu. Et moi, et moi, si au moins je savais où j'en suis.

Freida
(Très nerveuse et vexée) - Tu es là et cela suffit. Je prends soin de toi comme je prends soin de tout le monde, Cupidon et le village y compris. Vous êtes sous mes ordres – avec l'aide précieuse de mes trois collaborateurs *(regarde les trois gros qui se gonflent de vanité)* et c'est là le pouvoir que ton mari m'a légué en mourant. Grâce à moi, nous vivons en paix avec ceux qui nous ont conquis. Je ne veux plus qu'on en parle. Compris ! QUE LA PAIX SOIT AVEC NOUS.

Amélie
Alfred...

Curé
Amen.

Freida
Oh ! ça on verra.

Maire
(Caressant la tête de sanglier sur un plat)
Ah ! Ce sanglier est une splendeur de sanglier.

Freida

(Hautaine) Evidemment, il vient d'Allemagne.

Amélie

(Rêveuse) Qui ? Alfred... Ah !

Freida

(Retire la main du maire de la tête de sanglier. Le maire rote. Elle le toise).

Monsieur le maire, vous mangez trop. C'est honteux !

Chef de police

Avec un tel appétit, mon cher maire, vous devriez avoir votre propre restaurant.

Maire

Ah ! j'ai toujours si faim que j'en arriverais même à manger mes clients.

(Maire et chef de police rient grassement).

Curé

(Se signant) Voilà du pur cannibalisme. Dieu nous protège. *(Il boit)*

Chef de police

Une vraie république de bananes *(Rit).*

Maire

On y arrive, on y arrive.

(Attrape encore quelque chose à manger)

Freida

(Main à plat sur la table, sévère)

Suffit !

Photographe

Alors, ma photo, je la prends ?

Freida

De quoi vous plaignez-vous ?

Photographe

Je me plains, je me plains que... je suis ici pour prendre une photo des fiancés et que je voudrais faire mon travail. Je m'ennuie royalement, moi. Depuis quinze ans, on ne m'a pas appelé souvent pour fixer l'éternité sur mes clichés, voilà !

Freida
Et puis après ? Vos photos pornographiques nous rapportent une petite mine d'or. Toutes les puissances étrangères qui nous entourent se battent pour en avoir : les Russes, les Américains, les Chinois même et les Français en sont fous.

Photographe
La pornographie, ce n'est pas de l'art.

Maire
Non, peut-être... *(Il attrape quelque chose à manger)* mais c'est tellement plus drôle.

Curé
Et ça dure aussi longtemps que... comme dites-vous, l'éternité de vos clichés. *(Il rote)*

Freida
Cessons cette discussion inutile et sans lendemain.

(Une servante énervée en desservant, laisse tomber un couteau)

Freida
Seigneur, un couteau qui vient de tomber.

Rosianne
(Moqueuse) - Un homme va venir.

Amélie
(Sursaut) - Quoi, mon mari ?

Freida
(Aux servantes) Vite, vite, allez me chercher un jeu de cartes. Il faut que je me tire les cartes. Il faut...

(Cupidon fait entendre un long cri musical).

Rosianne
Et Cupidon essaie de faire entendre son message.

Amélie
Au secours.

Freida

(Se met à chanter à la manière de Cupidon)

Amélie
Freida, mon Dieu, qu'est-ce qui te prend ?

Freida

Il me prend que je me dis que... si je me mettais à chanter comme Cupidon, je pourrais finir par comprendre son message et nous le trouverions ce fameux trésor enfoui avec la mort de ton mari.

Amélie

(Lasse) - Justement on ne sait pas. On a tout essayé.

(Une des servantes apporte un jeu de cartes sur un plateau d'argent. Freida commence de battre les cartes nerveusement. Elle se tire les 24 heures).

Chef de police

La police et l'armée ont cherché durant des années, on ne l'a jamais trouvé ce satané trésor d'Alfred.

Curé

Ah ! il faut se détacher des biens de la terre.

(Cupidon laisse précipitamment sa place et court vers Freida, se place à ses côtés)

Freida

(Poing sur la table) - Jamais. Seuls comptent pour moi les biens de cette terre.

Maire

D'ailleurs, on n'a jamais eu aucune preuve de vos autres... vos autres biens célestes.

Freida

(A tiré des cartes) - Ah ! oui, mon bon Cupidon, inspire-moi. Fais quelque chose. *(Il émet un gazouillis)* - Tiens, un valet de trèfle, une dame de carreau, un huit de coeur... Un *(affolée mais essaie de se contenir)* un dix de pique. C'est ridicule. Il n'arrivera rien. Le valet de trèfle, c'est... Mathieu ; la Dame de carreau, c'est Rosianne ! le coeur c'est... évidemment, sûrement leurs fiançailles. Mais... le dix de pique. *(Cupidon court au clavecin et se met à jouer* - Ridicule.

Amélie

Cupidon joue l'air d'autrefois, du temps... du temps d'Alfred.

Freida

(Se met à vocaliser et s'étrangle. Tous rient mais inquiets. Cupidon se retourne et leur jette un regard foudroyant)

Rosianne
Attention, Cupidon a le mauvais oeil. Cachez-vous, il va jeter un sort.

(On entend le vrombissement énorme d'une moto comme si le bruit traversait la pièce. Mais personne ne semble s'en rendre compte. Le bruit demeure, atténué, jusqu'à la fin de la scène). (Apeurés, tous se détournent rapidement, se cachant la tête presque sous la table. Cupidon se remet à jouer. Ils reprennent leur place).

Amélie
J'ai eu grand-peur.

Freida
(Furieuse) - Je l'aurai ce trésor. Je l'aurai...

Photographe
Alors, ma photo ?

Freida
Prenez-la. Maintenant, faites vite. J'en ai assez, moi. La fête tire à sa fin.

Curé
(Buvant) - Ah ! Che vin me donne des vichions chélestes.

Photographe

(Va prendre la photo des fiancés)

Souriez.

(Le couple sourit, Mathieu passe la bague au doigt de Rosianne)

Mathieu
On sourit...

Rosianne
(Emue) - Ah ! oui, je souris.

(Tous se mettent à sourire béatement. Déclic de l'appareil. Cupidon joue très fort. La porte s'ouvre violemment. Le vent éteint les chandelles. Les cartes de Freida s'envolent. Soudain, dans la photo, debout derrière le couple, Maxime, l'étranger, apparaît tout de cuir vêtu, en motard. Maxime porte un casque protecteur, chaînes, bottes, baluchon. Une véritable apparition. Il enlève son casque en se présentant. Stupeur. Freida se lève rapidement. Le chef de police également. Image très rapide)

SECOND VOLET

Freida
Qui êtes-vous ? Que faites-vous ? Que voulez-vous ? Parlez...

Chef de police
(Le reniflant) - Parlez.

Maxime
(Calme) - Je m'appelle Maxime. Je suis en motocyclette... Je me suis égaré puis, je ne sais comment, je me suis retrouvé dans votre village...

Chef de police
Comment avez-vous pu franchir la frontière ?

Freida
Les frontières, plutôt. Nous sommes cernés de toutes parts. Depuis quinze ans, nous sommes entre les mains de puissances étrangères. Vous êtes en pays conquis. Ce village c'est tout ce qui reste de l'immense pays que nous étions autrefois. Toutes les frontières sont gardées. Aucun étranger n'a le droit et ne peut les traverser sans autorisation. Alors ?

Chef de police
Alors ?

Maxime
Je... je ne sais pas. Il y avait un écriteau en langue étrangère mais personne à la ligne de démarcation. C'était au nord-est, je crois.

Chef de police
Ah ! je savais, je savais. C'est la frontière indienne. Tous les mêmes, ces Indiens, ces peaux-rouges. On ne peut pas leur faire confiance. Les Américains et les Russes leur confient une gentille petite réserve et une frontière à surveiller et dès qu'on ne se trouve pas là, ils s'endorment...

Freida
Et l'armée ? Vous n'avez pas rencontré l'armée de surveillance, sur la place du village ?

Maxime

N... non. Tout était calme et endormi. Je me serais cru dans un village oublié dans le temps. Heureusement, j'ai vu de la lumière et... me voilà !

Chef de police

Hein, vous voyez, quand je parle de l'ordre et de la justice, vous voyez... Dès qu'un pauvre petit chef de police a le malheur d'assister à un repas de fiançailles, les soldats ne font plus leur devoir et fuient... L'ordre, l'ordre...

(Il est sur le point de se mettre à chialer mais se ravise. Essuie une larme. Brandit son poing.)

Eh bien ! il y aura de l'ordre.

Freida

Ce n'est pas le temps de se mettre à pleurer, le mal est fait. *(A Maxime)* - Qui vous envoie ?

Maxime

Personne.

Freida

Que voulez-vous ?

Maxime

Bien, il est tard et puisque cette maison est une auberge, je voudrais une chambre pour la nuit. Demain, je partirai.

Freida

Il faudra.

Amélie

Ce garçon doit être très fatigué, on pourrait lui offrir à boire.

(Rosianne se précipite et va lui chercher à boire)

Freida

Vous êtes chanceux que ce soit soir de fiançailles et que nous fassions relâche.

(Rosianne lui apporte à boire. Close-up de leurs regards. Rapide. Mais on doit sentir qu'il va se passer quelque chose. Rosianne troublée).

Freida

Ici, nous n'aimons pas les étrangers. Ce sont des fauteurs de troubles. Dans ce village, reliquat de l'immense pays que nous étions

autrefois, et qui survit grâce à *MOI*, il ne se passe rien. Personne n'a le droit d'y pénétrer ou d'en sortir sans l'autorisation des... occupants. *(Regarde son baluchon)* - Vous transportez des armes ?

Maxime
(Riant) - Non.

Freida
Videz votre sac. Avec un étranger, on ne sait jamais. Police, allez inspecter sa motocyclette. Vérifiez bien. *(A Maxime)* - Allez, videz-moi ce baluchon...

(Maxime s'exécute. Déballe le tout sur la table. Une brosse à dents. Une carte pliée du Zodiaque. Un livre d'Astrologie et un jeu de tarots de Marseille. Tout le monde semble ébahi).

Freida
Hein ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Maxime
Euh, bien... voilà. Ma brosse à dents, une carte du Zodiaque et des signes astrologiques. Un livre d'explication des positions planétaires. Et un jeu de cartes, qu'on appelle « Tarots de Marseille » qui est une sorte de... de complémentaire. C'est un jeu de cartes divinatoires. Voilà.

Amélie
Mais... mais vous êtes astrologue ?

Maxime
Si on peut dire.

Rosianne
Vous lisez dans les astres ?

Maxime
Dans les astres, dans les yeux, dans les coeurs et même dans les lignes de la main.

Mathieu
Et vous prédisez l'avenir ?

Maxime
(Sent qu'il faut les conquérir)
Oui, j'essaie. Je vois aussi le passé et des tas de choses.

Freida
Il vous arrive de découvrir des choses... des choses cachées, comme des...

Maxime
Des secrets ? Oui.

Freida
Enfin, si on veut, mais des choses encore plus cachées, comme des... trésors ?

Maxime
Cela arrive.

Freida
Mais il parle au Diable. Cet homme est le démon qui arrive de tous les enfers !

Amélie
Oh ! non, Freida. Regarde, il a l'air d'un ange. Il vient du ciel. Comme Alfred, c'est un ange.

Maxime
(Souriant) - Je suis peut-être les deux ! ange et démon.

Freida
En tout cas, vous êtes un danger public. Si les habitants du village savaient que vous êtes ici, ce serait la catastrophe. Astrologue et étranger en plus. Ah ! quelle horreur. *(Réfléchit)* Je vous autorise à demeurer pour cette nuit. Cependant, vous allez nous donner une preuve de votre savoir.

Maxime
(Prend les tarots mais seulement les 22 cartes majeures. Regarde alentour. Puis va à Amélie. Il sent qu'il joue le tout pour le tout mais on voit qu'il en a aussi l'habitude).

Prenez une carte, sans la retourner. Donnez-la moi.
(Amélie nerveuse ferme les yeux et tire une carte. Il la retourne. C'est la carte de la lune).

Vous êtes née à la fin du mois de février. *(Amélie acquiesce)* Vous êtes née sous le signe des Poissons. *(Il cherche)* - L'année de votre naissance, l'hiver était très doux et tout était bon. Puis vous avez connu... attendez, vous aviez seize ans, un grand amour. Il est arrivé quelque chose de terrible. Je vois tous les astres en contra-

diction. Puis... vous attendez quelqu'un. Il ne viendra pas tout de suite. Il faudra peut-être attendre longtemps encore. Ou allez le rejoindre.

(Image des visages sidérés. Maxime sent qu'il triomphe et qu'il joue le tout pour le tout. Il tend le paquet à Freida. Elle a très peur. Elle recule puis crânant, elle prend une carte).

Freida

(Dure) - Allez, Lucifer.

(Les yeux fermés elle prend une carte et la lui remet).

Maxime

(Retourne la carte, c'est la mort renversée)

Comme vous êtes Scorpion ! Née en novembre, au temps des pluies et du silence, tout meurt avec vous. Vous êtes la destruction et la fin des choses. Le silence même est la mort pour vous. Vous détruisez tout... comme un Scorpion.

(Cupidon s'est approché tout joyeux et entoure Maxime de mille attentions. Les autres sont de plus en plus confondus. Soudain Cupidon laisse tomber une carte par terre. La carte s'est retournée en tombant. C'est celle de l'amoureux où l'on voit un Cupidon visant les trois personnages de sa flèche).

Maxime

(Voice over) - La carte de Cupidon.

(Cupidon fait entendre un long cri musical).

Fade out.

(Il pleut. Image d'un veilleur de nuit avec sa lanterne et sa cape, tournant en rond sur la place du village). On l'entend dire :

Bonnes gens de ce village, dormez, il se fait tard. Dormez, braves citoyens, la police et l'armée veillent sur vous. Dormez.

(On entend au loin des pas de soldats marchant en cadence. Puis, silence.)

Fade out

Quelques heures plus tard au cours de la même nuit. Rosianne est seule dans la pièce de séjour. Nerveuse, rêveuse et inquiète. Voit les tarots sur la table, s'approche, une main sur le coeur. Vient pour toucher mais se retire vivement. Elle enlève sa bague de fiançailles. Maxime descend. Il est pieds nus et torse nu sous son blouson de cuir. Il a l'air d'un vrai fauve. Comme un éclair dans leurs regards. Il s'approche de la table et prend sa brosse à dents).

Maxime

Excusez-moi, j'avais oublié ma brosse à dents.

(Silence. Va pour s'éloigner. Rosianne court vers lui. Ils restent près de la table)

Rosianne

(Enervée) - Partez, Maxime, partez. Tout de suite. Demain, il pourrait être trop tard. *(Souffle coupé)* Ici, on déteste les étrangers. Ils seraient capables de vous liquider durant votre sommeil.

(Maxime reste calme. Il voit une bouteille de vin entamée. Va la prendre et commence de se servir à boire.)

Ecoutez-moi. Allez-vous-en ! Depuis que mon père est mort, nous vivons sous les dominations étrangères et le village et ses environs sont contrôlés par tante Freida, le maire, le curé et le chef de police. Et l'armée est partout. Les habitants n'ont même pas le droit de sortir, sauf le samedi soir, pour venir boire à l'auberge, parce que ça rapporte à ma tante. Ensuite, la police les met dehors, ils doivent se confesser, aller à la messe, payer l'amende au maire et rentrer chez eux. Partez. Quand mon père était encore chef de ce village, on était... heureux. J'étais toute petite, mais je me souviens que nous étions heureux.

Maxime

Et alors ?

Rosianne

Je vous dis que j'étais toute petite, je ne me souviens pas très bien. Mon père disait qu'il fallait résister, reconquérir notre pays, morceau par morceau, reprendre notre dignité, je ne sais plus très bien. Il est... disparu... Et... Depuis, tout est mort. Ils feront de même avec vous...

(Maxime demeure très sûr de lui. Calme. Continue de boire)

Maxime

(Sourit diaboliquement puis il lui prend la main. Se penche)

Vous êtes née à la fin mai, sous le signe double des Gémeaux.

(Rosianne est de plus en plus troublée)

Et comme tous les natifs des Gémeaux, votre coeur aussi est double. Il ne sait jamais pour qui il bat.

(Elle le regarde avec ébahissement)

Pourquoi avez-vous enlevé votre bague de fiançailles ? Ah ! oui, je comprends. Elle vous faisait mal. *(Sourit)* Je vous verrai demain.

Rosianne

Pas ici, pas ici. Puis, je ne veux rien savoir. Je suis bien ainsi.

(Il se lève en emportant la bouteille de vin)

Maxime

Donnez-moi un endroit. Je vous verrai demain. J'ai des tas de choses à vous dire.

(Il lui sourit encore d'une manière équivoque puis la regarde avec gravité. Rosianne le regarde monter. Puis elle prend son coeur à deux mains comme quelqu'un qui étouffe.)

Fade out.

TROISIÈME VOLET

Le lendemain après-midi. Freida dans le petit salon. En robe de chambre et un peu échevelée. Evidemment, c'est encore une robe incroyable : brocart etc. Elle boit son café en fumant avec un long, long fume-cigarette. Les deux servantes sont debout de chaque côté d'elle et la servent.

Elle a étalé un immense puzzle géographique du Québec. Encerclé, le village. Les puissances étrangères sont délimitées par des traits foncés. Un pendule à la main.

Les morceaux du puzzle géant sont à peu près tous rassemblés mais il en manque un. Elle cherche.

Freida

Voyons, voyons, où est-ce que j'ai encore foutu le Témiscamingue ? Pourtant, celui-là je pensais bien qu'il nous appartenait encore... *(Elle le trouve)* Ah ! enfin, le voilà.

Elle promène le pendule sur la carte, semble parler aux servantes mais c'est pour elle-même.

Freida

Depuis quinze ans que je fais ce satané pendule, rien. Toujours rien.

(On voit le pendule tournoyer mais en dehors du village, rendu là il s'arrête)

Dès que je le sors du village, il se met à tournoyer. Petit crétin de pendule, va ! Je n'ai tout de même pas besoin de toi pour savoir que ceux qui nous ont conquis sont plus riches que nous. C'est normal, ils ont tout pris : le blé et le pétrole à l'ouest, le bois dans les montagnes ; le gibier à l'est, les fourrures au nord ; l'or, les mines et les pêcheries sur les côtes, et nous, au milieu, comme des prisonniers. *(Temps)* - Alfred avant de mourir a bien laissé entendre dans la lettre-testament qu'il y avait un trésor d'enfoui et qu'il fallait le découvrir. Si j'étais plus riche je pourrais cesser le trafic avec les occupants. Enfin, je ne cesserais pas, on a tellement besoin d'argent mais je serais... plus libre pour, enfin...

(Elle rêve. Gros plan de la carte. Sa voix comme en rêve. On voit toute la carte et le petit village encerclé)

Et dire que tout cela était à nous. Mais on ne savait pas se défendre. Alfred avec sa damnée résistance nous vouait à l'extermination. S'il n'avait pas tant résisté ! S'il avait voulu ne pas trop me résister, aussi. Ah ! heureusement que j'ai tout pris à sa place quand ils sont arrivés avec leur armée et tout. Evidemment, il fallait sacrifier Alfred...

Freida

L'astrologue pourra certainement m'aider à trouver ce trésor.

(Long soupir. Puis elle envoie tout promener d'un revers de main. Aux servantes)

Faites-moi disparaître ces horreurs. J'en ai assez.

(Les servantes s'exécutent. Elle se lève, Maxime descendait. Debout allant vers lui)

Vous ne partez pas. C'est un ordre. N'oubliez pas que vous m'avez promis une vraie consultation astrologique privée.

Maxime

Hum... pas maintenant. Ce soir. C'est beaucoup mieux quand le soir tombe et que les astres montent au ciel. Vous verrez.

Freida

(Machiavélique) - D'accord. Et... vous voyez que je suis bon prince, je ne vous charge rien pour votre chambre. Vous me payez en consultation. J'y tiens. Vous sortez ?

Maxime

J'ai besoin d'air.

Freida

Je vous interdis de parler aux gens du village. D'ailleurs, ils sont inintéressants et vous seriez déçu. Allez et n'oubliez pas ma consultation. Ensuite vous partirez.

(Il sort. Elle va à la fenêtre et le regarde aller un moment. Scrute le ciel)

(Rêveuse) - Quand le soir tombe et que les astres montent au ciel. Pouah. Mais les nuages sont en forme d'ailes, aujourd'hui : c'est mauvais signe ! Bah !

(Elle s'arrange un peu les cheveux. Se refait une contenance. Semble un peu perdue. Va à la table et voit les tarots. Les touche. Se retire. Revient. Puis les yeux fermés elle prend une carte au hasard. La retourne avec appréhension. C'est encore la mort renversée)

Maudit destin.

(Elle envoie promener les cartes qui s'éparpillent. On frappe violemment à la porte. Elle crie) :

Entrez.

(Entrent les trois gros suivis de Mathieu. Freida ira s'asseoir un peu plus tard dans une chaise-trône placée en coin près de la cheminée. On dirait une reine)

Chef de police

Il y a l'étranger qui se promène dans la nature, qu'est-ce qu'on fait ?

Freida

(Fait semblant de réfléchir) - Rien, laissez-le faire, pour l'instant. Cependant, demandez à quelques soldats de l'avoir à vue. Ne faites rien sans me consulter. Il peut m'être utile.

Chef de police

(Tendant un petit paquet)

(Les cadeaux sont emballés dans du papier représentant les drapeaux des différents pays)

Nous avons reçu l'envoyé extraordinaire des ambassades étrangères. L'Angleterre vous envoie ce petit cadeau pour travail d'espionnage contre la France.

Freida

(Joue avec son fume-cigarette, le gardera)

J'adore les Anglais. Oui, oui, c'était la semaine dernière, je me souviens.

Maire

(Tendant une bouteille de champagne enrubannée)

Et la France vous remercie pour services rendus... contre l'Angleterre.

Freida

Ah ! la diplomatie française.

Mathieu

(Tendant une enveloppe) - Les Américains vous donnent ce chèque pour services rendus... contre la France, l'Angleterre, la Russie et la Chine.

Freida

Les bons Américains ! Toujours aussi généreux. Et on a tant besoin d'argent !

Curé

(Levant la main) - Et le Vatican vous bénit pour services rendus... contre tout le monde !

Freida

C'est merveilleux d'être à la merci des autres. On peut avoir l'air innocent et stupide... et ainsi on rend des services à tous. *(Reproche souriant)* Et les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Mathieu

(Béatement) - Vous voilà presque reine.

Freida

N'exagérons rien. Je ne suis tout de même pas la veuve d'un roi-nègre.

Curé

C'est beaucoup mieux.

Freida

(Soupir) - Eh oui. Les Américains ont conquis la côte ouest, les Anglais ont le centre industriel, les Français sont à l'est, dans les îles culturelles. Mais je commence d'en avoir plein le dos, moi, des Russes et des Chinois. Jamais un cadeau, un remerciement, rien, jamais rien. Pourtant, on leur a donné le Grand Nord !

Fade out.

Maxime pénètre dans la grange. Avec précaution regardant pour s'assurer qu'il n'est pas suivi. Referme la porte et cherche. On aperçoit Rosianne à demi-assise sur une charrette brisée. Tas de foin. Le soir tombe. C'est une grange en délabre, trous dans les murs. Rosianne et Maxime ne voient pas Cupidon juché sur une poutre et les observant. Des moutons bêlent dans un carré. Un bélier fait du bruit.)

Rosianne inquiète sourit. Il s'approche.

Rosianne

C'est de la folie. On ne devrait pas...

(Il sourit. Confiant. Lui met doucement la main sur l'épaule. Elle offre un peu — juste un peu — de résistance)

Est-ce que les astrologues peuvent se prédire des choses à eux-mêmes ?

Maxime

Parfois... mais j'aime défier le danger. Je n'étais certain que d'une chose : que je vous rencontrerais un jour.

Rosianne
Il y a une légende dans ce village. Depuis longtemps, on croit qu'un étranger viendra nous libérer de la dictature. Mon père me la chantait cette légende, quand j'étais toute petite...

Maxime
Votre père était étranger ?

Rosianne
Une sorte d'étranger, comme vous. Il était étranger dans son propre village. Il disait des choses que les gens ne croyaient pas. Qui vous a dit que mon père était étranger ?

Maxime
Les astres peut-être, je ne sais pas. Ou l'intuition. Je le lis peut-être dans vos yeux.

Rosianne
Vous me faites peur.

Maxime
(Lui met un doigt sur les lèvres)
Chut... *(Silence)* - Regardez, la lune se lève
(On aperçoit des rayons de lune entre les interstices des planches)
Ce soir, d'après mes calculs, elle est dans la Constellation du Verseau.

Rosianne
Alors ?

Maxime
La lune dans le signe du Verseau est toujours favorable aux natifs des Gémeaux, c'est vous, et pour ceux du Bélier, c'est moi. Elle favorise les rencontres. Et Vénus, la planète de l'Amour, se lève dans le Sagittaire et c'est encore bon pour nous. Et Neptune et Jupiter, tout cela est aussi en Sagittaire.

Rosianne
Qu'est-ce que cela veut dire ?

Maxime
Que le monde change, l'univers entier change aussi. C'est extraordinaire ce qui va se passer dans le monde... Extraordinaire.

Rosianne

Mais il doit bien y avoir comme sur Terre d'autres planètes qui ne sont pas d'accord. J'ai peur. Il y a du danger.

Maxime

Oh ! bien sûr qu'il y a des planètes contre nous. Saturne et Mars en Taureau sont contre nous. Mais ce n'est rien. Moi, j'aime le danger. Et vous ?

Rosianne

Je ne sais pas, j'ai peur...

Maxime

Les Gémeaux ont toujours peur de quelque chose. Mais moi qui suis du Bélier, je n'ai pas peur... et j'aime bien le danger. Donc tout est bien.

(Rosianne ferme les yeux. Il approche son visage du sien. Elle résiste mais pour la forme)

Vous n'aimez pas Mathieu.

Rosianne

Il est bon. Nous avons grandi ensemble.

Maxime

Mais vous ne l'aimez pas. Il est né en janvier sous le signe du Capricorne : tenace, patient, brave. Il n'a que vingt-cinq ans et il est déjà vieux et vous êtes si jeune. Tous les deux, lui et vous, c'est comme le mariage de l'hiver avec le printemps, c'est impossible. Il n'est pas assez, pas assez... dangereux pour vous.

Rosianne

Ah ! je ne sais pas. Je ne sais plus...

Maxime

C'est le Bélier qui va le mieux avec le Gémeau.

(Il l'envoûte et l'entoure. Commence de la caresser sérieusement. Il dégraffe son corsage. Dégage une épaule. Rosianne soupire)

Cette nuit, nous partirons tous les deux, loin, très loin...

(La caresse et la déshabille de plus en plus. On aperçoit un oeil briller entre les planches. On revient à eux. Ils sont couchés dans le foin. On voit deux, trois, quatre yeux. On revient et on devine qu'ils font l'amour, protégés (because censure) par du foin. Mais on en voit tout de même assez.

Puis image sur Cupidon. Eux. Puis extérieur : les trois gros regardant par les trous. Intérieur : eux. Extérieur : Freida approche. Intérieur : Rosianne et Maxime en extase faisant l'amour. Extérieur : quatre soldats casqués et armés jusqu'aux dents et prêts à intervenir.

Intérieur : le grand moment d'extase. Rosianne lâchant un cri comme un cri de délivrance.

Cupidon saute à terre. Les trois gros et les soldats entrent en trombe dans la grange suivis des villageois au loin, apeurés. Cupidon leur glisse entre les pattes. Rosianne et Maxime sont pris sur le fait. Deux soldats empoignent Maxime. Deux autres, Rosianne)

Freida tient un pistolet à la main.

Freida
Honte, déshonneur et malédiction.

Chef de police
Qu'est-ce qu'on en fait ?

Freida
(Réfléchit) - Rosianne devra quitter ce village dans le plus court délai. Qu'on l'amène jusqu'à la rive du fleuve. Elle prendra le bateau de huit heures pour l'Ungava. Elle passera l'hiver chez les Indiens Pick-Wick. Evitez qu'elle rencontre les Français de la Côte Nord, ils pourraient nous l'enlever. Demandez l'aide des Anglais, s'il le faut, ils sont beaucoup plus froids sur la chose. Allez préparer ses affaires.

Mathieu
Mais je serais prêt à pardonner. Je...

Freida
Taisez-vous, j'ai décidé. Elle part.

Mathieu
(Pointant Maxime) - Mais c'est lui le coupable.

Freida
J'ai regardé aller Maxime, de la fenêtre de l'auberge. Il ne connaissait pas l'existence de cette grange. C'est donc elle qui lui a donné rendez-vous. D'ailleurs, en amour, il y a toujours deux coupables. Elle l'est autant que lui. J'ai décidé.

Chef de police
On dresse la potence sur la place publique ? On exécute l'étranger ?

Freida
(Fait semblant de réfléchir)
Hum . . . NON.

Tous
Non ? Hein, non ? Non ?

Freida
Qu'on le conduise à l'auberge. Je m'en occupe.
(Elle regarde Maxime en lui passant le pistolet sous le menton. Elle sourit diaboliquement)
Il me doit une consultation astrologique gratuite. Je l'aurai. Ensuite, on le pendra !
(A l'auberge tout de suite après. Cupidon est au clavecin et joue d'une manière incroyable comme il n'a jamais joué. Fait quelques sons musicaux nouveaux. Les deux servantes et Amélie le regardent et n'y comprennent rien).

Amélie
(Plaintive) - Alfred !
(La porte s'ouvre et entre Freida suivie de tout le monde). (Les pas lointains et plus sourds des soldats. Silence. Le veilleur de nuit refait sa ronde. Il neige beaucoup).

Veilleur de nuit
Dormez, braves citoyens. Dormez. C'est l'hiver et l'armée veille sur vous. Dormez, citoyens.
(Auberge. Plus tard. On voit que le temps a passé, ce doit être l'hiver.
Au centre de la pièce, une cage immense et dedans, enchaîné, Maxime. Assise près de la cage, Freida. Elle porte un costume d'amazone, des bottes. (Bien sûr cela fait un peu grotesque mais c'est voulu). Devant elle, une petite table avec un repas succulent. La carte du zodiaque est étalée par terre. A la table et observant, Cupidon. Il mange aussi mais plus frugalement que Freida).

Freida
(Lisant dans le livre d'astrologie)
Le natif du Bélier . . . C'est vous ? avec une dominante de la planète Mars, à l'ascendant Sagittaire, a le caractère altier, fier,

tenace. Il aime la lutte et l'aventure... Il a une volonté farouche et il ne craint pas l'adversaire... *(Elle lance le livre au loin)* Foutaises que toutes ces histoires. Je n'en crois pas un mot. Remarquez que pour être coriace, vous l'êtes. Et tenace... Depuis des semaines que vous êtes debout, enchaîné dans cette cage, sans manger. Enfin... Remarquez que je ne suis pas pressée. Scorpion, je détruis tout, comme vous dites. Je détruirai bien votre ténacité... Vous ne voulez pas me faire les cartes ? Bon, j'attendrai. Je peux attendre. Un vrai Scorpion.

(Elle sonne les servantes et mange)

Ce repas est divin. Vous avez tort de vous en priver. Tant pis pour vous. Si vous vouliez me donner ma consultation...

(Elle prend la carte du Zodiaque)

C'est du vrai chinois que cette carte astrologique. On n'y comprend rien. *(Aux servantes)* Apportez la potion à Monsieur. Ah ! si seulement vous vouliez parler. Ne me faites pas croire qu'elles n'ont rien révélé encore vos sacrées planètes... *(Temps)* - Vous saurez que dans ce pays, on ne s'aime pas, on s'épouse, on fait des enfants et c'est tout. Vous êtes arrivé... et vous avez détruit ce que j'avais uni, Rosianne et Mathieu. Il ne fallait pas. Votre châtiment sera proportionné à votre crime. Je vous libère si vous arrivez à déchiffrer le message de Cupidon et à trouver le trésor... Vous ne dites toujours rien ? *(Temps)* - Dans le temps, autrefois, je vous aurais bien désiré.

(Elle se lève et s'approche de la cage. Elle le caresse un peu à travers les barreaux).

Vous êtes drôlement bien tourné. Mais j'ai compris un jour que seul comptait l'argent. L'argent qui achète tout : les coeurs, les âmes et les consciences. Et même les astrologues.

(Les servantes reviennent. L'une porte de l'eau et l'autre des herbages)

Depuis le temps que vous bouffez ces fines herbes hallucinogènes, vous ne me ferez pas croire qu'elles n'ont rien révélé vos étoiles. Il y a longtemps que vous devriez avoir des visions... Dans le monde entier, les gouvernements font la chasse à tous ceux qui prennent de ces herbes qui donnent des images hallucinantes, j'ai eu une permission spéciale, pour vous... et vous ne voyez rien. *(Temps)* Alors ? pas de visions ?

Soyez sans crainte, je peux attendre encore tout l'hiver.

Quand vous serez prêt à me dire quelque chose je vous délivrerai.

Si au moins je savais quel sorte de trésor... Alfred ne spécifie rien sur le testament. Il faut d'abord le découvrir. Il paraît que Cupidon saurait, lui, mais on n'arrive pas à le comprendre. D'ailleurs, il s'est tu depuis votre arrestation. C'est bizarre... Pour un astrologue vous avez plutôt l'air stupide. *(Temps. Elle va se fâcher)* Alors vos étoiles ? Les visions ? Rien ? Merde. *(Silence)* Merde, merde, merde.

(Silence)

Oui, j'ai déjà aimé quelqu'un. Mais il ne m'aimait pas. Alors, puisque l'amour m'était interdit, il n'était pas question qu'il soit permis aux autres. Comme ça, je ne suis jalouse de personne. Même pas de Rosianne et Mathieu. Ils avaient grandi ensemble, ils ne savaient pas. Alors, vous êtes arrivé. *(Elle crie)* - Je vous hais !

(Maxime s'écroule dans la cage. Brandissant la cravache et repoussant la table)

Alléluia. Ça y est.

(Se précipite vers la cage. L'ouvre. Donne un grand coup de cravache sur l'épaule de Maxime qui se relève comme un automate. Il sort de la cage.)

Allez, maintenant, au trésor. Allez...

(Elle prend aussi le pistolet sur la table. On dirait que Maxime marche comme dans un rêve. Guidé par la voix autoritaire de Freida. Vont vers la sortie. Cupidon les observe toujours puis se précipite à leurs trousses)

Freida

(En sortant) - Tiens, il neige. Comme le temps passe !

(Les deux servantes les regardent aller avec hébétude)

Tous trois semblent maintenant traverser les choses comme dans un rêve. Marchent comme à travers des « apparences » de choses et de maisons. Finalement ils arrivent à la grange. Maxime se tait toujours.

Tout se déforme, visages et choses, dans une orgie de couleurs psychédéliques...

(Tout redeviendra normal au moment d'entrer dans la grange).

Ah ! non, pas dans cette grange maudite. C'est impossible, je le saurais depuis quinze ans. Enfin, vous en êtes sûr ?

(Ils entrent. Se dirigent vers la charrette brisée et le foin)

Alors ? Quoi ? Faites quelque chose. Ah ! je comprends...

(Elle lui libère une main de ses chaînes. Il se met à fouiller et à chercher. Le foin vole partout. Donne des coups de pieds. S'arrête et sue. Recommence)

(Nerveuse mais essayant de se contrôler)

A la place même où on vous a trouvés tous les deux, c'est incroyable !

(Maxime dégage la place. Soudain apparaît une trappe dissimulée dans le plancher. Freida devient pâle et angoissée)

Freida

Ici ? ici ? Vous en êtes sûr ? Vous...

(Maxime commence de soulever péniblement la trappe. Réussit. On ne voit alors qu'un grand trou noir)

Eh puis ? Vous voyez bien que ce n'est pas là. Il n'y a rien. Un grand trou noir. Descendez. Descendez dans le trou. *(Maxime ne bouge pas)* Vous voyez bien qu'il n'y a rien.

(Il ne bouge pas. Soudain c'est Cupidon qui se précipite et disparaît. Long cri)

Non, Cupidon. Non... *(A Maxime qui ne bougera pas)* - Fermez cette trappe tout de suite ou je tire. Vous êtes un dégueulasse. Fermez. Vous saviez... Vous étiez de connivence avec Cupidon. Salaud. Je vous hais. Non...

Une grande lumière envahit la place.

(Cupidon sort alors de la trappe mais complètement transfiguré. Il a retrouvé sa flèche, son arc et son carquois. Tout a l'air lumineux et tout brille autour de lui. Freida est aveuglée. D'affolement, elle laisse tomber son pistolet que Maxime ramasse et il la tient en joue. Elle recule d'angoisse vers la trappe)

Freida

(Hystérique) - Non, Alfred, non... Je ne veux pas mourir. Je t'aimais. Je t'aimais... *(Long cri)* - Non...

(Maxime la fait reculer de plus en plus. Alors elle tombe dans le trou. Il referme aussitôt la trappe. Remet un peu le foin en place. Cupidon sourit)

Cupidon

Voilà ! Elle aimait Alfred qui ne l'aimait pas. Par dépit, il y a quinze ans, elle l'a dénoncé aux puissances étrangères, parce qu'il faisait de la résistance. On l'a tué et jeté dans ce trou. En le tuant, on avait tué aussi l'amour. Et moi, comme vous savez, sans flèche, je suis perdu et le monde entier avec moi, parce que sans Cupidon, il n'y a plus d'amour.

Vous savez la suite. Les puissances étrangères ont remercié Freida en lui remettant les clés du pouvoir et de l'argent. Mais il y avait une légende. Un étranger devait venir nous libérer...

(Cupidon libère Maxime des chaînes qui lui restaient)

Vous êtes venu. C'était vous, mage-astrologue, fou d'étoiles et de liberté. Partez, maintenant, la mission est accomplie. Vous êtes libre, que les astres lointains vous éclairent. Allez crier votre liberté sur les routes du monde, moi, je vais chanter l'amour...

(Ils se donnent la main. Maxime part. Puis on le voit sur sa moto démarrer dans un bruit d'enfer et des murmures de voix. Cupidon va vers la sortie et essaie sa voix pour chanter. Rassuré il sort en criant)

Oyez, oyez, bonnes gens de ce village, la liberté est en route et l'Amour qui est plus fort que tout, vous appelle à la délivrance. Oyez, oyez...

(Les portes de la grange s'ouvrent et le peuple entre. Tous sont joyeux. Cris de joie. Chansons. On s'embrasse. On rit).

QUATRIÈME VOLET

On entend Cupidon chanter une chanson de délivrance. Les voix des villageois l'accompagnent. On pourrait les voir de loin sur la place.
A l'auberge. Amélie, seule d'abord, à la fenêtre. Chante aussi.

Amélie
On m'avait enlevé ma mémoire. Maintenant, je me souviens de tout. Ah ! je me souviens. Alfred devait aller dans le maquis de la colline. Personne ne savait, sauf Freida. Alors ... elle l'a dénoncé. Oh ! non, Freida, ma soeur, oh ! non. Je suis heureuse ... Alfred reviendra.

(Les deux servantes arrivent de la cuisine en dansant. Enlèvent leur tablier et leur guimpe qu'elle jettent au loin. Vont vers la sortie. Pour la première fois, elles parlent.)

Blanche
Grâce à la liberté et à l'amour, on a retrouvé l'amitié !

Violette
Et la compréhension.

(L'une d'elles décroche la guitare et enlève les fils d'araignée.)

Blanche
Allons retrouver Cupidon et les villageois. Nous n'avons plus peur.

Violette
Allons-y !

(Elles sortent)
La porte s'ouvre et Rosianne arrive avec sa petite valise, se précipite dans les bras de sa mère.

Rosianne
Maman !

Amélie
Ma petite fille ? Te voilà donc enfin ? Mais comment as-tu fait ?

Rosianne
Tout est arrivé si vite. C'est incroyable. Soudain, les Indiens et les soldats qui me gardaient m'ont libérée en chantant. Et partout

ça chantait, ça chantait... Avec même des policiers qui battaient la mesure avec leur matraque. *(Elles rient)* Tout au long du trajet, j'ai vu des gens sortir de leurs maisons et repartir à la conquête de ce pays qui était le nôtre autrefois... Et... Oh ! je suis heureuse. Je viens retrouver Maxime. Je l'aime. Où est-il ? Je sais qu'il est libre, car j'ai vu des milliers de motocyclistes, pareils à lui, traverser des villes et des villages en criant la liberté. Et j'ai vu des milliers de Cupidons chanter l'amour... Maxime !

(Amélie se détourne un peu triste. Mathieu entre)

Oh ! bonjour Mathieu.

Mathieu
Bonjour.

Rosianne
Je viens retrouver Maxime. Tu l'as vu ?

Mathieu
Je l'ai vu partir sur sa moto.

Rosianne
Parti ? Parti ? Mais... je l'aime !

Mathieu
Maxime est un homme libre qui ne peut s'attacher à personne.

Rosianne
(Désespérée) - Mais je l'aime tant. Qu'est-ce que je vais faire ?

Mathieu
Je t'aime.

Rosianne
(Se dégageant de lui) - Je ne t'aime pas Mathieu. Je ne veux pas... *(Silence)* - J'attends un enfant de Maxime.

Mathieu
Je le prendrai avec toi. Par amour, disait Cupidon, il faut te sacrifier, si tu veux que la légende de l'étranger s'accomplisse et que le monde soit heureux et libre.

Rosianne
(Souriante et triste) - Mais il faut recommencer nos fiançailles ?

Mathieu

(*La prenant par les épaules*)

Recommençons.

Rosianne

Et au prochain été...

(*Touche son ventre en souriant. Mathieu l'entraîne vers la table. Prennent leur place du début. Puis la caméra se dégage et on retrouve tous les personnages exactement à leur place du début*)

Curé

Ah ! che vin de France m'a donné des vichions chélestes.

Freida

Nous en avons trop bu. Les Français sont atroces. J'ai vécu un véritable cauchemar.

Chef de police

C'était affreux. Plus d'ordre.

Maire

Ni de respect.

Curé

Pas de charité !

Freida

Oh ! ça on verra. Mais moi, je ne veux plus entendre parler de cette horrible histoire d'étrangers et de libération.

Amélie

J'ai eu si peur.

Photographe

Alors, ma photo ?

Freida

Allez-y, prenez-la et qu'on n'en parle plus. Ensuite, au lit tout le monde. Et que tout rentre dans l'ordre, comme avant et comme toujours sous la férule de ma dictature éclairée et c'est bien ainsi. C'est moi qui règne avec le pouvoir et l'argent qui achètent tout. Et il n'arrivera plus jamais rien d'autre.

Amélie
Alfred...

Curé
Amen.

Freida
Oh ! ça...

Le photographe s'installe pour prendre la photo des fiancés. Au déclic la porte s'ouvre et arrive Maxime, cette fois pour vrai.
Et l'image se termine sur lui, tout de cuir vêtu derrière les fiancés.
On entend Cupidon qui lance un long cri musical.

CHOIX DE TEXTES ACADIENS

Présentation de Pierre-André Arcand

Présentation

Depuis 1968, il est convenu de parler du réveil culturel de l'Acadie. L'implantation d'une université française à Moncton, les films *L'Acadie L'Acadie* et *Un soleil pas comme ailleurs*, la revue *L'Acayen* et la création du Parti Acadien sont des facteurs qui ont amené un renouveau dans la prise de conscience des problèmes qui confrontent la société acadienne. Mais le découpage du Nouveau-Brunswick en trois groupes francophones relativement isolés ne facilite pas le travail d'animation. Au plan littéraire, il n'y a

pas de vie très active en dehors des collèges et de l'université. Les auteurs songent pourtant à se regrouper en association et à ménager des rencontres. De même, la mise sur pied toute récente d'une maison d'édition (Les éditions d'Acadie) et d'un réseau de distribution (Livrex) permettra de publier les oeuvres acadiennes et de constituer un public lecteur. Déjà, le premier recueil de poèmes paru, *Cri de terre* de Raymond Leblanc, a reçu un accueil très favorable. Le programme de publication pour les mois à venir comprend *Saisons antérieures* de Léonard Forest et un recueil de contes transcrits par Melvin Gallant. Il arrive comme au Québec que la poésie soit le genre le plus abondant.

Le choix de textes qui suit néglige certains noms et ne se veut surtout pas une anthologie. Tous ces textes sont inédits et proviennent de poètes qui, pour la plupart, n'ont publié que dans des revues ou des journaux. Ils illustrent fidèlement les tendances de la jeune poésie acadienne.

Soulignons qu'il n'existe pas de tradition littéraire et que les auteurs du passé lointain ou récent, tels Napoléon Landry ou l'abbé Lanteigne, n'inspirent en rien la génération actuelle. Le folklore pourrait offrir des ressources abondantes (comme l'a si bien prouvé Antonine Maillet), mais les poètes ne semblent pas vouloir y puiser. Cela ne veut pas dire qu'ils ne tiennent pas compte du passé, qu'ils ne tentent pas de saisir les formes particulières de leur esprit et les grands modèles de leur culture. Bien au contraire. Ils empruntent volontiers à la langue parlée des images et des symboles propres à servir l'entreprise d'identification et d'animation. Leur poésie est sociale, morale, réaliste, didactique même dans la mesure où elle doit combler le vide des autres types de discours. Elle n'hésite pas non plus à devenir contestataire et militante.

En plus de la présence assez constante du paysage marin qui identifie bien cette poésie, on retrouve quelquefois le mot Acadie. Il s'inscrit dans la thématique du pays où se profile une problématique différente de celle du Québec. J'ose croire que le lecteur assidu de la poésie québécoise y verra autre chose qu'influence ou répétition.

On ne surprendra pas enfin de constater que cette poésie sait vivre au rythme du monde, qu'elle affirme ouvertement sa nord-américanité ou qu'elle professe les valeurs de la contre-culture.

(L'avenir est ici davantage court-circuité par la Galaxie Gutenberg et l'impérialisme économique.) Le présent est vécu et inventorié avec beaucoup d'audace car ces poètes ont d'emblée le sens du réel, de la modernité et donc du tragique. Nulle sublimation, nulle préciosité, nulle fuite. Le langage est volontiers direct, familier, populaire même. Ce souci de l'authenticité et de la fidélité à soi-même confère à cette poésie une grande humanité.

Il me reste à remercier Gérard LeBlanc, un Acadien à la verve intarissable et un animateur poétique de premier plan, grâce à qui ces textes ont pu être colligés.

PIERRE-ANDRÉ ARCAND

RAYMOND LEBLANC

Né à Saint-Anselme le 24 janvier 1945, Raymond Leblanc, après avoir fait des études en philosophie, a été tour à tour recherchiste à Radio-Canada (Moncton), chansonnier, animateur social. Il participe activement à tous les mouvements susceptibles de redonner à l'Acadie son vrai visage. Il écrit de façon constante depuis une dizaine d'années et vient de publier un premier recueil de poèmes, *Cri de terre* (1973) : cri d'alarme et de révolte en même temps qu'une immense tendresse portée à l'homme acadien.

LE TEMPS DE DIRE

Memramcook, Barachois, Rogersville, Dieppe
Néguac, Caraquet, St-Basile

Autant d'hivers autant de chemins à déblayer
Pour briser l'isolement
Avec les mots de tous les jours comme une poignée de mains

S'asseoir à la même table
Manger du fricot du homard des ployes
Comprendre le geste des ancêtres renouveler l'été

Bouctouche, Richibouctou, St-Louis, Beresford
Bathurst, Edmunston, Rivière-Verte

Autant d'enfants à nourrir
Autant de noms à dire contre l'hiver
Villages villes champs de bleuets
Comme la mer profonde de grandir

Ne pas plier l'échine
Refuser de vendre la maison la terre
(Les rues de St-Jean valent-elles un goéland ?)

Nous sommes les seuls à vivre notre avenir

1973

PAYS D'ACADIE

Acadie
champs de pissenlits quais sur la mer
villages en fêtes provisoires
pays à l'envers dans l'escargot du souvenir

Acadie
armoires et chaises berceuses
aboiteaux barques
pipées poêles de bois

Acadie
chapelets de la peur
lampions et pèlerinages
bingo hockey, lutte contre la solitude

Acadie
mains trempées dans le sel du jour
nom proclamé dans l'hésitante moisson des départs
guitares de soleil

Acadie
mot lancé contre la mort
lieu des humiliés
bras musclés de révolte

Acadie
chèque d'assurance-chômage
saumons interdits centre d'achat pour touristes
terre à l'encan chalutiers engloutis

Acadie
comme la violence de vivre

1972-1973

IL N'EST PAS TROP TARD

Il n'est pas trop tard pour abattre
les cloisons de grêle drue de nos peurs
longuement cultivées dans la honte noire

Il n'est pas trop tard pour renverser
les règles du jeu des forts de ceux
qui ont triché sur notre faiblesse
pour maintenir debout leurs pions blancs

Il n'est pas trop tard pour reprendre notre réalité
si peu dense et pourtant vivante et la replacer
dans son espace là où le vent caresse l'ombre précise
de sa naissance

Il n'est pas trop tard Non il n'est pas trop tard
on ne compte pas les jours sur une fosse imaginaire
demain nous chargerons sur nos épaules
le poids de tout ce jour et de la nuit
qu'il fasse chaud ou froid le sang des bras réunis
détournera la glace et le sable

Il n'est pas trop tard pour placer le pied devant soi
ensemble au bon moment
il faut savoir qu'à l'intérieur de son pays
il est un pays de rêves et d'avenir

Il n'est pas trop tard pour se passer le mot
nous vivrons ici pour habiter notre parole d'humain
un solitaire n'est pas coupable
d'avoir pleuré sur les murs de sa chambre
mais il a fallu mouiller sa solitude
aux ports inaccessibles
pour qu'un autre entende et chante
le dur désir de vivre

aujourd'hui nous sommes plusieurs
sur une vague de liberté
les hommes ont fixé leur destin
sur les épaves réunies

Non il n'est pas trop tard
pour créer une île à notre mesure

IL N'EST PAS TROP TARD

1970

HERMÉNÉGILDE CHIASSON

Né en 1946 à Saint-Simon au nord du Nouveau-Brunswick, Herménégilde Chiasson est actuellement journaliste à Radio-Canada (Moncton). Il a déjà publié dans la revue *Liberté* et produit des textes pour la radio dont une pièce, *Le voyage*, qui a été jouée à Studio d'essai en 1969. Il emprunte volontiers au langage populaire et se dit préoccupé par les problèmes formels. Il est connu aussi comme artiste expérimental, selon sa définition. Il a étudié la sculpture et la gravure à Sackville. Ses poèmes en prose sont d'une puissance et d'un lyrisme qui font de lui une voix exceptionnelle.

BLANC

Nous sommes au bout du monde les taxis ne passent pas par là pas dans le bois pas dans les nuages les taxis ne viendront pas nous chercher sur la Baie gelée ni les chars d'assaut ni les avions réactés les taxis ne passent pas personne ne passe La neige tombe en écrans c'est le bout du monde la neige tombe comme un grand drap sur un grand lit pour un trop bel amour qui n'arrive pas ou qui ne veut pas s'en venir.

JAUNE

L'Acadie qui fond comme une roche au soleil tranquillement nous fondons aux soleils de méthane de plastique d'acier de tout le monde du plus fort de l'humiliation collective de la patience et du raisonnement nous comprenons tout nous comprenons qu'après avoir demandé poliment on nous dise que nous en avons trop nous savons dire *please a minute please pardon me please thank you so very much please don't bother please I don't mind please* et encore *you're welcome please come again please anytime please don't mention it please PLEASE PLEASE PLEASE please kill us please draw the curtain please laugh at us please treat us like shit please* le premier mot que nous apprenons à leur dire et le dernier que nous leur dirons *please. Please, make us a beautiful ghetto, not in a territory, no, no, right in us, make each of us a ghetto, take your time please.* Nous fondons comme une roche à la chaleur de l'indifférence de la tolérance de la diplomatie du bilinguisme du bien-être social de l'esprit de clocher de la patentisation du soleil de l'autruchisation de notre vue sur le monde de l'aplatventrisme chronique du *stand-by please stand-by one two three TEST TEST TEST.*

BLEU

Il n'y a plus d'Acadie Il n'y a plus de bateau noir dans la mer avec des voiles qui glissent sur l'eau notre mer notre atlantique notre désir de glisser au bout du monde mais nous sommes au bout du monde Il n'y a plus de voilier bleu comme celui sur lequel mon père a passé la moitié de sa vie entre le bleu du ciel et le bleu de la mer Et je m'arrêterais d'écrire si je ne savais pas que le seul espoir de voir un nouvel équipage est celui qui se fait déjà dans les yeux de mon père qui part en voyage dans son Acadie plus loin que la mienne une Acadie qui n'est plus un enfer mais le désir de décrocher les haches des murs de la grange et de dire que c'est assez qu'on est arrivé au bout d'un monde qu'il faut enterrer ou bien s'enterrer soi-même Et je suis à me demander si cet équipage prendra la mer un jour avec un soleil dedans si cet équipage prendra la mer devant ma mère qui prie les madones bleues pour mes péchés blancs et qui ne veut pas voir de sang rouge sur la neige blanche ni d'étendard noir dans le ciel bleu ma mère aux ongles brisés d'avoir trop fouillé la terre et qui a peut-être appris déjà à dire *PLEASE*.

ROUGE

Acadie mon trop bel amour violé toi que je ne prendrais jamais dans des draps blancs les draps que tu as déchirés pour t'en faire des drapeaux blancs comme des champs de neige que tu as vendus comme tes vieux poteaux de clôtures tes vieilles granges tes vieilles légendes tes vieilles chimères blanc comme une vieille robe de mariée dans un vieux coffre de cèdre Acadie mon trop bel amour violé qui parle à crédit pour dire des choses qu'il faut payer comptant qui emprunte ses privilèges en croyant gagner ses droits Acadie mon trop bel amour violé en stand-by sur tous les continents en stand-by dans toutes les galaxies divisée par tes clochers trop fins remplis de saints jusqu'au ciel trop loin Arrache ta robe bleue mets-toi des étoiles rouges sur les seins enfonce-toi dans la mer la mer rouge qui va s'ouvrir comme pour la fuite en Egypte la mer nous appartient c'est vrai toute la mer nous appartient parce que nous ne pouvons pas la vendre parce que personne ne peut l'acheter.

EUGÉNIE MELANSON

Ni les colliers d'eau douce
Ni les encensoirs en feu que les curés brandissaient durant les /fêtes-Dieu
Ni les bannières du vendredi-saint
Ni les drapeaux tricolores
Ni les amours perdues
Ni les amours permises, encore
N'auront fait pâlir ta beauté, Eugénie Melanson
Toi dont la photo traversa les années
Pour me faire signe
Un après-midi de juin, quand le ciel était trop bleu et que le soleil descendait trop bas dans un pays qui ne pouvait plus être le mien.
Tu étais la plus belle, pourtant,
D'autres te l'auront dit, bien sûr, mais j'imagine tes yeux sombres grands ouverts et qui regardaient à l'intérieur de ton corps pour ne plus voir passer les années sur ta beauté oubliée.
Tu étais la plus belle, pourtant,
Quand tu te déguisais en Evangéline pour pouvoir recréer avec des Gabriel de parade les dates mémorables d'un passé sans gloire, englouti dans les rêves et les poèmes d'antan que tu n'avais jamais lus.
Tu étais la plus belle, pourtant,
Quand un dimanche après-midi un photographe ambulant saisit la fraîcheur de tes dix-huit ans et fixa, par un procédé lent et douloureux, les séquelles imparfaites d'une candeur incroyable, rêve lent et presque sombre d'un désir de vouloir rester maintenant et toujours pour regarder le soleil s'estomper dans le ciel une dernière fois, oui, juste une dernière fois.
Tu étais la plus belle, pourtant,
Parce qu'un dimanche après-midi cette photo commença son existence et qu'un après-midi de juin, ta présence, m'a regardé et m'a arrêté.

Tu regardais de derrière ton cadre, du haut de ta robe noire, le visage contre la vitre.
Tu regardais mais tes yeux ne regardaient plus à l'intérieur de ton corps. Tu regardais, Eugénie Melanson, je sais, tu regardais
Les vitrines bleues, les objets de piété, les berceaux bordés de dentelle, les haches accrochées dans l'étable, les charrues qui ne laboureront plus la terre, les meubles victoriens des gens qui étaient plus riches que toi, tu t'en souviens, les fanals à gaz qui clignotaient près de la porte quand par les soirs venteux d'automne, tes cavaliers venaient te reconduire jusque sur le perron de la porte, tu regardais les foyers avec de vraies bûches de bouleau, toi qui en avais toujours rêvé, tu t'en souviens, tu regardais les carrioles qui bondissaient sur la neige les dimanches après-midi où il y avait des vêpres à l'église et qu'emmitoufflée dans les fourrures, tu croyais te rendre à la messe de minuit en plein jour...
Tu regardais tout ça, Eugénie Melanson, et pourtant...
Pourtant, tu étais plus belle que tous tes rêves qui s'étaient aplatis contre la vitre par un jour de juin ou, ici, comme par tous les autres jours de juin, il ne s'est rien passé.
Tu étais plus belle que les médailles du Vatican qui allaient aux dignitaires dont ton mari te disait les noms parfois et dont tu voyais les portraits dans les journaux.
Et aujourd'hui...

Aujourd'hui, vous êtes tous ici
Vous êtes emprisonnés, toi, les médailles du Vatican, le tableau de la déportation, le drapeau de lin que monseigneur Richard avait fait faire et tous tes rêves qui vivent derrière les vitres de cette grande cage à nostalgie.
Tu es au bout d'un corridor et tu regardes venir les enfants qui examinent les vitrines bleues et qui ne remarquent pas ta photo qui est petite et perdue en noir et blanc.
Mais tu es la plus belle Eugénie Melanson, plus belle que Philomène LeBlanc, plus belle que Valentine Gallant, plus belle que Euphrémie Blanchard qui sourit au bras d'Evariste Babineau, plus belle que les médailles du Vatican, que la signature de Champlain, que les cachets de cire du roi d'Angleterre, du roi de France ou d'Espagne.
Tu es la plus belle parce que je t'aime
Parce que tu ignorais qui étaient les Gibson Girls, les suffragettes, le cirque Barnum, les Beverley Folies, les frères Wright et Thomas Edison et que tu t'endormis près des berceaux bordés de dentelle.
Tu aurais dû te réveiller
Tu aurais dû te réveiller puisque c'est alors que l'envie de mourir s'agrippa à ton corps.
Tu aurais dû te réveiller, Eugénie Melanson,
Mais tu t'endormis dans ton corps
En pensant aux vitrines bleues, à la signature de Champlain, au fort de Beaubassin, aux canons des vaisseaux français qui donnaient le feu en rentrant dans le havre de l'Ile Saint-Jean...
Tu t'endormis
Tu t'endormis en rêvant
Tu t'endormis en rêvant à de nouvelles déportations.

ULYSSE LANDRY

Né en 1950 à Cap-Pelé, Ulysse Landry termine actuellement une Maîtrise en lettres à l'Université de Moncton. Sa poésie se veut lucidité et reconnaissance. Sur un fond d'amertume issue des « sanctions ancestrales » et de la situation présente de l'Homme, les mots se détachent véhéments et aigris. Ils appellent désespérément une victoire sur la mort. Des poèmes denses, un ton très soutenu qui annonce une poésie forte.

Comment se peut-il que les jours ne portent plus
Nos murs de colères qui s'érigent en fractions
Pourquoi par-dessus l'hémisphère de nos rêves
Traîne-t-on encore ces rayons d'esclavage
et la passion des dieux
à l'instar de quiconque
traverse toi et moi
et barbote à peu près
Par quelles insomnies a-t-on compromis
L'orbite incertain de nos planètes de chair
Est-il encore temps de rejoindre l'exigence
Et partir pleinement de notre carcasse de mer

Peut-être
faudrait-il nous enivrer d'un autre vin
au lieu de nous noyer dans les bouteilles opaques
tandis que dans nos têtes
le fracas de tempêtes imaginaires
s'épuise en refusant de croire à nos peines

Peut-être
faudrait-il refaire nos valises
et installer nos logis dans des trains sans départs
puisqu'à la fin
nous retrouvons inlassablement le même suicide
puisque le temps des jours les plus purs
nous ramène inconsolables à l'extrémité du taudis

Peut-être
faudrait-il déformer les pays
pour n'avoir plus à côtoyer l'insuffisance des hommes

Peut-être
faudrait-il reconstruire notre crâne
afin d'y pouvoir ériger une cellule de plomb
pour mieux étouffer nos rêves de bois vermoulu
afin de n'avoir plus à redire
la bêtise ridicule de nos élans

Peut-être
faudrait-il refuser les mains qu'on nous tend
et rejoindre la certitude des tombeaux oubliés
en imaginant des pays arc-en-ciel
au-delà des chimères
au-delà de l'amour

Peut-être
faudrait-il simplement se taire
et mourir angoissés de tant de prières en suspens

Peut-être qu'un jour
je retrouverai l'esquisse de ce jeu macabre
mais jusque-là
j'attends indomptable l'amnistie de mes fautes
en sachant qu'il me faudra redire mes échecs

Mais je mourrai
J'entendrai un cri provenant de la nudité des morts
avec un sifflement de flèche à l'arc inconnu
et je contemplerai mon coeur fracassé contre un grand sapin blême
et je serai mort
Je serai mort insatisfait
et je reviendrai vous parler de ma mort

A peu près comme un monstre
te voilà ma jolie
    et vois-tu pourquoi la maison ne dort plus
    dans l'habitude du silence
Et te voilà qui m'embrasses
toi l'incertaine de mon être
    à peu près comme un ange
    encombré de ses ailes
As-tu lu la magie
de tous les mystères de ton nom
    et tu te traînes dans mon verbe
    sans pourtant rejoindre
    les mots qui expirent
Et mon poème n'attend plus
qu'un baiser de tes dents
    incertain d'être là
    un baiser mal posé
Et tout me reviendra
    crispé comme un chêne en agonie de prière
Et tout me reviendra
    dans un chant d'hystérie
Et tout me reviendra
    point de suspension en solfège
    perdu dans mes gammes
        à peu près
    comme la mort

GUY LETENDRE

Originaire de Moncton, Guy Letendre se montre dans sa poésie solidaire des ouvriers et des humbles. A travers l'actualité (Kouchibouguac où l'on ferme des villages de pêcheurs pour faire place à un parc touristique) ou la figure d'un grand-père, il cherche, dans une forme simple, à établir un nouveau rapport avec le public, à toucher la sensibilité populaire.

FEED-BACK

Entre la nostalgie
Et le goût féroce de l'avenir
Entre le souvenir
Et l'annonce du possible
Entre l'histoire à raconter
Et l'histoire à faire
Nous sommes au présent
Dans l'impasse
Où les retours
Sont condamnés
Aux îles des archives
Et le pays à venir
Perdu dans le brouillard

Nous pouvons au moins
Nommer l'aujourd'hui
Redonner au visible
Toute sa densité réelle
Fixer le mensonge
Détruire l'illusion
Et montrer nos dents
A ceux qui nous trichent
De notre quotidien

KOUCHIBOUGUAC

(extraits)

I

Je voudrais que mon poème
marche les rues dans les souliers d'un pêcheur
un goéland de souvenirs sur son épaule
pour que l'on sache le crime des gouvernements
contre un homme simple et sa manière de vivre

II

Il a été décidé que la couleur du sapin
la saison du coquillage pouvaient s'acheter

Il a été décidé qu'un Acadien sa femme ses enfants
obstruaient le paysage

Il a été décidé qu'une vie près de la mer
pouvait être déracinée comme un bouleau
Sans commentaires

III

Elle ne sait pas où mouiller son chagrin
accrocher son manteau
Les bagages sont faits
Les lendemains incertains

Elle ne sait pas si la ville saura
accueillir la soif du jardin
comme autrefois le sable l'eau des sources
et les champs de trèfles

Elle ne sait pas
pourquoi elle doit partir

IV

Recréer un visage et le sel des paupières
Rebâtir son destin sur le béton
Ouvrir encore une fois son coeur à l'autre
Ne pas savoir si son frère est voleur
Perdre le pied marin et l'habitude du pont
Oublier le chevreuil et le corbeau du soir
Les lièvres courant le sentier des amoureux
Perdre de vue l'horizon à perte de vue
Et le chalutier qui revient au port
Si vous savez quoi répondre
Parlez parlez

Ne plus remuer la cendre du foyer
Savoir que les murs brûleront avec la mémoire
L'oeil du vent dans la serrure
Regarder partir la rivière près du pont
Chargée de regrets et de silences
Comme une barque frapper l'écueil
Pour ne plus remonter
Si vous savez quoi répondre
Parlez parlez

Se faire voler sous le regard des corbeaux la nuit
Et s'apercevoir trop tard que la balançoire derrière la grange
Et les vieux pneus dans le garage
Que les cadres de la porte et les rêves de grandir
Ont été échangés pour les chemins rabotteux d'un cauchemar
Appeler son voisin et crier au secours
Prendre le téléphone et n'entendre qu'un soupir
Briser des fenêtres parce qu'on n'en peut plus
Et se retrouver derrière les barreaux
Si vous savez quoi répondre
Parlez parlez

V

Le poème n'est pas écrit
qui saura remplir l'absence
dans le coeur des gens
du Parc Kouchibouguac

MON GRAND-PÈRE

Il avait coutume de dire
« En l'an premier »

La chaise craquait
Sur le plancher de bois
Et la fumée de sa pipe
Montait jusqu'au plafond
Pour y dessiner un cheval

Il avait coutume de chanter
« Ecoutez tous mes bons amis »
Et je voyais des bleuets
Grossir à vue d'oeil

Dans la brume
Le train sifflait

Il avait coutume de ronfler
Sous sa moustache
Rêvant de son enfance
Des vaches du fumier
Des pissenlits près de la grange

Un jour le train a passé
Mon grand-père est parti
La vieille maison s'est vidée

Et la coutume de dire
A disparu
Dans le borgo du C.N.

ANDRÉ ARSENAULT

Né à Egmont Bay sur l'Ile-du-Prince-Edouard en 1931, André Arsenault enseigne les Arts visuels à l'école Clément Cormier de Bouctouche. Il a passé 15 années de sa vie au Québec. Il dit de sa ville : « Elle est restée pour moi un mystère, un non-sens à ma sensibilité ». C'est en 1966 qu'il redécouvre l'Acadie (« J'ai retrouvé l'Acadie. Un goût de sel refoulé à mes lèvres me dévore et m'enfante »). Le poème *Pays* se situe par sa facture à l'extrême opposé de *Ainsi soit-il* qui se rattache à la contre-culture et dont la verve, la désinvolture et la gouaillerie, révélateurs du tempérament acadien, commande une lecture souriante.

UN PAYS

L'amour en otage
D'espoirs brûlés
A conjuré l'exil
Des terres endormies

Sous le ciel de l'étoile
Au soleil d'acier
J'ai vu dans une haleine
Sous des clôtures mutilées
Le souffle qui se lève

On m'avait parlé de bronze
Et de paroles barbelées
D'une ville au centre scellé
De bâtardes loyautés

Mais un voile de lumière
A roulé de venteuses allégresses
Pour assumer sa colère
Jusqu'à l'aube fragile
De l'été qui se glisse

Sol interdit
Tu suintes dans ton aurore
D'attente douloureuse
L'énorme songe d'un éveil

Dans les replis onduleux
D'un pays de murmures
Je souffre d'un avenir.

COUP DE BOTTES

Je sagouine
Torchon de soleil
Dans un seau de privation
Linge tendu
Sur une corde de violon
Avant le grand saut
Des sons traversent les gerçures
Je fourbis une gigue
A l'odeur de copeaux
Terre naissante
Corps blanc
Genoux dévorés
Je ne sais plus reculer

AINSI SOIT-IL 1

Depuis trois jours je fais de la méditation horizontale. Comme qui dirait, je liquide mes idées. L'air est trop sec ; les mastoïdes ripostent. J'ai l'occiput vaporeux. A vrai dire, le froid m'endort. Le froid tout seul, qui tombe seul, sans la neige, c'est bien plus farouche. Et mon bouffon ébouriffé effrite ses idées.

L'autre jour, j'ai fait de la raquette. Je ne voulais pas souiller la nature. Deux corbeaux pris de désolation ont jeté des cris rauques dans le froid. C'est beau du noir dans le blanc. La vie s'apprend dans le vent ; les pontifs s'encrassent et vivent l'erreur. Ils mutilent le réel.

Tout à l'heure j'étais rompu. J'avais les yeux tout crottés. Je cherchais en vain des trous pour regarder. J'entrai dans mes coulisses et je vis tout. Je riais comme un fou. Je voyais des lunes jaunes. Epatarigonflantes.

Mon oncle est arrivé des « States ». Il ne fait que manger et dormir. Rond en plein milieu, plat aux deux pôles. On dirait qu'il est pollué. Cet animal ventripotent est bouché par les deux bouts. Constipation intellectuelle. Il boit du Coke et mange des Noirs et ronfle les jambes en croix. Salut, vieux môme. En te voyant je m'exorcise de la ferraille, de l'image publicitaire. Bon appétit matière opaque. Surtout digère-toi bien.

AINSI SONT-ILS 2

Depuis trois semaines je subis une cure de désintoxication. Grand Dieu ! je suis allergique aux poils de chats. En plus des piqûres dans mon postérieur, mes parois frémissent de picotements. J'ai les coussins sensibles. Les antigènes crépitent dans mes veines ; mon organisme fibreux s'écroule.

Je viens de lire du Sartre. J'en ai des nausées. Il a le sentiment trop aigu de sa condamnation. Boustifaille indigeste. Je ne veux rien savoir. Je veux retrouver mes cinq sens. Je n'aime pas le détenteur de la vérité, béatement satisfait. Culture en boîte de conserve. Déshumanisation. Sors de ton musée, Carabosse. Je m'emmerde à t'entendre. N'y aurait-il pas dans ton existence une marge d'indétermination ? Capitaliste à casse-motte tu trouves ton bien dans le vaincu.

Le printemps est arrivé. Il est trop respectueux. Tout à l'heure, j'avais les deux pieds dans la boue. Je jouais, j'éclaboussais, je dégouttais. Autour de moi, les flaques d'eau pouffaient de rire. J'en avais la berlue. Je voyais des vomissures d'écume qui séchaient au soleil. J'étais tout beurré, rouge comme une citrouille. Salipopette, va te décrotter. Ce monde m'enchante. Depuis que la vie du paysan a cessé, les gens s'ennuient. Superstructurés. Regarde plus bas, cadavre. Sors du palier rationnel. C'est à la surface de la croûte qu'on éprouve la vie. Sous mon air piteux, j'oscillais d'étonnement. Je me dilatais. Béni sois-tu, fantôme.

AINSI FONT-ILS 3

Ce matin, je me suis levé trop tôt. Je respirais mal. Le vrombissement de mes fosses nasales avait étranglé mon sommeil. Ma langue s'était engloutie à l'arrière du palais. Je me déshydratais. J'ai appuyé mon ventre doré contre mon lavabo et j'ai collé mon visage sur l'eau de ma débarbouillette. Puis, j'ai conjuré l'horrible. Ramasse-toi mal fichu. Relevez-vous angles mous. Bonnes ablutions.

L'autre soir, en prenant ma marche habituelle, j'ai rencontré ma tante Néphine. C'est une dame au chapeau fleuri, caqueteuse, plantureuse ; une quarante-quatre au cube. Elle s'en allait « gamasiner en pancagne », comme elle disait. Elle me fait un peu pitié, tu sais. Déprimée au dedans, opprimée au dehors. Elle n'en finissait plus de me parler de ses perturbations gastriques. Gonflement de thé noir et de « cocholat ». Je regardais les mots épais qui sortaient de sa forteresse émaillée. J'assistais au triomphe de son intarissable affliction. Porte-toi bien opulente tante. Indigeste solitude. Pourquoi faut-il que la vie fleurisse plus aisément sur les lèvres qu'au fond des coeurs ?

Moi, je marche pour marcher, pour rire, pour me dégonfler. Comme dirait l'autre : ça fait du corps au bien. Aujourd'hui les gens ne marchent plus, ils s'affairent et s'entassent entre des monstres de pierre. Avec des chiffres et du béton on parque des bêtes humaines. Robots épluchés. Dans les sentiers ensoleillés je trimbale mes galoches Je m'émoustille. Je salue du regard les amours du printemps. Tais-toi farfelu, le jour s'incline. Enfile.

GUY ARSENAULT

Né en 1954 à Parkton, quartier ouvrier de Moncton composé de 70% d'Acadiens, Guy Arsenault écrit dans la langue parlée de la région où l'influence de l'anglais est prédominante. A ce titre, il est un témoin important du contexte culturel monctonien. Il fait revivre son enfance à la ville, le quotidien de l'arrière-cour (backyard), de l'église et de l'école où la routine et la bêtise sont dénoncées froidement. Il excelle dans les longs textes énumératifs qui lui ont valu un vif succès à quelques soirées publiques de poésie.

ACADIE ROCK

Buctouche by the sea
Cocagne in the bay
Shédiac on the rocks
Northumberland
Straight
pi un jardin de patates
au côté d'la mer.

Un jardin de
Kent Homes
au côté d'la Highway
cultivay par :
Irving Plus.

Farewell
Kent Homes.

Ta maison
çé ton ché vous.

Shédiac by the sea
Cocagne in the bay
Bouctouche sur mer
pi le bas d'la trac
comme tiriac.

pi la senteur
pi la chaleur
du bon bois d'érable brûlé
çé pas pareil comme
la senteur
pi la chaleur
d'un poêle à l'huile

Ta maison
çé ton ché vous

Shédiac by the sea
Bouctouche sur mer
J'ai faim de l'Acadie
et j'ai soif de Parole.

le 24 septembre 1972

LE QUAI

planches
de bois
clouées
tarrées
salées
travaillées par l'âge de la mer

soleil
ruissellement
étoilé
plissement
mouvante
de l'eau calme
de la baie de Bouctouche

and the cold sea wind
got to him
and made him
feel
deeply

ombre sur terre
d'un soleil de goéland
cri
d'un poète
assis
sur les planches du quai
de la baie de Bouctouche

sel de terre
vent de mer
soleil de goéland
je vous embrasse

et les brins d'herbe
sortant des planches
tarrées
du quai
se laissent
caresser
par le vent marin

et le ciel bleu
ne montre que
quelques traces
de nuages
à l'horizon

la mer en est
contente
et le manifeste
et le poète
assis sur les planches
tarrées
du quai
englobe tout.

23 septembre '72 – Bouctouche

L'ANGÉLUS ÉLECTRIQUE
(extraits)

prière du soir méditation
chemin de croix récollection
sérénité paix intérieure
tranquillité rose mystique
mon enfance passée
au son de l'Angélus électrique

La Condamnation

senteur intérieure d'une église
senteur des planchers cirés
senteur des bancs de bois dur vernis
premier banc
deuxième banc
troisième banc
senteur de l'espace vide épousseté
senteur de lampions brûlants
dans l'espace vide épousseté
senteur des paroissiens
naïvement perdus
dans la liturgie
le rituel religieux
le mystère incarné

La Croix

se tourner la tête en arrière
pour ouère tchiss qu'y'a lâ en arrière
tchiss qué zeux qui passent la chête à tous les dimanches
tchiss qué lui qui joue l'orgue au fait du balcon
y'as-tu pas peur de timber
se tourner la tête en arrière
pour ouère Euphrémie s'encrocheter dans sa robe de mariée
pi timber la face à terre
pi ouère tou'l monde se pouffer de rire
pour ouère les petits grades un
à leur première communion
pi pour ouère comment longue qué la lignée
au confessional à Père Pellerin
Se tourner la tête en arrière
pour ouère la procession de Noël
avec les enfants de choeur portant chacun
une petite chandelle et une face de Mi-Carême
Se tourner la tête en arrière
pour essayer de trouvir tchiss qui chante aussi mal
Se tourner la tête en arrière
pour ouère
les quelques paroissiens
arrivant en retard
arrivant au Suscipiat
ou au Confiteor
ou même à l'Oraison
Se tourner la tête en arrière
yank pour ouère

La première Chute

oui mon père
ma soutane est trop longue
messe face au peuple
messe fesse au peuple
étoile dorée avec une hostie dans l'mitan
genouflexion simple
encensoir
ostensoir
statue de Sacré Coeur
genouflexion à deux genoux
avec prosternation
et oui mon père
ma soutane est trop longue

La Rencontre

micro sermon
mes biens chers frères
l'Evangile selon saint Luc
l'Evangile selon saint Jean
l'Evangile selon saint Marc
un sanctuaire rempli de prêtres et d'enfants de choeur
une sacristie remplie de bonnes soeurs
une église vide de paroissiens
l'Evangile selon saint Matthieu
micro sermon
musique d'église
mes biens chers frères

La deuxième Chute

lacets de sneakers démarrés
et oui mon père
ma soutane est trop longue
le mystère de la sainte Trinité
le mystère de la Rédemption
la résurrection du Christ
les miracles
indulgences plénières
indulgences partielles
images saintes
sacrement de pénitence
le purgatoire
le jugement dernier
la Fin du Monde
la résurrection de la Chair
et oui mon père
ma soutane est trop longue

Les Femmes pieuses

toute la paroisse le sait
dames de Ste Anne
baby shower
cartes de convalescence
cartes de bonne fête
anniversaire de mariage
baptêmes
bingo
dames de Ste Anne
toute la paroisse le sait
pi là on peut parler
pi là on peut s'emmoyer
procès verbaux
deux dizaines de chapelet
pi la neuvaine de Ste Anne

La troisième Chute

lacets de sneakers démarrés
oui mon père
ma soutane est trop longue
oui mon père
le derrière dans le devant
pi le devant dans le derrière
morceau d'hostie cassée
fraction du Pain
communion
Pater Noster
purificatoire
corporal
enveloppe pour la quête le dimanche
une piastre pour l'église
25 cents pour la chête
pi 5 cents pour les pauvres
et oui mon père
ma soutane est trop longue

Le Dépouillement

l'autel
première nappe
deuxième nappe
troisième nappe
pierre d'autel
reliques.
amict
étole
insigne du pouvoir sacerdotal
l'aube
long vêtement blanc
blanc
symbole de pureté, de joie, d'innocence et de gloire
rouge
couleur du sang et du feu
vert
couleur d'espérance
violet
couleur de tristesse
et noir
réservé aux messes des morts et au Vendredi Saint
Voilà :
un autel nu
et un prêtre en canesans.
(...)

La Mort

contrition
confession
examen de conscience
Je te baptise...
au nom du père et du fils et du saint esprit
ondoiement
parrain et marraine
les fonts baptismaux
eau bénite
communion solennelle
rénovation des promesses du baptême
cérémonies de confirmation
saint esprit
imposition des mains
esprit saint
onction d'huile sainte
saint chrême
le signe de croix sur le front
huile d'olive
et une petite claque sur la joue

La Descente

musique d'église
chants d'allégresse
musique d'église
musique du samedi soir
après la messe
à la Jamboree Hall
avec les Bunkhouse Boys
et les bingos
et les mouvies pour les enfants de dimanches après midi
et les pique nique
et la graduation des grades huit de l'école St-Henri
et la distribution des candés de Noël...
...pi...si i feelait ben
Marc à Paul nous dansait un step dance
musique du samedi soir
après la messe
à la Jamboree Hall

Le Tombeau

allée du mitan
allée du côté
allée de l'autre côté
allée d'en arrière
allée d'en avant
allez dans la paix du Christ.

CALIXTE DUGUAY

Né en 1939 à Sainte-Marie-sur-Mer dans l'île Shippagan, Calixte Duguay est professeur de littérature au collège de Bathurst. Plusieurs tournées au Nouveau-Brunswick et au Québec, des émissions de radio et de télévision et sa participation au film de Léonard Forest, *Un soleil pas comme ailleurs*, l'ont fait connaître comme poète-chansonnier. Il a publié dans diverses revues, dont *L'Acayen*. Il chante la mer, le pays natal et les gens simples. Dans sa forme classique, une poésie tendre, personnelle et militante.

à Marie

Tu m'excuseras
Si je te parle de coquillages
De cailloux blancs et de sable fin
Si mes mots d'amour
Filtrés au crible de la colère
Ne laissent passer que des effluves
De vent d'écume et de mer
Et qu'y viennent tournoyer
Quelques goélands et quelques oiseaux du large

Je n'ai rien d'autre à t'offrir
Moi d'un pays sans cathédrales
D'une ville sans mystère
D'une maison où les fantômes
Depuis longtemps
Ne se donnent plus rendez-vous

Les orfèvres qui ont taillé ce dur diamant
C'est à la lime qu'ils oeuvraient
Etreignant une souple et sourde patience
J'en garde au coeur un grand désespoir
Que n'ont pas endormi encore
Avec leurs petits airs de gigue
Les violons du temps et des gens

En attendant
Viens me dire qu'il fait bon
Humer la fleur du jour
Et les vastes champs de trèfle mauve
Et nos blancs matins de gel de givre et de neige
Que je garde l'espoir
Dans cette grande pitié que j'ai
Des gens de mon pays

CEUX D'AVANT
(chanson)

Je voudrais faire effort et dire sans mensonge
Que ce pays nouveau leur allait comme un gant
Mais je reste fidèle au chagrin qui me ronge
Quand je pense au pays qui a nom Shippagan
Ce devait être comme au premier jour du monde
Quand ils ont vu surgir dans un brouillard épais
Un paysage neuf et vert tout à la ronde
Calme comme une grande paix

Nous savons qu'ils étaient seuls sous les étoiles
A se battre pour ou contre les saisons
Je voudrais les exprimer sur une toile
A défaut j'en fais une chanson

Le blond soleil avait rendu l'île joyeuse
C'est peut-être pourquoi ils étaient tous venus
Avec eux devait naître une ère fabuleuse
Mais on ne voit jamais plus loin que le connu
André leur avait dit nous perdons nos montagnes
Ils avaient répondu trois cents beaux sapins verts
Ne valent-ils pas mieux que rochers en Bretagne
Pour nous bâtir un univers

Nous savons qu'ils ne craignaient pas la fatigue
Que leurs rêves n'étaient pas tous en couleur
Que souvent un simple petit air de gigue
Suffisait à leur bercer le coeur

Car ils avaient surtout retenu que dans l'anse
Les goélands chantaient toutes voiles dehors
Et puis ne faut-il pas un jour narguer la chance
Autrement il vaut mieux être esclave ou bien mort
Il faut le dire aussi ils avaient cru possible
De créer un empire avec des bouts de mer
L'avenir cousu d'or qu'ils avaient pris pour cible
Leur cachait les dents de l'hiver

Nous savons qu'une solitude pareille
Venait leur verser à l'âme un peu d'ennui
Et que s'ils savaient appiquer la bouteille
Ils cherchaient lumière dans la nuit

Et quand la neige enfin qui tombait toute blanche
Assourdissait leurs pas sur le chemin gelé
Quand l'île n'était plus qu'un morne et froid dimanche
Ils le voyaient enfin leur grand rêve scellé
De la mort à l'amour c'était le pont de glace
Mais il fallait pourtant y engager ses pas
Et quand l'eau ne laissait rien qu'un trou à leur place
Alors l'eau ne répondait pas

Je le chante d'une façon magnanime
Ce pays qui mérite d'être chanté
Mais pourquoi réprouver le chant qui m'anime
Voyez-vous mon coeur y est resté

LOUIS MAILLOUX

Tu t'étais pris à ma mémoire
Comme un poisson dans un filet
Quand Majorique le vieux conteux d'histoires
M'a raconté dans les mots qu'il fallait
Que tu étais aussi beau qu'un érable
Et jeune aussi à dix-neuf ans
Et que ce fut un crime abominable
D'avoir ainsi fait mourir un enfant

Louis Mailloux ce soir je me sens ivre
Louis Mailloux ce soir je veux te vivre
Ailleurs que dans les livres
Voilà pourquoi
Autour de toi
Je veux chanter pour que fonde le givre

Ce n'était pas pour des chimères
Que Caraquet y a bien cent ans
En plein janvier s'était mis en colère
En plein hiver a vu couler le sang
Quand on vous mord il faut bien se défendre
Et puis des chiens y en avait trop
Et quand les chiens ne veulent rien comprendre
Faut leur donner le coup de pied qu'il faut

Louis Mailloux ce soir je me sens ivre
Louis Mailloux ce soir je veux te vivre
Ailleurs que dans les livres
Voilà pourquoi
Autour de toi
Je veux chanter pour que fonde le givre

Un coup de feu sans prendre garde
Et il fallait que ce fût toi...
Et tout ce sang qui rougissait tes hardes
Et ce passé qui monte jusqu'à moi
Je veux qu'on sorte cela des Archives
Pour le semer aux quatre vents
Car tu es mort pour que les autres vivent
Et pour que soient plus libres nos enfants

Louis Mailloux ce soir je me sens ivre
Louis Mailloux ce soir je te sens vivre
Ailleurs que dans les livres
Voilà pourquoi
Autour de toi
Je veux chanter pour que fonde le givre

PIERRE À JEAN-LOUIS

Il avait pris l'habitude
On aurait dit un enfant
D'aller dire sa solitude
A son grand ami du sud
A son grand ami le vent
Il causait au vent du large
Du temps des vieilles saisons
Des goélettes et puis des barges
Qui en menaient bien plus large
Du temps qu'il était garçon

Il avait pris l'habitude
D'aller rôder sur les quais
Il promenait sa main rude
Ça j'en ai la certitude
Sur le mât des chalutiers
Tous les hommes de la place
Ne s'en occupaient jamais
Et les enfants en grimace
Qui ont toujours trop d'audace
Souvent de lui se moquaient

Puis un beau matin Jean-Eudes
Ne le vit pas arriver
On avait pris l'habitude
De compter sur ce prélude
Pour commencer la journée
Le vieillard doux et fragile
Avait fui tout doucement
D'après la vieille Cécile
Il avait mis cap sur l'île
Où il n'y a plus de vent

MON ÎLE
(Shippagan)

Ce qu'il est beau quoique rude à l'oreille
Le nom de l'île où j'ai grandi
Mais on n'a pas soupçon de ses merveilles
A croire le peu qu'on en dit
Un peu de mousse égaré sous les arbres
Trois petits ruisseaux asséchés
Et sur la terre aucun palais de marbre
Pour nous parler d'éternité

Viens avec moi ma belle et nous pourrons
Marcher encore une fois
Dans le sentier de l'île et nous irons
Cueillir les fraises dans les bois

Dix sapins verts à peine une épinette
Donnent si peu de prise au vent
Mais pour l'aimer il faut dans ta lunette
La voir avec des yeux d'enfants
Car tout autour c'est comme un paon qui pose
La mer plus loin que l'horizon
Et les bateaux qui tanguent ou se reposent
Au gré de nos quatre saisons

Quand je m'arrête au coin de ma cervelle
J'y vois des goélands heureux
Leur chant d'amour en longues caravelles
M'invite à partir avec eux
Si nous étions des oiseaux de passage
Pleins de soleil et pleins d'ailleurs
Nous partirions pour un lointain voyage
Dans l'île où j'ai laissé mon coeur

RAYNALD ROBICHAUD

Travaille pour CKBC à Bathurst. Il confie au langage ses doutes et ses interrogations. Une poésie sobre et naturelle dans la réflexion intime qui accompagne la recherche du sens de l'Homme, des choses et de la Vie.

TERRIEN D'ORIGINE

D'où vient le jour
et où va la nuit
Qui a inventé l'interrogation
qui a posé le doute
Le néant
dans toute la grandeur
de son rien
interroge les planètes
Les astres dans toute la dextérité
de leur trajectoire
instruisent l'Homme
Mais l'Homme
dans la savante incertitude
de son ignorance
des choses et de son être
avale les instants de découverte
avec l'appétit
que lui donne son acquis
Un mystère s'est détaché
de son tableau d'éternité
et a créé le commencement
L'expression populaire
le parler la Vie
Que dire
sinon qu'elle inspire ces mots mêmes

ET POURTANT

Tourbillons et rafales
exhalez des haleines hybrides
Mélodies des souterrains
filez comme des comètes
pressées de météores

Les mots se consument
aux frontières de mon esprit
ils meurent au seuil
de mes lèvres
ne voulant plus dire
ce qu'ils disent
mais se trouvant d'autres valeurs
au sein de trop de réflexion

Tourbillons et rafales
exhalez des haleines hybrides
Cadence lointaine
berce le sourire d'une beauté
aux yeux d'onyx

Boule de feu bloc de glace
lambeaux de flamme
cristaux de givre
Mèche de cheveux mouillée de larmes
morceau de coeur
étouffé en soupir
Beaux sentiments
maculés d'une trop longue vie

Tourbillons et rafales
exhalez des haleines hybrides
Parrains de ma poésie de ruines
qui servez d'équilibre à mes grattes-ciel
en escalade vers l'évasion

Veilleuse sentinelle
aux yeux-lanternes
quels sont ces pas sur l'autre rive
Quels sont ces cris
qui percent comme une vrille électronique
le lourd manteau noir de la nuit
Serait-ce les maléfices envoûtants
d'un esprit maudit
qui suinte des mûrs endormis
et pourtant...

Tourbillons et rafales
exhalez des haleines hybrides
Portez en démons
les tisons vénéneux d'un brasier de torture

Trompettes et clairons
allumez vos cuivres
pour annoncer la venue du titan-feu

JOUR-LUMIÈRE

Se peut-il que le jour
ne vienne pas un matin
et décide d'épouser l'aube d'une autre planète
Que ferait alors la nuit
ainsi forcée d'allumer ses étoiles à perpétuité
De quel feu l'horizon
toujours là dans sa noirceur
s'allumerait-il
après le départ de la lune

N'est-il pas un langage
qui puisse faire entendre raison au jour
et l'empêcher de s'éteindre ici
pour s'allumer ailleurs
Je ne voudrais pas le perdre

Je ne peux le connaître
bien moins le haïr
ni l'aimer...
Il m'est difficile de le garder
...autant tout dire
il m'échappe
filant entre mes doigts
dans une discrétion de nuit tombante
Si bien
que je ne tiens plus mes idées
et elles tombent
aussi minces et géométriques dans leur chute
que des étoiles filantes
Au fait
les étoiles filantes
elles vont nulle part
...et se perdent
En serait-ce ainsi de mes idées
qui
de ma tête en combustion
se propulsent en énergie
sans laisser de traces
ni d'où elles viennent
ni vers où elles vont

Est-il un monde
où les étoiles filantes se fusionnent
pour éclairer un jour impérissable
dont la clarté ne pâlirait jamais...

RINO MORIN

Rino Morin occupait jusqu'à tout récemment le poste d'animateur social pour le compte de CRANO dans la région d'Edmundston. Son tempérament fort et sa parole abondante font de lui un auteur prolifique et impétueux. Peintre, il a exposé à quelques reprises au Nouveau-Brunswick. Sa poésie est cosmique et transcendantale.

POUR UN ASTRE

J'ai l'âge de trente soleils
En rayons qui brûlent
L'ombre sur les paupières du vent
Et qui chantent la nuit
A l'exotisme des orchidées noires.

J'ai la tristesse de trente nuits
Camouffl ées sous des sapins blancs
De vieillesse,
Agenouillées sur l'humus
Aux jours des hivers
Cassés aux spasmes du Nord.

J'ai la jeunesse de trente matins
Nourris à la rosée des jours passés
Dont la fraîcheur des feuillages
Apaise les déclins du jour
Et ressuscite les aurores bleues.

J'ai l'ennui de trente solitudes
Mortes dans les glaciers d'avalanche
Quand les printemps,
Encore insoucieux de leur jeunesse,
S'étaient mis à danser
Aux sons des astres musiciens.

J'ai la profondeur de trente mers
En furie,
Valsant avec l'abîme,
Qui appelle les passés regrettés
Aujourd'hui.

J'ai l'ombre de trente nuages
Mélancoliques
Qui semblent errer dans l'absolu
A la recherche d'un soleil mystérieux
Qui enfante les étoiles.

J'ai le silence de trente abîmes
D'où l'on tire des ave
Pour des saluts sans âmes,
Qui s'ouvrent à l'heure des éternités
Et de la naissance nouvelle.

J'ai la vieillesse de trente automnes
Aux fleuves de couleurs vives
Et aux reflux des amours insensées
Quand soudain sonne le glas des saisons.

J'ai la mort de trente vies
Aux sabbats inhumés dans les champs
Quand tombent les poussières
Des enfers en désolation
Et quand reviennent les amours
D'une nuit sans soleil.

13 mars 1970

A LA CADENCE D'AIMER

à la cadence des maisons insensées
blotties
au creux des fours de liège

à la chaleur cinglante du berceau
versé
dans un lac de neige rose

à la frontière désuète des coeurs
sombrés
dans l'absurdité des tempêtes

à la joie glaciale d'un mariage
sans levain
qui se terre dans les palmiers
pour écouter valser l'aurore

à la cadence d'aimer

15 janvier 1971

SANS TITRE ET POUR TOUJOURS

Les ruines fumantes
d'une histoire d'amour
à peine éclose
aux premiers printemps
d'une triste existence
remplissent les précipices
d'où sortent gonflés de haine
des cadavres revenus
sur terre
pour nous détester

27 avril 1972

LES AILLEURS

J'ai jeté l'aube
Des matins en fleurs
A la rose des vents.

J'ai soustrait les midis
A l'impétuosité des nuages,
Grands vagabonds du ciel.

J'ai brûlé les soirs
Violacés du temps qui s'amuse
Dans les prairies nues.

Et j'ai vu au delà de l'horizon
Mon âme abrutie.

25 juillet 1970

MELVIN GALLANT

Né à l'Ile-du-Prince-Edouard, en 1933, Melvin Gallant a fait ses études collégiales au Collège Saint-Joseph, Nouveau-Brunswick et ses études universitaires en France et en Suisse. Il détient une Licence-ès-Lettres de l'Université de Paris et un Doctorat-ès-Lettres de l'Université de Neuchâtel. Il est professeur à l'Université de Moncton depuis 1964 et directeur du Département d'études françaises depuis 1969.

Monsieur Gallant a publié une étude sur Roger Martin du Gard, quelques articles, notamment sur le nouveau roman, et un certain nombre de comptes rendus critiques.

Le conte qui suit fait partie d'un recueil des contes intitulé *Ti-Jean* qui paraîtra prochainement aux Editions d'Acadie de Moncton.

BONNET-ROUGE

Ti-Jean avait commencé à jouer aux marbres alors qu'il était encore enfant. Avec les années, il était devenu si habile à ce jeu que personne ne pouvait le battre.

Un jour qu'il travaillait dans les champs, il vit venir à lui un petit bonhomme habillé tout en rouge. Cet homme, qui n'avait pas plus de trente pouces de haut, s'approcha de lui en disant :

— Je m'appelle Bonnet-Rouge et j'aimerais bien faire une partie de marbre avec toi.

— Une partie de marbres ; s'exclama Ti-Jean, et en plein milieu de la journée ! Ah non ! mon père n'acceptera jamais que je joue aux marbres alors qu'il me reste encore tout ce champ à ensemencer.

— Mais si tu gagnes, reprit Bonnet-Rouge, tu pourras faire un souhait et tout ce que tu demanderas te sera accordé. Cependant si moi je gagne, ce sera à moi de te demander quelque chose.

Ti-Jean ne croyait pas beaucoup à ce que lui racontait Bonnet-Rouge, mais comme il était certain de gagner, il pensa que cela valait la peine d'essayer, et il accepta. Bonnet-Rouge avait dans ses poches un paquet de marbres. Ils se mirent à jouer aux marbres en plein milieu du champ. Lorsque Bonnet-Rouge vit que Ti-Jean gagnait, il n'était pas très content.

— Bon ! Bon ! Quel est ton souhait ? demanda-t-il rudement.

— Je voudrais que demain matin ce champ soit rempli de belles vaches à lait, répondit Ti-Jean.

— C'est bien ! lui dit Bonnet-Rouge, tu les auras tes vaches à lait !

Et il disparut dans le bois. Le lendemain matin, on ne voyait que des cornes dans le champ, tellement il était plein de vaches. Lorsque Ti-Jean raconta son aventure à son père, celui-ci n'était pas content.

— Tu ne devrais pas jouer pour un souhait, lui dit-il. Supposons que tu perdes, tu ne sais pas ce qu'il peut te demander.

— Ne craignez rien mon père, répondit Ti-Jean ! Vous savez que je ne perds jamais.

Le lendemain, il travaillait dans un autre champ lorsque Bonnet-Rouge arriva de nouveau à lui.

– Pourquoi ne prendrait-on pas encore une partie de marbres ? demanda-t-il.

– A quelle condition ? reprit Ti-Jean.

– A la même condition qu'hier ! dit Bonnet-Rouge.

Malgré les avertissements de son père, Ti-Jean accepta de nouveau et ils se mirent à jouer en plein milieu du champ. Encore une fois, il gagna la partie et Bonnet-Rouge, mécontent, dut lui demander de faire un souhait.

– J'aimerais que demain matin ce champ soit plein de chevaux, dit Ti-Jean.

Comme de fait, lorsqu'il se leva le lendemain matin le champ était rempli de beaux chevaux. Il y en avait de toutes les couleurs : des blancs, des bruns, des noirs, des gris, et d'autres encore. Son père lui recommanda de nouveau de s'arrêter, car ce Bonnet-Rouge devait être un bien drôle d'homme. Mais Ti-Jean ne l'écoutait plus.

Le surlendemain après-midi, Bonnet-Rouge vint encore trouver Ti-Jean.

– J'aimerais prendre une dernière partie de marbres avec toi, lui dit-il.

– D'accord ! répondit Ti-Jean, tout content de pouvoir faire fâcher encore une fois le petit homme rouge.

Mais cette fois, c'est Bonnet-Rouge qui gagna la partie. Ti-Jean n'en revenait pas. Il dut cependant accepter sa défaite et demander à son adversaire ce qu'il souhaitait.

– Je ne te demanderai pas grand-chose, lui dit Bonnet-Rouge. Je voudrais seulement que tu me retrouves dans un an et un jour, à cent lieues de l'autre côté du soleil couchant. Si tu n'arrives pas à me trouver, tu dois craindre pour ta vie.

Et Bonnet-Rouge disparut si vite dans le bois que Ti-Jean eut à peine le temps de voir dans quelle direction il partait. Ce soir-là, Ti-Jean retourna à la maison bien découragé.

– J'ai perdu ! dit-il à son père.

– Tu as perdu ! Je te l'avais bien dit qu'il fallait se méfier. Et que t'a-t-il demandé ?

– Il veut que je le retrouve chez lui dans un an et un jour, reprit Ti-Jean. Et il a seulement voulu me dire qu'il habitait à cent lieues de l'autre côté du soleil couchant.

– Alors mon pauvre Ti-Jean, tu es bien mal pris ! lui dit son père.

— Oui, je sais, répondit tristement Ti-Jean.

Pendant des semaines, il resta à ne rien faire, essayant de penser à un moyen de retrouver Bonnet-Rouge. Il était content de voir son père devenir riche avec ses chevaux et ses vaches, mais quand il songeait à la fin de l'année qui approchait, il devenait sombre et taciturne.

Lorsque dix mois furent passés, il décida de partir à la recherche de Bonnet-Rouge. Il dit adieu à son père et à sa mère et partit en direction du soleil couchant. Il marcha pendant des jours et des jours et interrogea tous les gens qu'il rencontrait. Mais personne ne connaissait Bonnet-Rouge. Un jour il vit un vieux chemin dans le bois qui n'avait pas été utilisé depuis bien des années. Il se dit en lui-même : « j'aurai peut-être plus de chance de le trouver dans le bois que sur la grande route », et il prit le bois.

Au bout de six ou sept jours de marche, il aperçut comme une espèce de hutte à côté du chemin qu'il suivait. En s'approchant, il vit comme une lumière à l'intérieur. Il frappa sur le côté de la hutte et une vieille femme sortit. Elle lui dit :

— Tu dois certainement être à la recherche de quelqu'un, car il y a au moins cent ans que plus personne ne passe par ce chemin.

— C'est vrai, répondit Ti-Jean ; je suis à la recherche de Bonnet-Rouge.

— Bonnet-Rouge ! dit la vieille. Ah ! ça c'est mon frère.

— Votre frère ! mais où est-il ? demanda Ti-Jean tout émerveillé.

— Oh, je ne sais pas ! répondit la vieille. Je ne le vois pas souvent. Je suis la plus jeune de la famille, et il ne passe jamais me voir.

— Mais comment puis-je le trouver ? demanda Ti-Jean.

— Je vais t'envoyer chez l'une de mes soeurs, répondit la vieille. Elle a deux cents ans de plus que moi et peut-être l'a-t-elle vu dernièrement. Mais avant d'aller la voir, tu prendras bien quelque chose à manger, n'est-ce pas ?

Ti-Jean accepta volontiers car il avait faim. La vieille lui prépara un bon repas, et lui fit raconter pourquoi il cherchait Bonnet-Rouge. Après le repas elle lui montra une paire de grandes bottes en acier et lui dit :

– Mets ces bottes et pars en direction sud-ouest. Les bottes te mèneront chez ma soeur. Quand tu seras arrivé là, tu diras : « Bottes, allez-vous en ! » et elles reviendront chez moi. Quelques jours plus tard, les bottes s'arrêtèrent devant une petite hutte dans le bois. Ti-Jean enleva les bottes puis dit : « Bottes, allez-vous en ! » et il frappa trois coups sur la hutte. Une toute vieille femme sortit.

– Que cherches-tu jeune homme, dit-elle ?

– Je cherche votre frère, Bonnet-Rouge, répondit Ti-Jean.

– Bonnet-Rouge ? Ah, il y a plus de deux cents ans que je ne l'ai pas vu.

– Savez-vous comment je pourrais le trouver ? demanda encore Ti-Jean.

– Oui ! J'ai une soeur qui a cent ans de plus que lui et qui habite à douze lieues d'ici. C'est la plus vieille de la famille, et elle est un peu sorcière. Elle connaît beaucoup de choses et inscrit dans un grand livre tout ce qu'elle sait sur notre famille.

– Comment puis-je me rendre chez-elle ? demanda Ti-Jean.

– Demain matin, dit la vieille, je vais te prêter des bottes qui t'amèneront là. Pour l'instant, tu es certainement trop fatigué pour y aller. Je vais te donner à manger et tu vas dormir ici.

Ti-Jean était content car cela faisait des semaines qu'il mangeait mal et couchait sur des branches. Le lendemain matin, la vieille lui fit mettre des bottes en argent, et lui dit, en montrant un petit chemin :

– Va dans cette direction là ! Les bottes t'amèneront chez ma grande soeur. Quand tu arriveras là, tu diras : « Bottes, allez-vous en » et elles me reviendront.

Ti-Jean partit à travers le bois avec ses grandes bottes qui avançaient à toute allure. Lorsque les bottes s'arrêtèrent devant une toute vieille hutte couverte de mousse, il les enleva et dit : « Bottes, allez-vous en ! » et il donna trois coups de pied près de l'entrée de la hutte. Une très vieille femme à moitié pliée en deux sortit.

– Un homme ! ici ! dit-elle. Tu dois chercher quelque chose de terriblement important car il y a six cents ans que je n'ai pas vu un homme dans cette vieille forêt.

– Oui ! dit-il. Vos soeurs m'ont dit que vous pouviez m'aider à retrouver Bonnet-Rouge.

– Bonnet-Rouge ! dit la vieille. Oh mon pauvre jeune homme ! Il vaut mieux que tu retournes chez toi. Mon frère ne te fera que du mal.

– Mais je n'ai pas le choix, reprit Ti-Jean, il faut que je le retrouve très bientôt, car autrement, il va me tuer.

Et Ti-Jean lui raconta comment il avait rencontré Bonnet-Rouge et pourquoi il devait absolument le trouver. La vieille dame lui prédit qu'il aurait beaucoup de misère avec son frère mais que, dans les circonstances, il valait mieux qu'il aille le retrouver. Elle lui donna à manger, et l'obligea à se reposer pendant trois jours avant d'aller affronter Bonnet-Rouge. Le matin du troisième jour, elle amena Ti-Jean à l'extérieur, lui mit entre les mains une boule brillante comme de l'or mais aussi légère qu'un ballon et lui dit :

– Maintenant, écoute-moi bien ! Quand tu lâcheras cette boule, elle partira devant toi. Suis-la et elle t'amènera au bord d'un lac. Tu attendras là jusque dans l'après-midi alors que tu verras trois pigeons venir au lac. Ce sont les trois filles de mon frère ; elles se déguisent en pigeon tous les après-midis pour aller se baigner. Lorsqu'elles arriveront au lac, elles feront trois tours du lac, et, au troisième tour, elles lâcheront chacune une plume. Ce sont leurs vêtements. La plus jeune des filles paraît plus vieille, plus laide et plus sale que les autres ; mais en réalité, c'est la plus belle et c'est la seule qui peut t'aider. Vole ses vêtements, et tu demanderas son aide et l'entrée du château de son père en échange.

Ti-Jean s'assura d'avoir tout compris et il lâcha la boule. Il la suivit pendant plusieurs jours à travers toutes sortes de petits chemins dans la forêt et dans les champs. La boule s'arrêta soudainement à côté d'un petit lac, puis disparut. Ti-Jean se dit que cela devait être le lac dont la vieille sorcière avait parlé. Il se cacha dans les roseaux et attendit. Dans l'après-midi, il vit trois pigeons circuler au-dessus du lac puis laisser tomber trois plumes et plonger dans l'eau. Pendant qu'ils se baignaient, les plumes flottèrent doucement jusqu'au bord du lac. Ti-Jean vit que l'une d'elles était toute sale. Il pensa que ce devait être celle de la plus jeune. Il la prit et retourna sa cacher dans les roseaux.

Une heure plus tard, les trois pigeons vinrent chercher leurs plumes. Les deux ainées prirent leurs vêtements et s'envolèrent ; la troisième survolait le lac en criant :

– Où sont mes vêtements ! où sont mes vêtements !

– C'est moi qui les ai tes vêtements ! répondit Ti-Jean.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi, petit effronté ? Donne-moi vite mes vêtements, car si j'entre à la maison comme ça, mon père va me tuer.

— Justement, c'est pour ça que je les garde, reprit Ti-Jean. Je veux que tu m'amènes chez ton père.

— Ah ça non, jamais ! répondit-elle ; il me tuerait.

— Alors pas de vêtements ! reprit malicieusement Ti-Jean. A moins que tu acceptes de m'aider.

Quand elle vit que Ti-Jean était bien décidé à garder ses vêtements, elle accepta de lui venir en aide.

— C'est bien, dit-elle. Donne-moi mes vêtements et je te dirai où tu peux rencontrer mon père. Mais tu ne devras pas entrer avec moi car il pourrait nous tuer tous les deux.

Lorsqu'elle eut mis sa plume, elle apparut à Ti-Jean comme l'une des plus belles princesses de l'univers. Elle l'amena presque jusqu'à la maison de son père, puis lui dit :

— Maintenant, va à la porte de côté et frappe trois coups. Ma mère viendra ouvrir. Tu lui diras que tu apportes un message pour Bonnet-Rouge et elle te laissera entrer.

— Merci, belle princesse ! répondit Ti-Jean. J'espère que je te reverrai.

— Bien sûr que tu me reverras, reprit la princesse ; car tes misères ne sont point finies. Mon père va te faire subir des épreuves. Mais ne te décourage pas ; je viendrai à ton aide. Tu dois seulement lui faire accroire que ses épreuves ne sont pas difficiles. Et s'il te demande de choisir entre différentes choses, prends toujours la plus vieille et la plus laide.

Ti-Jean était à peine entré dans le château qu'il vit Bonnet-Rouge se diriger vers la porte, une hache à la main.

— Ah, te voilà, dit-il ! Tu arrives à temps, je partais juste pour aller te couper le cou !

Ti-Jean vit que Bonnet-Rouge faisait tout son possible pour lui faire peur et le mettre mal à l'aise.

— Ce soir tu vas coucher sur une herse les dents tournées la pointe en haut, dit-il, et demain tu subiras une épreuve.

— Très bien ! répondit Ti-Jean en souriant.

Et il partit se coucher. Le lendemain matin, Bonnet-Rouge vint le réveiller à la pointe du jour.

— As-tu bien dormi ? demanda-t-il.

– Oui, parfaitement ! répondit Ti-Jean tout éreinté.

– Bon ! maintenant tu dois travailler. Il y a derrière la grange un champ d'un arpent encore boisé. Tu devras le défricher, le labourer, et l'ensemencer dans la même journée.

– C'est parfait ! dit Ti-Jean. J'aurai terminé cela en un rien de temps !

Bonnet-Rouge lui présenta deux haches : une toute neuve et une vieille, toute ébréchée ; puis il lui demanda d'en choisir une.

– Je prends la vieille, dit Ti-Jean sans hésiter.

Arrivé au champ, il pensait que la princesse allait être là pour l'aider, mais il n'en était rien. A midi, elle n'avait pas encore paru, et Ti-Jean avait à peine réussi à couper cinq ou six arbres. Découragé, il se dit en lui-même : « mourir aujourd'hui ou mourir demain, quelle importance ». Et il se coucha et s'endormit. Un peu plus tard, la plus jeune des filles arriva.

– Comment ! tu dors avant d'avoir fini ton travail ? dit-elle, tout étonnée.

– Mais tu vois bien que cela m'est impossible, répondit Ti-Jean. Je ne pourrais même pas faire le centième de ce que ton père me demande.

– C'est bon ! dit la princesse. Recouche-toi et je vais t'aider.

Elle toucha la vieille hache et dit : « Hache, coupe ce bois ! » et en un instant tout le bois était coupé et bien rangé sur les côtés. Après, elle dit : « Terre laboure-toi et ensemence-toi ! » et en moins d'une heure le champ avait été labouré, hersé et ensemencé. Alors elle lui dit :

– Va dire à mon père que le travail est fini et que c'était facile. Il va se douter que c'est moi qui t'ai aidé et il me surveillera de près. Ne cherche pas à me voir. Cette nuit, lorsque mon père et ma mère dormiront, j'irai frapper à ta porte et je te dirai ce que tu devras faire demain pour réussir l'épreuve.

Bonnet-Rouge était furieux de voir que Ti-Jean avait déjà terminé son travail. Il l'envoya tôt se coucher en lui disant :

– Demain tu ne t'en tireras pas aussi facilement ! Tu vas voir ce que je vais te demander de faire !

Comme Ti-Jean avait une bonne paillasse pour sa deuxième nuit, il s'endormit en se couchant. Au milieu de la nuit, la jeune fille vint frapper à sa porte : Toc, Toc, Toc ! Pas de réponse. Elle recommença plusieurs fois : Toc, Toc, Toc ! Et toujours pas de réponse. Ti-Jean dormait solidement.

Le lendemain matin, Bonnet-Rouge vint de nouveau le réveiller à la pointe du jour.

— Aujourd'hui, tu vas m'assécher un lac, dit-il. Il y a sept ans, ma femme est allée se promener en bateau sur le lac à l'ouest du château, et sa bague est tombée sous l'eau. Je voudrais que tu vides le lac avec un seau et que tu me retrouves cette bague qui est en or précieux.

Bonnet-Rouge lui présenta deux seaux : un tout neuf et un autre tout vieux et à moitié percé ; puis il lui demanda de choisir. Ti-Jean prit le vieux et partit en sifflant. Bonnet-Rouge trépignait de rage. « Comment se fait-il qu'il sache lequel prendre » ? pensa-t-il en lui-même. Arrivé au lac, Ti-Jean toucha le seau et dit : « Lac, assèche-toi ! » Mais l'eau ne bougea même pas. Alors il prit son seau et se mit à sortir l'eau du lac et à la verser dans le champ. Mais bientôt l'eau commença à recouler dans le lac de sorte qu'il n'était guère plus avancé qu'au début. Découragé, il appela la jeune fille à son aide ; mais personne ne se présenta. Il pensa en lui-même : « Je suis bien mal pris. J'ai dormi si fort cette nuit qu'elle n'a sans doute pas pu me réveiller. Elle ne viendra donc pas m'aider aujourd'hui. » Ne sachant plus que faire, il se coucha et s'endormit.

Vers la fin de l'après-midi, il se réveilla en sursaut. Le lac était toujours plein d'eau, et il n'y avait personne aux alentours. Il marcha, désespéré, le long du lac. Maintenant il était sûr qu'elle ne viendrait plus. L'envie lui prit de se jeter dans l'eau tout de suite pour en finir au lieu d'attendre de se faire tuer par Bonnet-Rouge. La jeune fille eut pitié de lui et vint finalement à son secours.

— Maintenant, tu appelles à l'aide, dit-elle ; et la nuit tu ne peux même pas m'ouvrir la porte !

— Mais j'étais si fatigué, répondit Ti-Jean que je me suis endormi tout de suite.

— Bon ! Bon ! ça va pour cette fois. Je vais te le vider ton lac !

Elle prit le vieux seau et dit : « Lac, assèche-toi ! » et en quelques minutes il ne restait plus une goutte d'eau dans le lac. Après, elle leva les mains du côté du lac et dit : « Bague, viens ici ! » et en un instant la bague tomba aux pieds de Ti-Jean.

– Maintenant, écoute-moi attentivement, dit-elle. Demain mon père va te demander une dernière épreuve. Si tu la réussis, tu seras libéré et pourras repartir chez toi. Sinon, tu seras son prisonnier pour le reste de tes jours et tu devras le servir comme un esclave. Si tu veux savoir ce qu'il faut faire pour réussir l'épreuve tu dois me laisser entrer chez toi cette nuit.

La jeune fille disparut et Ti-Jean entra au château. Bonnet-Rouge était furieux de voir que Ti-Jean avait réussi l'épreuve du lac.

– Je me reprendrai, dit le petit homme, rouge de colère. Si c'est ma fille qui t'aide, demain elle restera enchaînée au château. Il va falloir que tu t'arranges tout seul.

Ti-Jean était découragé. Il se dit en lui-même : « Il faut absolument que je reste éveillé cette nuit ; sinon, c'est ma mort. » Et cette nuit-là, il ne se coucha pas de peur de s'endormir. Au milieu de la nuit, il entendit frapper à la porte. Il se dépêcha d'ouvrir. C'était la belle princesse.

– Heureusement que tu ne dormais pas, lui dit-elle, car autrement tu étais perdu. Demain, je ne pourrai pas venir t'aider ; mon père va m'enchaîner dans ma chambre. Il va te demander de construire une grange et de faire le toit avec des plumes d'oiseaux. Je te laisse ma petite baguette magique et mon sifflet. Tu frapperas avec la baguette sur le vieux marteau pour construire la grange ; tu siffleras pour faire venir les oiseaux ; et tu toucheras au fusil avec la baguette pour faire tomber les plumes sur le toit.

Après lui avoir donné encore quelques conseils, elle retourna se coucher. Dès que le soleil commença à se lever, Bonnet-Rouge entra dans la chambre de Ti-Jean.

– Aujourd'hui tu vas me construire une grange, dit-il. Et je voudrais que le toit soit tout en plumes d'oiseaux.

Il lui montra deux marteaux et deux fusils, et il lui demanda de choisir. Comme d'habitude, Ti-Jean choisit les plus vieux. Bonnet-Rouge était de nouveau enragé. Il trouvait que la journée commençait bien mal. Mais comme sa fille était déjà enchaînée dans sa chambre, il se dit qu'il n'y avait pas de danger et que cette fois-ci il était sûr de l'avoir.

Ti-Jean partit encore une fois en sifflant. Il savait maintenant ce qu'il devait faire. Arrivé sur les lieux, il ne perdit pas de temps. Il sortit sa baguette, frappa sur le marteau et dit : « Grange, cons-

truis-toi ! » et en moins d'une heure la grange était terminée. Il ne restait plus que le toit. Ti-Jean prit son sifflet et appela les oiseaux. Il vit bientôt venir une bande d'oiseaux, si nombreux qu'ils formaient comme un gros nuage noir. Lorsqu'ils furent juste au-dessus de la grange, Ti-Jean frappa le fusil avec sa baguette et les oiseaux laissèrent tous tomber chacun sept plumes. Cela en faisait assez pour recouvrir tout le toit.

Quand Bonnet-Rouge apprit que la grange avait été construite comme il l'avait demandé, il devint fou de rage. Il chercha à savoir comment Ti-Jean avait bien pu faire cela, mais ce fut impossible. Ti-Jean continuait de dire qu'il l'avait fait tout seul, et que, de plus, il n'avait pas trouvé cela bien difficile.

– C'est bon ! s'écria Bonnet-Rouge. Tu m'as battu ; je te redonne ta liberté. Demain matin tu pourras partir.

Pendant la nuit, la jeune fille vint de nouveau cogner à la porte. Elle voulait reprendre sa baguette et son sifflet.

– Mon père n'est pas content, dit-elle. Il veut te tuer parce que tu as gagné ; je vais t'aider une dernière fois. Tu n'a pas d'autre choix que de t'enfuir tout de suite.

Elle lui dit de se tenir prêt à sauter par la fenêtre dès qu'il verrait la jument blanche et de partir avec pour son pays.

– Je vais sortir par derrière la maison et aller chercher la jument dans la grange, dit-elle. Lorsqu'elle sera là, saute dessus et file en direction du soleil levant. Mon père ne pourra jamais te rattraper car elle va plus vite que le vent. Arrivé chez toi, tu diras : « Jument, retourne chez ta maîtresse ! » et elle me reviendra.

Quelques instants plus tard le cheval était sous la fenêtre. Il faisait encore nuit noire, mais Ti-Jean n'eut pas de mal à reconnaître la jument à cause de sa couleur et à savoir de quel côté devait se lever le soleil. Il monta sur le cheval, dit adieu à sa princesse et la remercia longuement de l'avoir délivré.

– Ce n'est rien, dit-elle. Va-t-en maintenant. Peut-être irai-je te retrouver un jour !

– Je l'espère bien ! répondit Ti-Jean, tout ému.

Et il partit comme le vent vers la maison de ses parents.

ROCH CARRIER

IL Y A TROP DE BRUIT SUR LA TERRE

MICRO-THÉÂTRE

NOTE de l'auteur :

J'étais occupé à la rédaction de mon roman *Le Deux-millième étage* (Ed. du Jour) quand André Major me commanda une pièce pour la radio. J'eus l'idée, alors, de rassembler en un seul monologue plusieurs soliloques du personnage principal qui sont dispersés dans le roman. Je remercie les *Ecrits* de publier ce texte dans sa forme théâtrale.

R.C.

Personnage :

L'Homme ..... Guy L'Écuyer

Ce texte radiophonique, réalisé par André Major,
a été diffusé à Radio-Canada
le 13 juin 1973

SON : Une vieille chanson du soldat Lebrun tourne sur un disque fatigué.
Quelques mesures, puis « Fade Out ».

HOMME

La chose que j'déteste le plus dans le monde : me barcer...

SON : Craquements des arceaux de la berceuse sur un plancher de bois.

Ça fait des années que j'm'barce...

SON : Craquements des arceaux sur le plancher.

Mais j'veux vivre encore longtemps...

SON : Craquements des arceaux.

...même s'i'faut que j'continue à m'barcer...

SON : « Fade In ». La vieille chanson qui tournait. Elle tourne jusqu'au bout...
Déclic du tourne-disque qui s'arrête.

(Soupirs) Pis toujours penser à la même chose... Toujours dire la même chose... C'est-i' que j'aurais vécu seulement ce bout-là dans ma vie ? La guerre... Toujours la maudite guerre... Pis toujours penser de la même manière à cette maudite guerre...

SON : Bercements de la chaise sur le plancher.

Penses-tu que j'sus pas fatigué de m'entendre me raconter la même histoire... Pis de penser à cette houle du diable qui nous secouait le bateau... Une houle de la fin du monde ou du début du monde; j'sais pas mais ça doit se ressembler. *(Soupirs)* Ah! petit Jésus! J'aimerais mieux pas me rappeler de ça. J'ai tout fait pour peinturlurer mes souvenirs, pour avoir pas de souvenirs : la mémoire nue comme une tête de chauve, comme une fesse... Réveillé, endormi, j'm'suis tenu soûl. Vierge! que j'ai bu. Si le voyage avait duré plus longtemps, j'aurais eu plus de bière dans le corps qu'y avait d'eau autour du bateau. J'étais pas le seul. Y avait des centaines de garçons comme moi, aussi soûls que moi, dans le bateau on était des milliers de jeunesses serrées comme des saucisses dans un

paquet. Est-ce que j'étais à l'avant du bateau ? Est-ce que j'étais à l'arrière ? Ou à babord ? Ou à tribord ? J'ai jamais su. Mais j'étais au fond : la main sur le plancher, on sentait la mer comme tu sens fortiller une créature à travers sa robe. On était au fond : empilés dans nos grabats, le nez dans le cul du voisin d'en haut. Avec les gars de mon pays qui avaient les mêmes bottines que moi, des pantalons couleur de la même marde kaki et qui s'en allaient faire la même guerre que moi, j'étais aussi loin que dans un pays étranger, mes enfants : y en a pas un maudit qui parlait ma langue française. Y a que quand on vomissait et que les tripes nous sortaient par la gueule, qu'on faisait les mêmes sons ! Et défense de monter sur le pont pour se dégourdir au grand vent. On était enfermés comme dans des oeufs, comme dans le ventre de notre mère, une mère qui arrêterait pas de débouler l'escalier pendant vingt jours. Puis, tout ça parlait anglais comme le bon Dieu parle latin. Comme tout un chacun, j'avais appris sept mots d'anglais : « johns, yes, my captain, king, gun, shit » ; mais j'étais pas aussi à l'aise que dans une botte de foin avec ma blonde ! I' fallait que j'oublie d'où est-ce que je venais. De temps en temps, y a des mots qui volaient d'un grabat à l'autre et qui planaient comme un oiseau noir, d'un bout à l'autre du bateau. Si une musique à bouche chantait quelque part, l'oiseau noir avalait la chanson et tout le monde se racotillait sur son grabat. L'oiseau noir, c'est quand un bateau de notre flotte avait été coulé. La tristesse nous venait sur la face comme on étend du beurre sur les toasts. Une fois, le bateau à côté du nôtre a brûlé comme une allumette. Dans notre bateau, ceux qui connaissaient les manières de la mer ont senti le remous. Tout le monde s'est jeté dans son lit comme dans les bras de sa mère. La frousse nous faisait des chatouilles, des trous du nez au trou du cul. Moi, j'me suis levé. J'avais pas moins peur que les autres, j'avais plus peur que n'importe qui. I' PARAIT, MES ENFANTS, QUE C'EST UNE PREUVE DE COURAGE QUE D'AVOIR PEUR.) J'ai commencé à réciter des litanies qu'on dit pas à l'église.

— Tabernacle ! Jésus ! Ciboire ! Baptême d'enfant de chienne !

De l'autre bout j'entends :

En voilà un qui parle français !

Un gars s'en vient en zigzaguant entre les grabats, parce qu'i' était soûl et parce qu'y avait du roulis. I' s'approche en courant. Essoufflé :

– Toé itou tu parles français ?
I' était si proche de moi qu'i colle sa gueule sur mon oreille :
– J'ai quelques chose à te dire. C'est quelque chose qu'i' faut absolument te dire en français : les Allemands rôdent. I' sont en-dessous de nous. On va exploser. La maudite guerre, on aura même pas la chance d'y aller.
Il était si convaincu que j'ai commencé à le croire. Mais j'voulais pas qu'i' s'en aperçoive. J'ai dit :
– On va être des héros comme les généraux. Eux, i' ont pas besoin d'y aller à la guerre. Le maudit, i' a pas ri.
– J'viens de Montmagny, qu'i' me dit.
– Moé, j'viens de ma mère.
– J'ai des ampoules aux mâchoires à force de parler anglais.
I' m'offre sa fiole. J'prends une goutte. I' arrêtait pas de parler :
– J'ai peur de l'eau comme le yâble du Saint-Chrème ! J'veux pas mourir noyé dans l'eau. J'veux pas tomber dans l'eau quand les Allemands vont nous faire sauter. Quand le temps sera venu, j'voudrais que tu me tires une balle. I' va avoir de la panique. Des explosions de tout bord et de tout côté. J'voudrais que tu me tues, si les Allemands ont pas réussi.
(Mes enfants, vous me connaissez bien; si j'vous dis que, moi, Dorval, j'ai pissé dans ma culotte à ce moment-là, vous allez me comprendre, j'espère ?) J'ai répondu :
– J'pourrai jamais faire ça. Même si t'étais un Anglais.
– C'est parce que toé, t'as pas peur de l'eau . . .
Je l'ai regardé. I' m'a compris. I' m'a regardé. Je l'ai compris. On a fait le serment de se tuer ensemble en se tenant par le cou et en chantant O Canada.
Y avait une houle maudite. Quand j'blasphémais pas le bon Dieu, j'le priais. J'm' disais : si on peut sortir du bateau, on va être rendu à la guerre et on va arrêter d'avoir peur. Maudit qu'y avait d'la houle. Je demande au gars :
– Pourquoi que tu t'es enrôlé dans les armées de Sa Majesté ?
– Pour crisser le camp de Montmagny. Pis toé ?
– Pour crisser le camp de chez la Mère. Mais actuellement, avec tout le brassage en-dessous de mes pieds, j'voudrais crisser le camp de moi-même.
– Si les Allemands nous font sauter, les gens de l'autre bord vont pas recevoir leur cargaison de chair à canon.

Moi, je le rassure :

-- Hostie de tabernacle, j'prie le bon Dieu à coeur de jour; c'est certain qu'on va arriver en Urope.

Les yeux lui débordaient, i' avait les joues mouillées, i' grimaçait. Comment est-ce qu'i s'appelait ? Le savez-vous ? Moi, j'l'ai jamais su. Pendant qu'i s'étouffait de brailler, i' ont annoncé qu'on était arrivé en Urope. I' est disparu.

SON : « Fade In ». Les dernières mesures de la chanson du début. Le disque s'arrête.
Déclic du tourne-disque.

I' est encore fini. Maudit que j'sus tanné d'entendre la même chanson...

SON : L'homme se berce. Craquements des arceaux.

J'sus tanné, mais c'est une ben belle chanson...

SON : L'homme remet un disque. C'est le même que celui qui vient de se terminer. Quelques mesures.
« Fade Out ».

I' faisait noir. Noir comme dans l'âme d'un capitaliste. On était dans l'avion. Pour tuer la trouille, on se racontait les histoires les plus sales qu'on pouvait imaginer. Mais on riait pas. On avait les lèvres comme constipées. On avait envie de brailler. Si quelqu'un avait eu l'idée de raconter l'histoire du Petit Poucet, on aurait braillé tant de larmes qu'i aurait fallu des parapluies. Tout à coup, j'reçois une claque dans le dos. Au lieu de me ramasser la face sur le plancher, j'm'aperçois que j'flottais à quatre pattes dans le ciel, au bout des cordes de mon parachute. Si tu veux comprendre ce que j'ressentais, imagine-toi que tu tombes du deux millième étage. Ça sentait la bonne nuit toute neuve. J'descendais. J'descendais. Cui ! Cui ! Cui ! J'étais un petit oiseau mais j'aurais pas pu remonter. J'avais peur, sainte Vierge ! J'étais mort de peur. J'm'disais : si j'peux garder les yeux ouverts, j'vais pas mourir. On m'avait dit : y aura des points de repère. Y avait rien en-dessous de moi, sauf un gros nuage noir : la Terre. Moi, j'aime la Terre. J'ai été fait avec de la terre puis quand j'vais me défaire, j'vais redevenir de la terre. Pendu vivant au bout de mes cordes de

parachute, j'avais hâte d'arriver sur la Terre, de la sentir sous mes pieds, de me fourrer le nez dedans comme un enfant qui s'écrase le nez dans le ventre de sa mère en revenant de l'école. Tout à coup, un coup comme un coup de pied au cul : c'est la Terre qui m'accueillait. J'm'écrase, j'roule, j'm'aplatis. C'est pas moi qui arrive sur la Terre, c'est la Terre qui saute sur moi et qui m'écrase. J'étais mort... J'avais les yeux fermés. J'étais en France.

SON : Craquements de la berceuse.

– J'étais mort de peur. Mais j'entendis chuinter les feuilles autour de moi. C'était le vent... ou c'était pas le vent... J'vois venir une forme noire. Ça rampait. Ça approche de moi. On nous avait dit de se méfier parce qu'y avait, pour nous attendre, plus d'Allemands que de Français.

– Ici.

La forme chuchotait en français.

– Merci.

D'abord, j'ai pensé que c'était une fille. Ensuite j'me suis rappelé que les Français parlent tous comme des filles. J'ai glissé dans l'herbe vers la voix. Comme j'avançais, j'ai commencé à sentir comme une chaleur sur tout mon corps. J'me suis traîné encore plus près de la voix. La chaleur était encore plus chaude. Tout à coup, mes yeux ont pu voir la voix : c'était une fille ! Dans un moment comme ça, quand la vie te paraît arrêtée parce que ton coeur s'est arrêté de battre et que tout à coup, hop ! la vie recommence, le coeur te danse de la tête aux pieds, qu'est-ce que tu peux dire ?

– J'sus v'nu vous demander en mariage, Mamzelle !

UN TEMPS.

La voix m'a répondu :

– Je suis mariée à mon pays.

SON : Craquements de la berceuse.

– J'suis mariée à mon pays. J'ai tout de suite compris le sens de sa réponse. Et j'ai eu honte, honte à me vomir. Comprends-tu pourquoi j'avais si honte ?

Pendant que des hommes avaient pour d'autres hommes moins de respect que pour leur propre merde, pendant que des hommes tuaient d'autres hommes à coup de fusil parce qu'i' était trop civilisés pour se manger à coups de dents comme des cannibales, pendant que les hommes dansaient une danse de mort autour du feu – pas du feu de bois comme les Sauvages, Monsieur, mais du feu de bombes comme des gens civilisés, – pendant que la nuit était épaisse et que la terre était aussi indifférente que si y avait pas eu d'hommes sur son dos, pendant que les hommes craignaient que la guerre de plus en plus forte détraque la terre, pendant que les hommes avaient peur que la nuit devienne une grande tache de sang noir, pendant que des hommes et des femmes pleuraient sur leur patrie comme à une veillée au corps, pendant que les Allemands faisaient des culottes de cuir pour leurs putains avec la peau des Juifs, moi, comprends-tu ça ? (*Soupirs*) moi, j'ai dit à la petite fille qui avait attendu que j'descende en parachute : « J'suis venu te demander en mariage. » J'ai honte de moi, trente ans après ! J'ai honte ! Sainte Vierge que j'ai honte !

J'voudrais remonter dans le ventre de ma mère, tout recommencer ma vie et renaître un peu moins bête.

J'étais pas fier de moi. J'aurais dû brailler toutes les larmes de mon corps, mais i' m'aurait fallu des seaux grands comme la piscine du Premier Ministre. J'pleurais pas. J'avais juste une seule idée vissée dans le cerveau : enfiler cette petite perle parfumée dans la nuit. Une belle manière de faire estampiller mon passeport ! J'ai honte. Vouloir faire l'amour, c'est un signe de vie : les morts ont pas ce genre d'envie-là. Mais dans les circonstances exceptionnelles de cette nuit de guerre mondiale, j'ai regretté d'avoir eu l'idée de lui danser une gigue québécoise. J'en ai encore du remords aujourd'hui. Pas rebuté par ma grosse bêtise, le petit soldat est venu se coller contre moi. Le courage crépitait dans ce petit corps-là. Elle était venue seule dans cette nuit où les loups hurlaient avec l'accent allemand. Oui, monsieur, c'est vrai.

– Excusez-moi, Mamzelle, j'ai une nature capable, des fois.

J'sus pétant de santé.

Moi, j'essayais de m'excuser.

– D'où venez-vous ? me demanda-t-elle.

– De l'avion, Mamzelle !

– Quel accent ! C'est un malheur.

– J'viens du Canada, Mamzelle. Mon passage a été payé, et y a personne qui meurt de notre accent.

– Si on entend cet accent, on saura que nous recevons de l'aide...

Je m'appelle Jeanne...

Moi qui parlais français comme on parle au Canada depuis que j'sus né, j'ai appris à parler français comme les Français. Les hommes, quand i' causent, i' ont l'air d'avoir un bonbon sur la langue. Mais entendre parler les Françaises, c'est beau, c'est plus beau qu'une belle voix d'oiseau qui chante le matin dans les branches, sous une feuille toute fraîche de rosée... Peux-tu comprendre la beauté de ce qui est beau ?

J'ai dû me déguiser en Français anonyme. J'ai mangé de la grammaire trois fois par jour, j'me suis mis de l'huile dans les pentures des mâchoires et deux semaines après, j'parlais le français aussi bien que le frère du Général de Gaulle... Ouais... j'ai un peu désappris, mais j't'assure que si un Allemand arrivait devant moi, j'me remettrais à parler le vrai français de France.

SON : Quelques mesures finales d'une autre chanson d'époque. Le disque s'arrête. Déclic du tourne-disque. Puis les craquements de la berceuse.

Me barcer, pis me parler tout seul comme un veuf... Mais j'voudrais vivre jusqu'à cent ans. Et pis toujours me raconter la même histoire. Parce que c'est une maudite belle histoire. Toutes les autres histoires, à côté ce c'qui m'est arrivé, sont blêmes comme des bonnes soeurs qui seraient pas sorties au soleil depuis l'époque de Jésus-Christ.

SON : L'homme replace un autre disque et le fait tourner. « Fade Out ».

Mais j'écrivais comme tu marches : en boitant. Mes lettres étaient crochues.

– Jeanne m'a dit : « Votre calligraphie », calligraphie, tu comprends ? Non. C'est une espèce de poisson qui nage à reculons pour éviter d'avoir de l'eau dans les yeux. Votre calligraphie, m'a dit Jeanne, est aussi affreuse que votre accent. L'écriture hésite, elle est tortueuse : vos lettres sont maladroites. Les colla-

bos remarqueront votre calligraphie qui n'est pas française. Les Allemands vous interrogeront. Et comme vous avez l'accent d'un Indien du Canada...

Alors Jeanne-la-Pucelle a pris ma main et elle m'a aidé à tracer mes lettres et ma main, dans sa petite main, obéissait comme une main d'enfant. Toi, tu peux pas imaginer la douceur d'une main de fille de France. La chaleur. Un ange aurait eu la main plus rude. J'vais tout te dire. Une petite main de Française, c'est plus doux que n'importe quelle maudite manette de ta machine à démolir. Mais pendant que ma main droite apprenait à écrire des mots sur un cahier d'école, mon autre main a eu envie de courir l'aventure sous la jupe de la Pucelle.

Non ! que la Pucelle a dit. Nous faisons la guerre. Quand la France sera libérée, nous ferons la révolution. Tous les Français seront heureux, on se mettra à poil et on fera l'amour. Alors ma pensée se souviendra peut-être d'un Canadien descendu du ciel en parachute. Qu'on essaie pas de démolir un homme qui a entendu d'aussi belles paroles.

Le soir de mon parachutage, la Pucelle m'a conduit à une écurie qui était cachée sous les arbres; des platanes, qu'i' les appelaient. Dans l'écurie... le foin et le fumier ont le même parfum partout... Dans l'écurie, y avait un groupe d'hommes du village, quelques femmes aussi, des pères de famille surtout qui étaient soldats la nuit, et le matin, i'rentraient à la maison pour se déguiser en pâtissier, en boulanger, en garçon de café ou en cantonnier — s'i' avaient pas été pris par les Allemands.

Ces hommes-là, des patriotes, ont pas fermé l'oeil pendant des années.

SON : « Fade In » : Le même air de chanson qui se termine. Déclic du tourne-disque.

Jeanne-la-Pucelle avait l'habitude d'aller tous les soirs à bicyclette au village voisin. Qu'est-ce qu'elle allait faire là ? Je l'ai jamais su. Un soir, elle est pas revenue. Y a pas de bon Dieu, mais j'le prie pour qu'I' lui permette de continuer longtemps sa promenade.

SON : Craquements de la berceuse.

Bon Dieu ! Bon Dieu... les fesses rondes comme ça, la Jeanne, la taille fine, puis le reste du corps qui s'évase, j'dirais sinueusement, qui déborde, j'dirais rondement, puis son visage posé là-dessus comme une fleur... Bon Dieu... Mais dans la guerre, lorsqu'elle faisait la Résistance, cette petite fleur des champs avait la dureté d'un bulldozer. J'la vois encore à bicyclette; le siège entrait dans les fesses. Elle pédalait et le vent soulevait la jupe pour jouer là où vous pensez.

Elle avait l'air d'être en parachute, Jeanne-la-Pucelle. Elle m'avait dit de l'attendre à la terrasse du Cheval Blanc, j'm' rappelle. Elle m'avait dit : « Quoiqu'il arrive, tu ne me connais pas, tu ne m'as jamais vue ». I' faisait un beau soleil et j' buvais ma bière et j'observais la vieille église en me disant qu'elle était plus vieille que la plus vieille chose que j' connaissais au Canada. J'vois arriver Jeanne, la jupe retroussée, le soleil entre les cuisses, Messieurs, elle pédalait, elle passe à côté d'un homme, freine avec son pied qui glisse sur les pavés, elle tire sa jupe sur ses genoux et vlan ! elle garroche sa main dans la face de l'homme, vlan ! elle recommence : « Goujat ! » qu'elle crie. En français, ça veut dire : maudit cochon ! Et revlan ! elle reboxe dans la face de l'homme. Moi j'la connaissais pas, mais j'étais debout. Trois autres cyclistes apparaissent tout à coup, i' sortent de derrière les platanes, i' sautent à leur tour sur le bonhomme et commencent à le tapocher plutôt énergiquement. Le bonhomme avait la face rouge de sang et la langue lui sortait par le nez. Y a personne qui le connaissait lui non plus. Les défenseurs de la Pucelle frappaient à coups de pieds et la tête du bonhomme bondissait comme un ballon de soccer. Jeanne était disparue. Le soir, j'l'ai revue :

– Qu'est-il arrivé, que j'ai demandé dans mon plus bel accent de guerre emprunté.

L'ange a mis le doigt sur les lèvres :

– Résistance...

Le bonhomme passé au hache-viande était un fonctionnaire de la police qui avait tiré les oreilles un peu trop fort à un de nos amis, dans une ville éloignée, pendant un interrogatoire. Jeanne, quelle femme ! Dans ses petits tétons, y avait plus de courage que dans le coeur de l'armée française.

SON : L'homme met une nouvelle chanson sur le tourne-dique.
Quelques mesures et « Fade Out ».

– Si un homme dort bien, mange bien, moi, j'proclame que c'est un homme heureux. Après mon parachutage en zone occupée, les Français m'avaient caché dans une cave. J'avais pas le droit d'ouvrir la bouche parce qu'i' avaient peur que mon accent empêche Hitler de dormir. J'étais obligé de me laisser pousser une grosse moustache de Français. I' me faisaient manger de la laitue, du cresson, des asperges, des épinards : de la nourriture à lapins ! J'apprenais à dire autrement tous les mots que j' connaissais, même ceux que j'avais appris sur les genoux de ma mère. C'est Jeanne-la-Pucelle qui m'apprenait à parler. Quand j'répétais correctement mon mot, souvent, elle me minouchait le dos, elle me grattait le dos comme à un chat; alors, moi, j'sentais en moi un ressort qui faisait crac ! et qui voulait m'envoyer sur la lune. Mais la Pucelle se laissait pas effleurer du doigt. Bon Dieu, j'me morfondais ! Imaginez-vous un feu qui brûle, mais qui a pas une bonne bûche à dévorer. Mais j'étais probablement heureux parce que j'dormais durant de longues nuits sans cauchemars, j'avais de l'appétit, tant d'appétit que les Français avaient pris l'habitude d'ajouter trois ou quatre patates à la nourriture à lapins qu'i' me donnaient.

SON : La chanson déjà commencée.

– Quand on a traversé vers l'Urope, y avait une houle de tous les saints du paradis, mais j'ai jamais réussi à me souvenir si y avait de la houle quand on est revenu. I' devait y en avoir. Mais l'idée de la Pucelle devait me remuer plus que la houle. Putain de Pucelle ! J'avais bien pensé en moi-même que pour dire adieu à un brave soldat du Canada qui avait délivré son pays, elle aurait dit, les larmes aux yeux : « Donne-moi un petit souvenir de toi ». Elle a même pas demandé mon portrait ! Non. Elle était sèche comme une maîtresse d'école : « Crois-tu que c'est en essayant de m'attraper les nichons que tu vas accélérer le processus de la lutte des classes : Ne te pense pas un homme parce que ton petit zizi se dresse. C'est l'homme entier qui doit se dresser. C'est le peuple qui doit se lever debout. C'est toutes les nations ! »
La Pucelle avait une âme de maîtresse d'école, mais son corps, son corps...
La guerre finie, on allait jeter à la poubelle la chair à canon pas utilisée. Après avoir sauvé l'Urope. « Qui est la France ? disait

la Pucelle : les prolétaires qui ont du cambouis sur les mains, ou bien ceux qui portent des gants blancs ? Pour qui a-t-on gagné la guerre ? Qui prendra le butin ? »

Moi, est-ce que j'en ai eu du butin ? Les Canadiens français qui sont restés couchés en Normandie, est-ce qu'i ont reçu leur part ? Qui s'est partagé la victoire : les mains sales ou les gants blancs ? Y a combien de gars aux mains sales qui sont morts ? Y a combien de messieurs aux gants blancs ?

« La guerre n'est pas finie . . . » C'est ce que Jeanne-la-Pucelle m'a dit.

J'entends encore sa voix.

SON : Craquements de la berceuse. Un temps.

Une fois, on marchait, parmi d'autres résistants, à la file indienne. On n'entendait que le silence de la mousse, des feuilles et du ciel. L'ordre de s'arrêter fut chuchoté :

— Un instant de repos à la rivière. Interdiction de fumer. Nous serons à découvert.

Les hommes s'étaient déchaussés et trempaient leurs pieds dans l'eau fraîche. Quelques-uns s'étaient laissés glisser à l'eau.

— Venez avec moi.

Jeanne-la-Pucelle m'avait dit à l'oreille ces mots tout chauds. J'ai ramassé ma carabine, je l'ai suivie. Autour d'elle, la nuit était chaude, la nuit avait une odeur de chevelure. J'ai étendu la main pour toucher à sa hanche.

— Je vous interdis de me regarder.

Elle s'est dévêtue et elle est entrée dans l'eau. Le dos tourné à la rivière, j'entendais l'onde clapoter contre son corps, j'l'entendais respirer comme une femme qui aime. J'avais le frisson. Elle est revenue vers la rive.

— Vous êtes belle . . .

— Je vous avais interdit de me regarder.

Elle est sortie de l'eau et a enfilé ses vêtements.

— Il n'est pas prudent de se baigner seule, qu'elle a dit.

— Pensez-vous que c'est prudent d'exposer un homme au vertige ? J'ai le coeur comme un poing de boxeur qui cogne et recogne . . . Elle posa la main sur ma poitrine :

– C'est vrai, dit-elle, il bat très fort.

– Et le vôtre ?

J'ai avancé les doigts pour les poser sur la poitrine de la Pucelle. Elle sourit :

C'est la guerre...

Parce j'voulais pas devenir fou à voir la chevelure de Jeanne se balancer, à voir ses hanches danser devant moi, à voir la nuit tanguer comme une mer, j'ai marché devant elle.

Je me suis arrêté, j'ai pointé ma carabine vers le ciel.

– Ne tirez pas, malheureux !

Elle a agrippé ma main, toutes griffes furieuses :

– J'avais envie de faire un peu de bruit...

La main de Jeanne s'est desserrée :

– Ne trouvez-vous pas qu'il y a trop d'hommes, cette nuit, qui font du bruit sur la terre ? *(un temps)*

SON : Craquements des arceaux de la chaise.

Ça fait trente ans de ça. I'a encore trop de bruit su' la terre.

SON : L'homme se berce quelques instants puis il va mettre un autre disque. Quelques mesures...

RAYMOND PLANTE

LA P'TITE GRIPETTE

MICRO-THÉÂTRE

RAYMOND PLANTE

Je suis né à Montréal le 26 juin 1947. De temps à autre, je poursuis mes études en lettres à l'Université du Québec, à Montréal. J'ai enseigné durant cinq ans et, maintenant, je gagne ma vie en écrivant pour la radio, la télévision, dans les journaux et revues. De mes textes radiophoniques ont été diffusés sur les ondes de Radio-Canada, aux émissions *l'Atelier des inédits*, *Micro-théâtre*, *Documents*, *Horizons* et *Premières*. A la télévision, j'écris pour *Minute Moumoute !* Je suis également collaborateur spécial au journal *La Presse*, rédigeant des articles sur le roman policier et le roman américain. J'ai publié des nouvelles dans les numéros 86 et 89 de la revue *Liberté*.

Personnages :

Bouchard ..... YVES LÉTOURNEAU
Savard ..... ERNEST GUIMOND
Jocelyne Gingras ..... VÉRONIQUE LEFLAGUET

Ce texte radiophonique, réalisé par André Major,
a été diffusé à Radio-Canada
le 27 juin 1973

Musique estivale ou chanson populaire... un peu gaie... style transistor... sur la plage...

Bouchard

Le bonhomme Savard, c'n'était pas un mauvais diable... ah non ! ... et puis, c'n'était pas un obsédé non plus ! Ah, tous les jours, il prenait bien sa douzaine de p'tites Molson, même qu'il y a des jours où ça dépassait un peu la douzaine... ça, j'le sais, c'est à mon épicerie qu'il achetait sa bière, il m'appelait son fournisseur attitré, ça fait que j'étais bien placé pour savoir ce qu'il buvait... mais, à part de ça, il avait toujours été correct. Personne n'avait rien à lui reprocher. Et puis, j'ai pour mon dire qu'il méritait un certain respect à cause de ses cheveux blancs et de tous ceux qu'il avait perdus.

Je l'ai connu, moi, il était déjà à la retraite. Il venait faire son tour vers deux heures et demie, trois heures de l'après-midi. Comme c'était le temps mort, à l'épicerie, je prenais le temps de jaser un peu avec lui pendant qu'il tétait une p'tite bière...

Sa vieille et lui avaient eu trois enfants. Ils les avaient rendus à leur grosseur... même que le plus vieux avait pu faire son cours classique... après, il était entré chez les Pères Blancs. Aujourd'hui, il est en mission... en Afrique, je pense. Payer un cours classique, ça lui avait coûté des sacrifices au père Savard... alors, pour tout le monde, ça devait racheter son nez rouge... parce qu'il avait un nez d'ivrogne, autrement dit : un nez qui prend d'la place dans le visage de son homme.

Pendant trente ans, il avait travaillé comme boucher chez un marchand de viande dans le gros. Mais il paraît que ses trois ans de retraite l'avaient passablement magané. Avec toute la bière qu'il prenait, il ne pouvait pas faire autrement que de se maganer. Lui, il prenait ça en riant, il se plaisait à dire :

Savard

La retraite, c'est la retraite. Hein ? C'est pas vrai ça ? Quand on a trimé toute sa vie comme un fou, s'il faut commencer à se retenir de faire c'qu'on aime d'la minute qu'on en a la chance, ça vaut pas la peine. Non. La retraite, c'est la retraite. Faut en profiter tant qu'on peut.

Bouchard

Et puis, un bon matin, le p'tit Lapointe qui était mon boucher, à c'moment-là, m'a dit qu'il me lâchait. J'étais mal pris. Les bouchers avec un peu d'expérience sont difficiles à trouver... surtout qu'ils demandent toujours le gros prix. Ce qui fait que je me suis mis à raconter ça au père Savard quand il est venu faire son tour. *(Il parle à Savard)* C'est comme j'vous dis... I s'en va, i a trouvé mieux ailleurs, faut croire. C'est ben comme ça, les jeunes... sont ben tous pareils. On leu'montre comment faire, on passe une couple de mois pour leu'z'apprendre un métier... après, quand i sont corrects, une fois qu'ils ont pris leur expérience à nos dépens, i viennent nous dire en pleine face qu'on les paye pas assez cher... pis i crissent leu'camp...

Savard

Mais combien qu'tu l'payais, l'p'tit Lapointe, pour qu'i soit pas satisfait ?

Bouchard

60 piastres par semaine...

Savard

60 piastres !

Bouchard

Moins les impôts, bien sûr...

Savard

60 piastres par semaine... pis un gars d'vingt ans crache là-dessus... maudit !... Moé, quand j'ai commencé, sais-tu combien j'faisais ?... l'sais-tu ?... tu pourrais jamais l'deviner... 28 piastres. Pis j'étais marié à part de ça... hein ! j'étais marié... c'est vrai qu'c'était la crise, mais quand même.

Bouchard

Ben, c'est comme ça. Les temps ont changé. Même si on tient un p'tit commerce, ça veut pas dire qu'on est riche. J'fais pas fortune, moi... avec une p'tite binerie comme la mienne, ça prend tout not' p'tit change pour arriver... Y a les gros magasins, à c't'heure, pis les maudits centres d'achats partout. L'monde aime mieux ça, i paraît... i trouvent tout à la même place, pis meilleur marché. Ah ! j'vous l'garantis, nous autres, les p'tits épiciers du coin, si on n'avait pas la bière, j'me d'mande c'qu'on d'viendrait...

Savard

Moé, jsuis pas un jeune, mais 60 piastres par semaine, j'cracherais pas d'ssus.

Bouchard

Bah ! vous, vous avez pus à vous démener pour vous trouver une djobbe, vous avez vot' pension...

Savard

Ouais... mais 60 piastres par semaine... non, non, j'suis sérieux, même que j'pourrais en parler à ma vieille... bien entendu, faudrait pas que ça soit déclaré, j'aurais pas l'goût d'payer de l'impôt. Mais, pour moé, ça s'rait en masse pour le luxe, m'a dire comme on dit, ça payerait ma bière pis mes cigarettes...

Bouchard

Vous êtes sérieux, là, vous ?

Savard

Beau dommage ! j'suis sérieux cartain... D'autant plus qu'ça désennuierait. J'passe mes grandes journées d'vant la tévé... Pis, un boeuf, j'connais ça. Hein ! j't'en ai-ti dépecé, moé, des quartiers d'boeuf dans ma vie... aïe !

Bouchard

(Voix narrative) Ce qui fait que le lundi suivant, le père Savard s'est amené à l'épicerie. Moi, ça faisait bien mon affaire. Lui, il n'avait pas l'air d'haïr ça. Au fond, il échangeait sa télévision pour le grand comptoir vitré. Il venait téter sa p'tite molle, les deux fesses accotées sur le bloc à viande. Ça me dérangeait un peu qu'il boive sur l'ouvrage... on sait jamais, des fois qu'un inspecteur serait passé... mais j'aimais mieux ne rien dire... parce qu'il était vieux et qu'il connaissait son affaire...

SON : Musique « Under. » Puis musique.

Steak haché, surlong, haut-côté, ronde, bas d'ronde, pointe, boston (PRONONCER BOSTONNE), filet mignon...

SON : Musique « Under » en « Fade Out. »

C'étais le gros été collant à mort de Montréal. Les p'tits gars en vacances venaient se salir les genoux en jouant au baseball dans la ruelle. Les plus vieux que le soleil qui rebondit sur la tôle des hangars fatigue vite usaient leur fond de culottes au pied d'un escalier ou sur le bras d'une galerie. Celui qui en avait les moyens venait s'acheter un Pepsi froid. Le plus fin calait un gros Kik à lui tout seul, au nez des autres, comme si de rien n'était. Pour le reste, du moins d'après le nombre de paquets de cigarettes que je leur vendais, ils devaient passer leur temps à fumer. Quand j'avais à traverser la ruelle, je trouvais ça un peu drôle de les voir... ceux qui avaient la permission se sentaient obligés de laisser pendre leur cigarette le plus longtemps possible au coin de leur bouche... des fois, ça durait jusqu'à ce qu'un oeil se mette à pleurer... et puis, ceux qui n'avaient pas la permission connaissaient bien le tour de la cacher, leur cigarette, au creux de la paume... comme si c'était un truc nouveau et comme si ça n'paraissait pas pantoute. Et puis, ça placotait, ces jeunes-là, ça parlait de tout ce qui leur tombait sur la langue : du sport, des chars, des filles...

En parlant des filles, tous les gars de cet âge-là ne pouvaient pas faire autrement que de jeter un oeil vers le balcon du deuxième voir si, par hasard, la p'tite Gingras ne se faisait pas griller. Parce que, même s'ils la trouvaient tous « stuck up, » Jocelyne Gingras, ça ne les empêchait pas d'en rêver.

J'avais même entendu le p'tit Saulnier, à l'épicerie, un matin. Il disait à son chum : « Aïe ! bonhomme, c'est pas toutes les filles de quatorze ans qu'ont une paire de tétons d'même, t'sais. »

Pour les p'tits gars, comme pour madame d'Amour ou madame Saint-Onge quand elles en parlaient, c'était un fait établi que Jocelyne Gingras était très développée pour son âge.

En p'tits shorts, elle était quéque chose à voir. Surtout qu'avec le soleil, des cuisses brunes agacent plus, on dirait, que des cuisses ordinaires. Le seul problème, et puis c'est ça qui choquait tant les p'tits gars, c'est qu'elle ne voulait pas s'intéresser à eux. Ah ! il paraît qu'il y en a qui s'étaient essayé... mais ils s'étaient fait retourner aussi. Elle, ils l'avaient compris, elle n'était pas du genre à se laisser amadouer d'un p'tit bec sur le bord de la joue. Bleau avait mangé une claque sur la gueule... Gagné aussi, lui qui n'est pourtant pas laid, il s'était fait grafigner dans le cou. Depuis ce temps-là, tous les gars avaient beau s'essayer d'un peu plus loin, les uns par derrière les autres, chacun dans son style, avec des p'tites farces à double sens, des clins d'oeil ou des sifflements... mêmes les bonjours polis et discrets, ça n'pognait pas... chacun frappait un noeud. Pratiquement tout le monde disait qu'elle était trop vieille pour son âge.

MUSIQUE...

Tous les après-midi, Jocelyne Gingras se faisait donc griller la couenne sur son balcon du deuxième étage. Elle s'étendait bien comme il faut dans sa chaise longue, en shorts, avec sur le dos une petite camisole à la mode, bien serrée. Là, en plein soleil, elle lisait un photoroman... elle faisait semblant de ne pas s'apercevoir qu'elle excitait tous les p'tits gars du bout.

Elle était seule à la maison toute la grand'journée. Son père travaillait dans le port comme débardeur. Lui, l'été, c'était sa grosse saison... Et puis, sa mère, elle, travaillait dans un hôpital, elle était téléphoniste, j'pense, ou bien dans un bureau à l'admission... quéque chose comme ça... Ça fait que Jocelyne devait préparer le souper pour tout le monde. A trois heures et demie, quatre heures moins quart, elle descendait son escalier et traversait la ruelle. Là, les gars se retournaient pour se rincer l'oeil, mais elle ne s'en occupait pas... et puis, elle rentrait à l'épicerie par la

porte d'en arrière. C'était plus court pour elle comme ça... elle n'avait pas besoin de faire le grand détour par la rue Gounod... Mais, en rentrant par derrière, elle était obligée de traverser la boucherie... là, l'bonhomme Savard, les yeux dans la graisse de bines à cause de toutes les p'tites bières qu'il avait bues depuis le matin, ne pouvait pas la manquer.

Ah ! j'le voyais faire, ça m'fatiguait mais j'ne disais rien... parce qu'il était pas malin pour deux sous, l'père Savard, il était farceur, c'est tout. En l'apercevant, il lui lançait un bonjour qui voulait tout dire, un oeil braqué sur les seins de la fille puis l'autre sur ses cuisses. Ça pouvait paraître acrobatique, mais c'était régulier pour un vieux boucher de son espèce.

Elle, on aurait dit qu'elle faisait par exprès pour l'agacer, elle ne lui répondait rien... elle ne le regardait même pas... pas un saudit mot, exactement comme si elle n'avait rien entendu ou comme si lui, il n'était pas là. Au fond, elle lui parlait juste quand elle avait besoin de viande... que c'est qu'vous voulez, dans ces cas-là, elle ne pouvait pas faire autrement... alors, elle lui disait d'un ton sec :

Jocelyne

Vous, donnez-moi don' une demi-livre de steak haché... rien qu'du maigre !

Bouchard

D'autres fois, c'était...

Jocelyne

Un quart de livre de jambon cuit... tranché mince là, hein ! Pas épais comme la dernière fois... mince-mince-mince.

Savard

Okay, ma p'tite gripette, c'est toué qui est l'boss... okay, juste pour toué là, j'vas t'trancher ça comme du papier d'soie... parc'que j't'haïs pas pantoute... pis parc'que t'es pas laide non plus... Quins ! penses-tu qu'c'est assez mince, ça ?

Jocelyne

Vous êtes pas capable d'les trancher encore plus minces ?

Savard

R'garde, viens voir... viens voir icitte... ma machine peut pas trancher plus mince, elle est au plus bas... viens voir si tu m'crois pas !

Jocelyne

(Froide) Non, non, j'vous crois sur parole.

Savard

D'toutes façons, plus minces que ça, les tranches s'tiendraient plus... ça s'rait du jambon haché ! *(Il rit tout seul d'un rire automatique).* Bon ben ! Tiens... un quart de livre, t'as dit ?

Jocelyne

Oui, pis pas plus, hein !

Savard

Non, non, aie pas peur... tiens r'garde, un quart de livre juste. Y a d'l'oeil, hein, l'bonhomme, pour son âge ! *(Plus bas)* Faut dire que plus on a d'l'expérience, moins on a d'chance de manquer son coup... *(Il rit tout seul encore)* bon, à part de ça, ma p'tite gripette, que c'est qu'j'peux faire ?

Jocelyne

Trois p'tits steaks délicatisés... des beaux... pas pleins d'tiraille...

Savard

Tiens, les trois plus beaux qu'j'ai dans l'comptoir. C'est ben parce que c'est toué qu'j't'les donne, sans ça, j'les garderais pour moi.

Bouchard

(Narrateur) Ah ! pour acheter, pour commander, elle avait des phrases de sa mère, la p'tite Gingras, ni plus ni moins, pas sensuelles pour une terre. Quand elle avait besoin de viande, il était

content, l'père Savard. Mais, la plupart du temps, elle passait devant lui, le nez en l'air et les seins bandés, sautillants un peu comme du Jell-O pris dur. Le bonhomme gloussait et bavait dans sa bouteille :

Savard

Ah ! ben... d'la grand' visite... ma p'tite gripette ! Que c'est que j'peux faire pour tes beaux yeux, aujourd'hui ?

Bouchard

Elle ne répondait pas, prenait sa canne de pois numéro 2, sa boîte de blé d'Inde en crème, son sachet de soupe Lipton... le vieux la lâchait pas des yeux... après, elle changeait d'allée, se trouvait un gâteau tout fait pour le dessert... derrière son comptoir, Savard trouvait moyen de se déplacer encore... et plus, pour elle, comme collation, elle se prenait un sac de chips à dix cennes et un Coke. Ensuite, elle passait à la caisse. Là, je marquais le tout sur le compte de sa mère et puis elle s'en retournait traverser la boucherie. Le bonhomme Savard devait se ronger les sangs... il cherchait un mot gentil et, à tout coup, il le bafouillait... et sa p'tite gripette était passée sans même le regarder. C'est là qu'il m'avouait :

Savard

A' m'fait rire, moé, c'te p'tite fille-là, avec ses airs de sainte nitouche... A' s'ra pas du monde, elle, plus vieille... J'voudrais pas être dans les culottes du gars qui va essayer d'la courtiser... Non, monsieur, y est pas sorti du bois, c'ui-là !

MUSIQUE...

Bouchard

Dans une petite épicerie comme la mienne, on est au courant d'à peu près tout c'qui se passe d'important dans l'bout. Y a toujours une bonne femme qui a quéque chose à nous raconter... Et puis, la spécialiste sur la vie des Gingras, c'est madame Saint-Onge. C'est leur voisine, c'qui fait qu'elle ne manque rien... et puis, pour raconter, elle est toute-là, même qu'elle doit en rajouter des bouts de temps en temps, mais ça, on peut pas l'savoir...

Enfin, toujours est-il que c'est vers l'heure du souper que Fernand Gingras entrait chez lui. Une armoire à glace, c'bonhomme-là, il aurait tout aussi bien pu se faire valoir dans une arène de lutte que dans le port de Montréal. Il entrait donc chez lui, solide sur ses deux pieds comme pas un, mais la tête à quatre pattes. Dans le port, il buvait à la journée longue une espèce d'alcool, d'la boisson de contrebande, pour moi... il a déjà voulu m'en vendre, mais j'en ai pas pris... parce que c'te boisson-là, d'la minute qu'on y mettait un peu d'eau, elle se brouillait pour devenir le temps de le dire blanche comme du lait. Lui, ça n'avait pas l'air de le déranger... parce que même avec tout ce bagage-là dans le corps, tous les bateaux pouvaient bien faire semblant de chavirer, lui, il avait les bottines clouées au pont. Mais, aux dires de madame Saint-Onge, où ça le bardassait le plus, son p'tit blanc de contrebande, c'était dans les idées. On aurait juré que ça lui faisait pousser l'imagination...

Et puis, pas longtemps après, la mère Gingras arrivait de son hôpital, la face longue et pâle comme une téléphoniste en convalescence.

Le trio soupait tranquille... et, vers la fin du repas, peut-être au moment du gâteau acheté tout fait, le bonhomme se trouvait une raison ou une autre pour piquer une crise. Ça commençait doucement, sur une bagatelle la plupart du temps... le murmure s'enflait peu à peu... et puis, tout d'un coup, bang! la bouteille de ketchup allait se ramasser dans un coin. Personne n'aurait pu dire exactement comment, personne n'aurait pu mettre le doigt sur le bobo, mais tout se mettait à revoler dans les airs. Le débardeur criait du plus fort qu'il le pouvait comme s'il avait voulu alerter tout le quartier... et, de temps en temps, pour finir le plat, la main lui partait et il fourrait une maudite bonne volée à sa femme. Bien entendu, tout ce train-là faisait jacasser les voisines. Le lendemain matin, elles étaient toutes le nez dans la fente des rideaux de cuisine pour surveiller l'oeil au beurre noir de la mère Gingras. Sa fille, il n'y touchait jamais... mais, d'après madame Saint-Onge, elle devait passer par là, elle aussi, parce que pour l'engueuler, il ne se gênait pas à ce qu'il paraît.

Une fois la scène finie, il s'accaparaît de la chaise longue du balcon et venait y ronfler une bonne partie de la veillée.

MUSIQUE...

Cet après-midi-là, c'était une autre journée collante à mort et Jocelyne Gingras est venue comme d'habitude faire ses petites commissions à l'épicerie. Comme elle n'avait pas besoin de viande, elle a passé le nez haut devant le bonjour acrobatique du bonhomme Savard. C'était facile à voir, le vieux la buvait des yeux. J'ai l'impression qu'il avait peut-être une couple de p'tites molles de plus que de coutume dans le corps. Toujours est-il qu'il lui avait préparé un bon p'tit tour à sa façon et qu'il s'était mis dans la tête de l'exécuter. Quand un vieux comme ça a quéque chose dans la tête, il l'a pas dans les pieds, j'vous en passe un papier. Ce qui fait que quand elle s'est ramené dans le bran d'scie de la boucherie...

Savard

Salut-là, ma p'tite gripette !

Bouchard

Sa p'tite gripette trottinait comme une jeune pouliche, l'air encore plus farouche qu'à l'accoutumée. Alors, lui, il ne fait ni une ni deux qu'il lui descend une bonne p'tite tape sur une cuisse...

Jocelyne

Vieux cochon ! Vous êtes mieux d'jamais me r'toucher, vous !

(Bruit de porte qui claque)

Bouchard

Il est resté là, la bouche grand'ouverte. Ah ! c'n'était pas une tape pour faire mal qu'il lui avait donnée, c'était juste pour l'agacer. Le malheur, c'est que la fille n'entendait pas à rire. Pas plus ce jour-là que les autres jours... Alors je lui ai dit, au bonhomme Savard : *(Ton de conversation)* Aïe ! son père, faites attention. Avec des p'tites filles de même, on sait jamais c'qui peut arriver.

Savard

Ben voyons don', c'était juste pour le fun, moé...

Bouchard

J'le sais ben, mais...

Savard

A part de ça que j'lui ai pas fait mal...

Bouchard

J'le sais, c'est pas là la question... mais elle, elle peut s'imaginer toutes sortes d'affaires... sans compter tout c'qu'elle peut répéter. J'ai pas envie d'perdre des clients, moi... Juste eux autres, les Gingras, ç'a l'air de rien, mais c'est des clients de 35-40 piastres par semaine...

Savard

Ben oui... si elle est trop nounoune pour comprendre que, des fois, c'est permis d'avoir du fun...

Bouchard

C'est permis, ça j'le nie pas, seulement dans un commerce, vous savez c'que c'est, y a pas d'chance à prendre...

Savard

Oui, oui, j'le sais. *(Bruit d'une bouteille qu'on débouche)*

Bouchard

Et puis, faites attention, vous prenez pas mal de p'tites bières, de c'temps-là, oubliez pas qu'vous avez affaire au public...

Savard

J'en prends pas tant qu'ça... et pis j'les paye, pas vrai ?

Bouchard

Ah ! pour les payer, vous les payez... là-dessus j'ai rien à dire... mais faites attention quand même, j'veux pas être mal pris, moi...

MUSIQUE...

Le reste de l'histoire, c'est madame Saint-Onge qui est venue me l'apprendre comme j'ouvrais, le lendemain matin. Encore une fois, elle a dû en ajouter des passages... mais, quand même, ça se tenait debout son affaire.

Ce soir-là, comme c'était un soir de vidanges, le vieux a été pris pour descendre la poubelle. Et, pendant qu'il reprenait son souffle au pied de l'escalier, v'là-t-y-pas Jocelyne Gingras qui le croise. Elle s'en allait chercher le Petit Journal, une Coffee Crisp et une pinte de lait homo au restaurant.

C'était aussi un soir de base-ball à la télévision. La ruelle était donc déserte. Nez à nez avec la fille, le père Savard a dû trouver l'occasion propice pour s'excuser au sujet de l'affaire de l'après-midi. Pour moi, il n'avait pas bien, bien aimé mon p'tit sermon. Il voulait se racheter. Il prend Jocelyne par le bras...

Savard

Tssitt ! tssitt ! p'tite gripette, c'est moé...

Jocelyne

(Criant en « Fade In ») Lâche-moi, vieux maqu'reau !

Savard

(Tout bas) Chutt ! Ben voyons, crie pas... j'veux juste te dire...

Jocelyne

(Criant en « Fade Out ») Lâche-moi... j'peux pas t'sentir... lâche-moi !

Bouchard

(Narrateur) Madame Saint-Onge m'a dit qu'elle n'aurait jamais pensé que dans sa chaise longue et sous ses ronflements le père Gingras avait le sommeil si tendre. Le temps de le dire, il avait rebondi sur ses deux pieds, descendu les marches quatre par quatre et déjà il tenait le bonhomme Savard à la gorge. Soulevé comme une plume, mon vieux boucher pédalait dans le vide, la langue

au menton et les yeux sortis de la tête. C'est à peine s'il pouvait articuler un p'tit cri de mulot mort de peur. Il paraît que Gingras, qui n'avait pourtant pas fait de crise ce soir-là, criait de toutes ses forces : « Ah ! mon osti d'maniaque au rasoir ! Ah ! mon vieux ciboire ! c'est là que j'te pogne hein ! »

Inutile de dire que la cote d'écoute du base-ball avait pris une débarque et que les galeries s'étaient remplies à vue d'oeil.

Tout énervée, dans sa robe de chambre bleu poudre, les pantoufles aux pieds, madame Gingras est descendue dans la ruelle pour calmer son homme. Elle devait avoir peur que son mari tue le p'tit vieux, on sait jamais, c't-homme-là, il ne connaissait pas sa force...

Et puis, dans tout ce remue ménage, Jocelyne a travaillé tellement fort quelle a même réussi à se faire venir des larmes aux yeux. C'est pour dire, hein... quand ça veut, une p'tite fille, ça peut faire n'importe quoi.

Au bout du compte, je commençais à me poser des questions, moi. Il était dix heures, c'matin-là, et puis l'bonhomme Savard était toujours pas rentré. J'me demandais s'il n'était pas mort dans le courant de la nuit. J'ai été soulagé quand je l'ai vu rentrer à dix heures et demie. Au début, j'ai fait semblant que je n'savais rien. Et puis, à un moment donné, j'lui ai demandé : *Voix de conversation)* Cout' don', son père, la l'vée du corps a été dure à matin ?

Savard

Ouais. J'ai pratiqu'ment pas dormi d'la nuit... j'sais pas c'que j'avais, tourne d'un bord pis tourne de l'autre.

Bouchard

Pour moi, vous vous êtes battu avec vot'femme, vous. Vous en avez encore des marques dans l'cou...

Savard

Ben non, ça c'est une autre histoire... une histoire de fou. Imagine-toué don' qu'hier soir, j'rencontre la p'tite Gingras dans' ruelle. Ah ! c't'une p'tite maudite pas pour rire, elle. J'arrive pour y dire deux mots. J'sais pas c'qu'il lui a pris, mais a's'met à crier comme une vraie folle... une vraie p'tite folle, j'te dis.

Bouchard

C'est elle qui vous a arrangé d'même ?

Savard

Non, non. C'est son père. Moé, j'le voyais pas v'nir. J'essayais d'y parler à elle, d'y dire d'arrêter d's'énerver... mais a' m'écoutait pas pantoute. Pis, tout d'un coup, lui, i m'arrive dans l'dos comme un enragé. Y est malade, ben malade, c't-homme-là, faudrait qu'i s'fasse soigner. I m'a pogné à gorge. J'me r'tourne. Quand je l'ai reconnu, j'me suis dit qu'i fallait que j'fasse attention à cause qu'c'est un client. Là, j'lui ai dit : Arrête, bonhomme. Ça l'a calmé un peu. C'était aussi ben d'même... parce que, moé, si j'aurais, hein ?... si j'aurais voulu... un p'tit coup d'judo dans gorge pis un bon coup d'pied à mauvaise place... pis c'tait fini, hein ? ça finissait dret là... mais que c'est qu'tu veux, j'voulais pas y faire mal, moé, un malade... faut faire attention.

Bouchard

(Narrateur) Toute l'histoire n'eut pas d'autres répercussions, sinon que l'samedi suivant :

Savard

Sais-tu, Bouchard, j'ai ben pensé à mon affaire, là. Pour moé, ch'us mieux d'arrêter d'travailler. Ouais. J'pense que j'vas accrocher mes couteaux pour tout d'bon. T' sais, ch'us à la r'traite... moé personnellement, travailler encore, ça m'dérange pas, mais ma femme... elle est plus jeune... et pis elle s'ennuie, toute la grande journée, t'seule... tu m'comprends, hein ?

Bouchard

Oui, oui, faites-vous en pas...

Savard

J'sais qu'toué, ça t'arrange pas l'yable... les bons bouchers, ça court pas les rues...

Bouchard

Inquiétez-vous pas pour moi, son père, j'saurai ben m'organiser.

Savard

A part de ça, j'me dis qu'i faut ben que j'prenne le temps de me r'poser... que j'prenne le temps de vivre un peu, hein ? Si j'le prends pas à c't'heure, hein ?

Bouchard

(Narrateur) J'savais ben qu'c'était rien qu'des prétextes, ses raisons. Mais j'ai pas dit un mot. Le problème, c'est que j'ai dû me trouver un autre boucher. J'suis tombé sur un jeune. La première chose qu'il a faite, ça été de m'dire que mes couteaux coupaient comme une paire de fesses. J'en ai acheté des neufs. Et puis, il a exigé 80 piastres par semaine en commençant. Je lui ai donné. Il avait un peu d'métier, ce qui fait qu'il s'est adapté pas mal vite à toute la clientèle. Ça ne lui a pas pris une éternité, lui, pour comprendre que Jocelyne Gingras, c'était rien qu'une agace-pissette.

MUSIQUE FINALE...

MADELEINE FERRON

À FLEUR DE PEAU

MICRO-THÉÂTRE

MADELEINE FERRON

Madeleine Ferron est née à Louiseville, a étudié à Montréal et vit à Saint-Joseph de Beauce. A publié *Coeur de sucre, La Fin des loups-garous, Le Baron écarlate. La Loi populaire à Saint-Joseph de Beauce* et attend la publication des *Insoumis.*

Personnages :

L'Hôtelier ..... JACQUES GODIN
Gaston Mathieu ..... ROLAND BÉDARD
40 ans, ancien hôtelier, émigré aux U.S.A.
Solange, 21 ans ..... YOLANDE MICHOT

Ce texte radiophonique, réalisé par André Major,
a été diffusé à Radio-Canada
le 4 juillet 1973

NARRATEUR ou NARRATION :

Il n'y a que deux personnes dans le bar-salon, l'ancien propriétaire de l'hôtel et le nouveau. C'est l'heure creuse qui précède la soirée. Les tubes fluorescents clignotent dans le miroir du bar où se doublent les bouteilles d'eau-de-vie. Tout au fond de la pièce, Gaston Mathieu, songeur, sirote un gin en remontant péniblement la trame de ses souvenirs. Il se remémore les événements qui ont changé le cours de sa vie, qui ont rendu folle l'aiguille de sa boussole, laquelle, un matin pourtant semblable à tous les autres, s'était pointée vers le sud. Gaston Mathieu avait alors vendu l'hôtel, bouclé ses valises, surpris de ressentir si peu de chagrin. Au contraire, la frontière du Maine, franchie, il avait plutôt éprouvé un sentiment de délivrance. Deux ans déjà qu'il était parti...

L'Hôtelier

Tu ne regrettes pas de m'avoir vendu ton hôtel, au moins ?

Gaston Mathieu

Non, pas du tout.

L'Hôtelier

A voir la tête que tu as, on le dirait.

Gaston Mathieu

Elle ne te convient pas ?

SON : Bruit de verre qu'on dépose.

L'Hôtelier

Elle ne convient pas à ton veston américain et à ta cravate à pois.

Gaston Mathieu

J'ai la tête qu'il faut, mais je l'ai laissée à Bangor.

L'Hôtelier

Une tête à succès ?

Gaston Mathieu
On n'a pas le choix, là-bas. Comment voudrais-tu autrement emprunter à la banque ou prendre des assurances ?

L'Hôtelier
Tu aurais dû l'apporter.

Gaston Mathieu
J'aime mieux vivre sans masque comme il est encore possible ici... C'est la première fois que je reviens. En revoyant le village tout à l'heure, j'ai failli brailler...

L'Hôtelier
De pitié ?

Gaston Mathieu
Non, d'émotion.

L'Hôtelier
C'est que tu n'étais jamais parti.

Gaston Mathieu
Peut-être.

L'Hôtelier
Si tu avais comme moi, travaillé vingt ans dans les chantiers, tu aurais semé tes souvenirs un peu partout.

Gaston Mathieu
Ce qui ne veut pas dire que tu les oublies.

L'Hôtelier
J'en garde seulement quelques-uns là-dedans au chaud. Je cours pas après les autres.

Gaston Mathieu
J'ai retrouvé tous les miens ensemble au même endroit.

L'Hôtelier

C'est peut-être différent.

Gaston Mathieu

J'ai retrouvé le même chauffeur de taxi au volant de sa même grosse Ford noire. J'ai dit à Rosaire : « Pourquoi choisis-tu une auto si grosse et si noire ? » Il m'a répondu : « C'est plus chic pour les mariages, il n'y a rien comme le noir pour mettre le blanc en évidence. Pour les funérailles, c'est consolant : c'est la première fois ou jamais de s'offrir la grosse voiture. Et puis, ça ne dérange rien pour les voyages. »

L'Hôtelier

(Rieur) Ah ! le finaud de Rosaire.

Gaston Mathieu

(Nostalgique) Quand j'étais ici, je ne l'avais même pas remarqué, le grand taxi noir.

L'Hôtelier

(Moqueur) Ce n'est tout de même pas pour la Ford à Rosaire que tu es revenu ?

Gaston Mathieu

Peut-être...

L'Hôtelier

Je le sais, moi, pourquoi tu es revenu. Un bon matin, tu te réveilles... tu as mal, tu étouffes. C'est subit et pas endurable. Le mal du pays c'est comme un mal de dent.

Gaston Mathieu

(Rêveur) Quand Rosaire a tourné le coin de la rue principale, en haut de la côte, j'ai vu de l'autre côté, les champs, puis la forêt, puis le Mont Original au loin...

L'Hôtelier

(Un peu agacé) Pourtant tu le voyais avant de partir, le Mont Original, les fenêtres arrières donnent dessus.

Gaston Mathieu
Je le voyais trop sans doute. Il faut partir puis revenir pour découvrir son pays.

L'Hôtelier
(Platement) Tu n'as pas l'air enthousiasmé de Christophe Colomb découvrant l'Amérique !

Gaston Mathieu
Je suis moins sûr de la décision que j'ai prise il y a deux ans.

L'Hôtelier
(Alarmé) As-tu envie de revenir ?

Gaston Mathieu
Revenir...

L'Hôtelier
(Finaud) La salle tout à l'heure va se remplir de monde. Faut pas que tu te fies là-dessus. Les gens viennent plus à l'hôtel, ils y restent plus longtemps, mais ils ne boivent pas plus... Aussi je me demande s'il y aurait de la clientèle dans le village, assez pour la diviser entre deux hôtels ?

Gaston Mathieu
Je le sais. Inquiète-toi pas, je ne vais pas revenir.

L'Hôtelier
Je n'étais pas inquiet, je parlais pour parler.

Gaston Mathieu
J'ai une bonne job là-bas, je ne l'aurais pas ici.

Après un silence.

Tu as modernisé ?

L'Hôtelier
Ça te plaît ?

Gaston Mathieu
Tu as dû dépenser une fortune ?

L'Hôtelier
C'est facile le moderne, il n'y a rien de précis. Pour faire de l'ancien, faut que la manière soit vraie, les objets aussi. Mais le moderne... J'ai bouché les trois fenêtres qui ouvraient sur la cour, j'ai posé aux murs des danseuses espagnoles, des lumières tamisées...

Gaston Mathieu
Le tamis est gros, on se voit à peine.

L'Hôtelier
C'est plus discret.

Gaston Mathieu
Tu n'as plus de salle à manger ?

L'Hôtelier
Je ne vends que de la bière et du fort, c'est plus payant et moins d'ouvrage. Les hommes ont tous un caractère en commun : tous des éponges.

Gaston Mathieu
A des degrés différents.

L'Hôtelier
Le degré augmente vite avec l'âge. Il suffit d'entretenir le milieu.

Gaston Mathieu
Tu es cynique.

L'Hôtelier
Je rends service. J'ai aussi des go-go en fin de semaine.

Gaston Mathieu
Encore pour rendre service ?

L'Hôtelier
Je cultive les plaisirs de la tête, quoi ? Ceux de l'oeil et du gosier.

RIRE.

L'an prochain, je refais l'extérieur. Veux-tu m'expliquer pourquoi une partie de la façade du premier étage est différente du reste de l'hôtel ?

Gaston Mathieu
C'est tout ce qui reste de la maison de mes parents. Mon père avait exigé dans son testament que ma mère meure dans sa maison.

L'Hôtelier
Tu lui a laissé un appartement et tu as bâti tout autour.

Gaston Mathieu
Je lui ai laissé la maison de son défunt.

L'Hôtelier
Rien n'empêche qu'elle est morte dans un hôtel ?

Gaston Mathieu
Tu ne comprends pas. Ici c'était une grande salle toute simple que je louais pour des réceptions. Quand maman est morte, j'ai tendu les murs de noir. Le cercueil était là, à la place du bar... Je ne l'ai pas trompée.

L'Hôtelier
Evidemment c'est l'intention qui compte.

Gaston Mathieu
J'ai même décroché l'enseigne tout le temps qu'elle a été exposée... Quand Rosaire m'a déposé tout à l'heure sur le trottoir en avant de l'hôtel, il m'a semblé la voir à la fenêtre, la pauvre vieille, avec son regard doux et ses cheveux lisses tout blancs.

L'Hôtelier
Faut pas gratter dans ses souvenirs, Gaston. Je vais te chercher un double gin...
(En « Fade Out ») Avec de l'eau ou du tonic ?

(On entend des pas)

Solange
(En « Fade In ») Bonsoir !

Un silence

Gaston Mathieu
(Surpris) Solange !

Solange
Oui, c'est moi.

(Un bruit de chaise qu'on déplace)

Gaston Mathieu
Viens t'asseoir.

L'Hôtelier
J'apporte un autre gin.

Gaston Mathieu
Oui, avec de l'eau. *(Après un moment)* Je ne pensais jamais te rencontrer ici.

Solange
(Moqueuse) Le criminel revient toujours sur le lieu de son crime.

Gaston Mathieu
(Atterré) Je t'en prie, Solange...

Solange
Je blague, voyons. C'est madame Lambert qui m'a téléphoné, elle m'a dit : « Si tu es intéressée aux revenants, il y en a un à l'hôtel. »

Gaston Mathieu
(Surpris et inquiet) Tu tiens à me revoir ?

Solange
(Railleuse) Pour essayer d'imaginer quel genre de vieux tu seras.

Gaston Mathieu
(Surpris et soulagé) Tu ne m'en veux plus ?

Solange
Ma tante Zoé a été si bonne pour moi quand je me suis ramassée chez elle avec mon gros ventre et ma petite valise. Tu ne peux pas éprouver de la haine quand tu es entourée de tendresse.

Gaston Mathieu
Es-tu heureuse ?

Solange
Presque.

Gaston Mathieu
Ça me console.

Solange
J'ai réfléchi après ton départ.

Gaston Mathieu
Tu en es venue à quelle conclusion ?

Solange
Aucune... A réfléchir, on ne trouve pas toujours les réponses, au contraire, on multiplie les questions.

Gaston Mathieu
De toute façon je me demande si je pourrais y répondre.

Solange
Il y a eu entre nous des circonstances, des sentiments que je ne peux m'expliquer.

Gaston Mathieu
(Fataliste) Le mépris est une bonne solution.

Solange
Il n'est pas toujours suffisant. Je ne peux pas oublier le début de nos relations. Je ne peux pas... C'est ta plus belle défense...

Quand j'ai commencé à travailler pour toi, tu as été si compréhensif, si gentil...

Gaston Mathieu
Tu avais si peu confiance en toi.

Solange
Chaque fois que tu me disais : « Solange tu vaux mille fois le travail que tu fais », c'était comme si tu me décernais un diplôme.

Gaston Mathieu
(Déférent) Enlève ton manteau, Solange.

SON : Des verres qu'on dépose.

Gaston Mathieu
Je suis content de te voir, mais j'aimerais mieux ne pas ressasser notre vie passée. Ma mère disait : faut pas déterrer les morts.

Solange
Oui, on doit le faire quand on est pas sûr de la façon dont ils ont été enterrés.

Gaston Mathieu
Je ne vois pas la nécessité de revivre des chagrins passés.

Solange
Tu renies ta vie ?

Gaston Mathieu
Non, mais j'ai tout fait pour la fuir.

Solange
La fuite apporte l'oubli ?

Gaston Mathieu
Non.

Solange
Alors, pourquoi fuir ?

Gaston Mathieu
Sans avoir rien oublié, un jour, je te rencontrerai et nous ne nous reconnaîtrons plus. Déjà tu as changé.

Solange
(Coquette) J'ai vieilli ?

Gaston Mathieu
(Emu) Oui et ça te va très bien, merveilleusement bien. Quel âge avais-tu quand je suis allé chez toi pour t'engager ?

Solange
Dix-huit ans.

Gaston Mathieu
(Essaie de se disculper) C'était bien jeune, mais il y avait déjà la cuisinière et l'homme à tout faire.

Solange
Et toi, le patron qui occupait l'appartement du rez-de-chaussée... Qu'est-ce que tu as fait du grand lit de cuivre ?

Gaston Mathieu
(Comme à regret) Je me le suis fait envoyer aux Etats.

Solange
C'est vrai.

Gaston Mathieu
Tu me trouves ridicule ?

Solange
Non, touchant.

Gaston Mathieu
C'est réconfortant, ces objets qu'on se transmet d'une génération à l'autre. Des reliques... des témoins...

Solange
Ton lit de cuivre n'est pas quelquefois un témoin gênant ?

Gaston Mathieu
Il me rappelle de beaux souvenirs, tu sais.

Solange
C'est vrai ?

Gaston Mathieu
Au début, le sentiment que je ressentais pour toi était une fraternelle affection. Tu le crois au moins ?

Solange
Oui, oui, je le sais, c'était merveilleux. Tu pouvais avoir confiance en moi, c'est certain.

Gaston Mathieu
C'est de moi que j'aurais dû me méfier... La première fois que je t'ai offert de coucher dans ma chambre, c'était sans arrière-pensée, je te le jure.

Solange
Il ne faut jurer de rien. Déjà je pense qu'entre nous l'éclairage changeait.

Gaston Mathieu
Voyons, je sortais tous les soirs...

Solange
L'éclairage changeait, à notre insu peut-être...

Gaston Mathieu
Je voulais t'éviter de descendre chaque fois qu'un pensionnaire sonnait pour rentrer après la veillée.

Solange
(Nostalgique) Tu m'avais dit : « Si tu couches en bas en attendant mon retour, c'est comme si tu dormais la main sur la poignée de la porte... »

Gaston Mathieu

Quand je te réveillais en arrivant, tu te levais aussitôt, enfilais tes babouches de laine crochetées, puis tu t'en allais en titubant vers l'escalier. Tes cheveux se balançaient devant ton visage. C'était le seul moment de la journée où je voyais ta nuque... Tu ne te réveillais pas complètement, je pense.

Solange

Les premières fois, non. Après quelques semaines de ce manège, je m'éveillais sitôt que tu glissais la clef dans la serrure. Tu accrochais ton paletot à la patère. Tu toussotais en entrant dans la chambre, allais écraser ta cigarette dans le cendrier sur le pupitre. C'est comme si tu avais écrasé un insecte.

Gaston Mathieu

J'allais te secouer... chaque fois tu mettais plus de temps à t'éveiller, je n'étais pas dupe.

Solange

Tu venais attendre au pied de l'escalier que j'aie atteint le palier puis tu éteignais.

Gaston Mathieu

Je te regardais monter.

Solange

Tu regardais mes jambes !

Gaston Mathieu

C'est vrai, plus tu montais plus elles allongeaient, elles étaient fines et fermes... pas vilaines du tout.

Solange

(Gamine) En montant j'avais toujours envie de relever ma robe de nuit.

Gaston Mathieu

Tu vois, c'est toi la coupable.

Solange
Ce n'était pas bien malin puisque je ne la relevais pas. Il ne serait rien passé entre nous, si ce soir-là tu n'avais pas bu.

Gaston Mathieu
C'est vrai, j'avais bu, trop bu... mais j'avais mal à la tête, j'aurais plutôt été impatient... sans ce déshabillé bleu que tu portais ce soir-là... un déshabillé bleu transparent...

Solange
Qu'est-ce que tu vas chercher, grand Dieu ! Il n'était pas transparent...

Gaston Mathieu
En tout cas, il était fort léger et j'étais habitué à ta robe de chambre en édredon.

Solange
C'était mon premier vêtement vraiment féminin.

Gaston Mathieu
Tu as allumé la lumière de chevet, tu as bondi du lit et tu t'es agrippée au poteau de cuivre, comme une vedette de cinéma.

Solange
Je me trouvais belle, je voulais que tu le remarques.

Gaston Mathieu
C'était un guet-apens ?

Solange
Non, une mise en scène.
Et toi, ce soir-là au lieu de me dire comme d'habitude : « Solange, monte te coucher », pourquoi m'as-tu regardé si longuement, si curieusement en t'appuyant sur le chambranle de la porte ? Et pourquoi as-tu dit après : « Solange, viens prendre un verre ».

Gaston Mathieu
Je n'ai pas dit ça, Solange. Il ne faut pas fausser ses souvenirs pour qu'ils nous justifient. Ce dont je suis certain, c'est que je n'ai jamais eu l'idée de te séduire. Quand je t'ai vue avec ce dé-

shabillé en dentelle, je t'ai trouvée ridicule, et puis je me suis troublé. Je pourrais te le dessiner ce déshabillé, avec le frison qui suivait l'encolure et descendait se perdre entre tes cuisses. Tu te servais de ton sexe. Je ne l'avais pas prévu.

Solange
Mon sexe se servait de moi.

Gaston Mathieu
Rappelle-toi, je n'ai pas dit : « Solange, viens boire ».
J'ai dit, pour me donner une contenance et faire diversion, j'ai dit : « Je vais au bar ». Tu m'as suivi en murmurant : « Je veux boire moi aussi ».

Solange
Nous avons bu deux gin... trois peut-être *(Parlant comme dans un rêve)* « Touche à mon déshabillé, c'est doux, c'est du nylon ».

Gaston Mathieu
Ta peau était encore plus douce.

Solange
On était bien dans le grand lit. Quand tu revenais de veiller et que tu disais : « Pousse-toi, Solange, tu prends toute la place », je te laissais celle que j'avais réchauffée, je disais : « Oh ! que j'ai froid » et tu me prenais dans tes bras, me caressais et je me rendormais, toute repue de plaisir.

Gaston Mathieu
J'ai été furieux contre moi dès le lendemain de notre première nuit.

Solange
Je t'assure que ça n'y paraissait pas *(Rire moqueur).*

Gaston Mathieu
Je t'assure... j'étais furieux de ne pouvoir te résister.

Solange
Gaston, je t'en prie, je n'avais rien d'une courtisane ou d'une intrigante ! Tu me disais que tu m'aimais.

Gaston Mathieu

Sois honnête, tu le sentais bien que je ne t'aimais pas réellement. Je te disais : « Je t'aime ». Ça fait partie du cérémonial. Nous tombons dans l'aventure, poussés par le désir, la fatuité et la faiblesse, nous y demeurons par jeu, par galanterie et puis... parce que je ne savais plus comment m'en sortir... je ne voulais pas te faire de peine non plus.

SILENCE.

Gaston Mathieu

Je m'excuse, Solange, mais nous n'allons pas ce soir, après tant d'années, farder la vérité.

Solange

Alors tant pis pour toi.

Gaston Mathieu

Tant pis pour moi ?

Solange

Si tu veux être franc avec toi-même, Gaston, tu n'as pas le beau rôle.

Gaston Mathieu

Il n'a jamais été question de rôle. J'ai agi comme je suis.

Solange

Sais-tu ce que tu es ?

SILENCE.

Tu es gentil, mais veule; tu es tendre, mais lâche.

Gaston Mathieu

(Furieux) Mademoiselle a appris des grands mots depuis deux ans...

Solange

(Méprisante) Quand je t'ai dit : « Gaston, je suis enceinte », tu es devenu blanc comme une meringue.

Gaston Mathieu

(S'excusant) J'étais paniqué. Je me retrouvais père, sans même avoir pensé à être mari.

Solange

Après cette sublime réaction, quand j'ai dit : « Je m'en vais », tout ce que tu as trouvé, c'est de m'offrir un mois de gage additionnel.

Gaston Mathieu

Ce bébé, Solange, c'était un piège ?

Solange

Je ne pense pas.

Gaston Mathieu

Je ne te dis pas que tu l'as grossièrement dressé, c'est peut-être inconsciemment que tu me l'as tendu.

Solange

Piège ou pas, cet enfant, je ne l'ai pas fait toute seule. Pourquoi as-tu refusé de le reconnaître ? Pourquoi ai-je été obligée de te poursuivre, d'aller chez l'avocat, de prendre contre toi ce qu'il appelait pompeusement une action pour frais de gésine.

Gaston Mathieu

En niant un fait on s'imagine l'effacer. Quand j'ai reçu la sommation, j'étais déjà aux Etats. J'aurais pu ne pas revenir. J'aurais pu disparaître. Non. J'ai comparu en cour, j'ai reconnu ma paternité et j'ai accepté de payer...

Solange

Est-ce que tu considères que tu me fais une faveur ?

Gaston Mathieu

Ne sois pas méchante, Solange, je me méprise et je suis malheureux.

Solange

(Tendre) Tu sais, je ne veux surtout pas te faire de mal. Je veux comprendre ce qui s'est passé entre nous.

Gaston Mathieu
Moi aussi ! Il y a des situations qui me paraissent étranges... Pourquoi m'as-tu fait venir juste avant mon départ ? Pourquoi l'enfant n'était-il pas chez toi ? Pourquoi m'as-tu gardé deux jours ?

Solange
Je voulais pour une fois penser seulement à moi. Pour deux jours, je voulais me faire plaisir. Tu as accepté mon invitation si simplement, si facilement... je ne trouve pas encore d'explication.

Gaston Mathieu
Tu me l'as dit tout à l'heure... parce que je suis lâche et veule.

Solange
Ce n'est pas être lâche que d'avoir accepté.

Gaston Mathieu
Solange, je m'ennuyais de toi, de ton corps. Et puis, j'allais partir...

Solange
Ces deux nuits... tu les as oubliées ?

Gaston Mathieu
Oh ! non.

Solange
Des nuits merveilleuses, que nous n'avons rattachées ni au passé, ni à l'avenir, qui portaient en elles-mêmes leur existence et absorbaient la nôtre. Je me demande si nous ne devrions pas toujours vivre ainsi... sans continuité.

Gaston Mathieu
Es-tu heureuse, Solange ?

Solange
J'ai un bon emploi. Et j'adore notre enfant.

Gaston Mathieu
Comment est-il ?

Solange
Il est adorable.

Gaston Mathieu
Il te ressemble ?

Solange
Un peu. Il a la coupe de tes yeux, la couleur des miens. Il a l'épaule en aile d'oiseau comme la tienne et une façon de pointer vers l'intérieur la pointe du pied droit que tu ne renierais pas.

Gaston Mathieu
Tu sais, j'aimerais beaucoup le connaître.

Solange
(Amère subitement) Moi aussi je voudrais qu'il puisse t'aimer avant d'être en âge de te juger.

Gaston Mathieu
Pourquoi es-tu méchante ? Je veux bien être humble, mais pas humilié.

Solange
Excuse-moi. Les coups de tonnerre qui suivent l'orage ne sont jamais dangereux. *(La voix douce, chaude)* Tu l'aimerais, j'en suis certaine.

Gaston Mathieu
Et si tu me l'envoyais cet été à Bangor ?

Solange
Ce serait une solution...

Gaston Mathieu
J'ai des vacances de trois semaines.

Solange
Ce serait parfait... mais il est bien trop jeune pour voyager seul.

Gaston Mathieu
Et si tu l'accompagnais ?

Solange
(Rieuse) Je t'offre une fleur, tu demandes le bouquet ?

Gaston Mathieu
Tu n'aurais qu'à faire coïncider tes vacances avec les miennes.

Solange
C'est que justement j'avais des projets...

Gaston Mathieu
(Furieux) Des projets ? Pour quoi faire ? Des projets justement s'appellent ainsi parce qu'on peut les laisser tomber.

Solange
Il faut que je réfléchisse... je ne vais pas décider de partir sans réfléchir... même pour trois semaines.

Gaston Mathieu
(Tendre) Tout près de Bangor, il y a un lac sauvage, entouré de forêts. Je louerai le chalet en bois rond, tout au fond de la baie. Une plage de sable descend doucement; aucun danger pour l'enfant. Derrière le camp, il y a un sous-bois merveilleux, couvert d'aiguilles de pins... c'est doux comme du satin...

Solange
(Bouleversée) Gaston...

Gaston Mathieu
(Fébrile) Et puis pourquoi que je ne te trouverais pas un emploi à Bangor ? Ça te plairait, dis ?

Solange
Gaston, je ne te reconnais plus. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Gaston Mathieu
(Pathétique) Si tu veux réfléchir, faut que ça en vaille la peine !... Je mourais de peur devant la vie, est-ce assez bête !... A quarante

ans, je suis encore comme un adolescent. Et toi, en deux ans, tu es devenue une femme.

Solange
(Attendrie) C'est grâce à toi, Gaston.

Gaston Mathieu
Tu me le rends bien, tu me le rends au centuple.

Solange
Quand je suis passée près de toi en sortant de l'hôtel, ma petite valise noire à la main, tu étais blanc comme une meringue c'est vrai, mais j'ai vu dans ton regard du désespoir, de l'affolement.

Gaston Mathieu
Dis, tu acceptes de venir à Bangor ?

Solange
Je réfléchirai. Dans une couple de jours...

Gaston Mathieu
Je pars demain.

Solange
(Affolée) Tu pars demain ?

Gaston Mathieu
Un jour de plus serait un jour de trop.

Solange
(Se ressaisissant) Je ne sais pas quand je pourrai avoir mes vacances.

Gaston Mathieu
(Nerveux, autoritaire) Viens-t'en tout de suite. Laisse ton emploi, vends ta maison, fais ta valise.

Solange
Gaston, tu es fou !

Gaston Mathieu
Enfin je suis sage : j'écoute ma folie.

Solange
(Sanglotant) Gaston...

Gaston Mathieu
Solange, tu pleures... C'est la première fois que je te vois pleurer.

Solange
Les larmes associées seulement à la douleur... c'est une autre convention.

Gaston Mathieu
Viens-t'en, partons tout de suite.

Solange
Donne-moi au moins vingt-quatre heures.

Gaston Mathieu
Pourquoi ?

Solange
Faut tout de même que j'avertisse le laitier et le boulanger de ne plus arrêter.

RÉJEAN BEAUDOIN

PAGES DE PROSE

NOUVELLE

RÉJEAN BEAUDOIN

Réjean Beaudoin est né à Shawinigan, le 22 novembre 1945. Après l'obtention de son B.A. de l'Université Laval en 1967, il a étudié à l'Université McGill où il a complété en 1970 un M.A. en langue et littérature françaises. Depuis, il enseigne la littérature au CEGEP de Shawinigan. Il poursuit des recherches en littérature : il travaille actuellement avec François Ricard et André Major à une étude sur l'essayiste Pierre Vadeboncoeur.

PAGES DE PROSE

Une femme était partie avec armes et bagages, l'avait laissé comme un poisson mort sur le rivage après des éternités de querelle et d'amour. La vie continuait à lui battre les flancs, mais en s'essoufflant et en allongeant constamment les intervalles entre chaque pulsation. C'est là un indice alarmant pour qui aime la régularité. Il se mit à croire qu'une autre femme viendrait et cela redonna à son souffle à peu près l'apparence d'une respiration vitale. Mais cela était une entreprise gigantesque, quelque chose comme la reconstruction de toute pièce d'une vie. Il y fallut du temps, de l'effort, du papier... le concours bienveillant de tous les objets à sa portée, l'effacement spontané de tous les événements et le concert retrouvé de toutes les conspirations du silence.

Il n'y a pas d'exil sans nostalgie, pas de voyageurs sans bagages. La vie que l'on quitte en partant et celle qui nous attend ailleurs... On traîne toujours son passé dans une petite boîte qu'on ne peut oublier nulle part. Les lettres reçues de loin et celles que l'on envoie, là-bas, derrière soi...

Ah oui ! elle a écrit qu'elle était indifférente et ennuyée sur une lettre. Paris, Cosne, Strasbourg... L'enveloppe mauve adressée au stylo feutre noir. Elle a écrit qu'elle voudrait bien qu'il lui écrive... Cafés, musées, ateliers... Papier à lettre mauve. Elle a écrit qu'elle écrirait...

La lettre ne disait rien. Les mots interrogés, relus et retournés dans tous les sens ne livraient aucun message. Comme s'ils avaient reçu l'ordre strict de se taire. On avait beau fouiller tous les recoins de la lettre, tout était clair : il n'y avait pas de sous-entendus, pas de double-fond, pas de code secret. Les lettres propres et nettes comme des os blanchis. Le papier mauve...

— — —

Lorsque j'en eus pris lecture, je suis allé m'asseoir sur le quai. L'oeil discernait sous forme d'une espèce de brume la présence de l'humidité dans l'air. Dès lors, j'étais descendu sur la rive. L'averse suspendue dans le ciel filtrait le bleu lointain des montagnes. J'étais déjà assis sur le pontage maçonné du vieux quai. Le jour gris semblait mouiller le paysage. Je m'adossais au pieu d'amarrage des embarcations. La surface de l'eau s'ondulait d'une série de vagues de bateau qui se ridaient d'un frisson propagé par des bourrasques. J'étais figé dans une pose méditative. Les branches, agitées, attendaient un orage. J'étais propre et oisif comme un dimanche matin. La pluie ne tombait pas encore, mais les hirondelles rasaient l'eau de si près... Je ne voulais pas simplement jouer avec les cailloux, ni seulement ressentir la menace de l'intempérie... Il y avait des insectes marins en navigation sur des vaisseaux d'écorce. Leur cap oscillant au gré du moindre souffle fournissait leur rythme à mes pensées. Il n'était pas difficile de soupçonner la violence latente de l'énergie électrique qui crépitait dans l'air. Ma nuque en décelait déjà le proche éclatement. Les billots de bois que la rivière charrie par milliers voguaient à la dérive, se hâtaient vers nulle part. Je m'accrochais comme eux au

cours emporté d'une réflexion. Le grondement amplifié du tonnerre — nouvelle horloge — marquait l'heure indécise de son approche. Je cherchais à mesurer dans ma tête la durée de mon inquiète réflexion. Des papiers, des débris, des branchages passaient à la surface de l'eau, comme des signaux égarés, des projectiles perdus, ayant oublié tout espoir de cible. Je rassemblais péniblement mes idées comme dans la gorge d'un entonnoir d'où elles ne pourraient que converger ensemble dans la même direction. Le vent semblait prendre plaisir à soulever des vagues qui contrecarraient le courant. Ce qu'il fallait attendre, dire ou faire, la lettre ne le disait pas. Le bruit tenace d'un moteur empiétait sur le murmure encore lointain de la foudre. Il était pourtant clair que cet envoi n'avait rien d'une parole et par conséquent n'appelait pas de réponse. Tout à coup un bateau est passé et son conducteur s'est retourné plusieurs fois pour m'observer. Je n'ai pas quitté mon poste. Il s'est éloigné doucement en ouvrant l'eau d'un profond sillon. Je suivais des yeux à mon tour le mouvement du bateau et le progrès régulier de sa vague. Le lointain se couvrait de massifs nuages noirs. Je frissonnais. Tout le ciel se chargeait. Mes soupçons se brouillant et s'effaçant dans ma tête. La voûte abaissée du ciel, prête à se fendre. Les flammes et les marteaux s'affrontant sous mon front. Toute l'eau du ciel séchée par un éclair horizontal. Mon crâne dur et lourd comme les pierres du quai. La rivière grosse, en travail et prise comme d'une marée. L'énigme effrayante derrière mes yeux. L'ouverture du ciel et la cataracte. Torture de mon cerveau. Puissance et épuisement de l'orage. Maudite lettre.

Traquer sans arrêt la vie sur la page. Suivre à la piste les moindres signes laissés sur son passage. Ecouter sans broncher. Taire un instant le souffle pour mieux épier. Flairer partout les mots perdus, les joies enfouies, les passions mortes comme des os enterrés là par un chien errant. Le coeur qui bat de rage confie son rythme à quelque témoin muet. L'oeil qui rutile dans l'ombre arrache un éclair à la nuit. Rien n'existe qui ne se donne en signe ou en présage. Le temps qui passe est plein de cris qui se perdent. Le verre n'est pas si lisse que notre indifférence. Et celui qui raconte des choses qu'il imagine n'invente rien qui ne soit en train de se passer. Ecrire, c'est regarder avec des yeux ouverts. Les secrets qui dorment au fond d'un coeur inquiet y reposent dans un frémissement et peuvent rester là longtemps comme des choses mortes, à l'abri de toute découverte, comme les trésors enfouis au fond de la mer. Les remous furieux que soulèvent les tempêtes sont sans effet sur eux. Seule la sonde méthodique du chercheur avisé risque de les atteindre. La mer doit craindre le plongeur, ce pilleur qui sait ce qu'il cherche. Ainsi l'âme se méfie de la plume.

Le papier d'une lettre, le papier d'un mouchoir, le papier d'un livre. Les lèvres, les yeux, les doigts courent sur le papier. Le regard, l'encre et la salive fécondent le lit blanc de toutes les pages. L'eau mouille les yeux, l'encre humecte la plume, la plume imprègne le papier. Circuit rituel de la parole écrite. Cercle éternel et magique.

Celui qui un jour a reconnu l'insondable gouffre de son mystère en tournant contre lui la pointe acérée d'une plume, s'est assis à sa table pour écrire. Tout autour, des livres, importuns et muets, à jamais lourds de silence et d'absence. Eux, si bavards aux heures d'ennuyeuse lecture, les voilà maintenant impassibles et rendus à l'universelle solitude qui est le lieu de l'âme qui vit, de l'heure qui passe et de la main qui écrit. Et ces millions de mots rangés ensemble sur leurs tablettes ne peuvent rien pour le combat solitaire que livre la plume au papier. Toutes ces pages imprimées rejoignent tout à coup la virginité coite de la blancheur que l'encre veut attaquer. Des feuilles nues, des feuilles libres, des feuilles vides, offertes, comme autant de femmes à posséder. De même que le vertige du désir ne suffit pas à l'amour et n'en est que le signe, ainsi l'effroi devant les mots ne saurait suffire à l'écriture et n'en est que l'approche.

Il était assis et tout autour de lui, les objets fleurissaient. Le plâtre de la pièce humide retrouvait la moiteur de jours anciens. Le soleil n'entrait pas. Une, deux, trois des impressions figées de sa mémoire montaient la garde pour endiguer le flot des souvenirs. La fenêtre était basse. Son oeil veillait. Le tuyau noir coulait au plafond et tombait juste dans l'échancrure du poêle qui enserrait dans son ventre l'étranglement luisant du cylindre en métal. Il ne bougeait pas car le mouvement réveille des choses endormies qui sommeillent. Rien, ni les contours étrangers des objets rebelles, ni la forme inadéquate des mots pour les nommer, ne lui appartenait.

Il n'a pas tout de suite su quoi faire parce qu'il n'avait jamais appris à prévoir les choses qui peuvent arriver. Mais s'il avait pu savoir, il n'aurait pas hésité un seul instant à tout écrire quand même. C'est en tout cas ce qu'il aurait voulu faire, mais il n'est pas sûr qu'il en eût été capable. Car il est bien difficile de savoir ce que l'on doit faire et plus encore ce que l'on peut. De toute façon, maintenant, il était là. Et il n'écrivait pas. Non, loin de là. Il était à ce point livré et envahi parmi tous ces objets, dans cette pièce, qu'il n'y songeait même pas. Mais il y a toujours au moins un moment dans une journée où c'est comme ça, où l'on sent qu'il faudrait écrire et où l'on n'écrit pas, tout comme vient toujours dans une vie l'intuition que se noue et se dénoue tout son destin autour d'une action précise qu'il faudrait faire et qu'on ne fait pas. Mais tout cela s'embrouillait dans une confusion où s'emmêlaient ensemble la marée bleue du souvenir, la goutte sanglante du désir et l'indistincte mélodie du rêve.

Retrouver un à un, défaits, éparpillés et secs, les gestes qui avaient fait d'un seul coup la jonction éphémère et brutale de leur deux corps. Tremper sa plume au sang de leurs veines, au feu de leur fièvre. Ne plus savoir que faire entre geindre ou crier. Etre seul encore et toujours avec son frisson de tripes, mal muet mais fragile qu'éveillera la moindre note, le moindre souffle, le moindre mot. Chasser toutes les femmes de sa mémoire comme autant de poisons et devoir en extirper un à un du même coup tous les mots féminins. Amputer son anima, l'étreindre et la meurtrir, l'ensanglanter, la prendre et la posséder avant de l'expulser... Les femmes qu'il avait eues, toutes, les nymphes de la rivière avec les sirènes plus graves du Mistagnace, les sylvides de la Rouge

avec les pâles cavales de la Cité, iraient d'un même holocauste empourprer le brasier héliothrope de son désir supplicié.

Il était toujours là à ne pas écrire. La violence de cette ineptie l'obséda tout à coup à le consterner. C'était simple : il n'écrirait plus jamais. Cette incapacité le démontrait clairement, il n'avait plus . . . comment dire ? . . . les mots. Les mots refusaient de lui obéir, de s'ordonner dans sa tête, de suivre, dociles, la férule de la plume. Alors, il était désemparé. Il ressentait un vide insupportable autrefois rempli par la rassurante imposture des manuscrits noirs de ratures. Il se trouvait seul devant l'énigme du temps : angoisse redoutable. Entre lui et l'égrènement démesuré de l'instant, nulle vaine activité à interposer pour différer l'affrontement. C'était terrible ! Dépossédé, il n'avait plus d'emprise sur les événements, ni sur ses propres gestes. La réalité lui tournait le dos, le méprisait, le raillait. Il sombrait au fond du plus désespéré des gouffres. Mais lentement une lueur se remit à briller dans son abîme. Peut-être enfin tout cela n'était-il pas si loin qu'il avait cru de l'écriture ? Il pouvait reconquérir le monde du fond de sa nouvelle étrangeté. Il pouvait surprendre la nature, dompter le langage. Et puis, la littérature ne commençait-elle pas où finissait la parole, dans le silence intérieur qui fait place au vain bourdonnement des mots ?

Il a placé un disque sur la table tournante et il s'est assis sur la chaise qui reçoit chaque fois son affaissement. Il s'est assis pour écouter, pour appeler, pour attendre, pour épier. Le phono n'a rien révélé. Ni la fenêtre. Ni la télé. Le téléphone n'a pas sonné. Paris est loin. La feuillée a continué de s'agiter de ce mouvement uniforme où son oeil indifférent puise par instants l'illusion d'un signe. Puis d'un bond, il s'est levé pour rien, le ventre plein de ce frisson qui lui parcourt les tripes et que réveille à chaque fois la même note électrique de cette guitare aphrodisiaque, quand Janis entonne sa montée au rythme violent de l'orgasme. Le vent a agité les mêmes feuilles aux mêmes branches et les poissons en choeur se taisent au fond de l'eau. On ne voit pas Strasbourg par-delà la montagne. Et Lacourière n'ouvre pas sa boutique au bout des trembles. Il aimerait dire non bien haut — la gorge lui en cuit — à toute cette absence qui emplit les murs à les faire éclater, mais il ne veut surtout pas entendre sa voix inutile conjurer la crudité du silence. Il s'est donc calmement résolu à subir toutes les tyrannies des choses, livré sans résistance au feu dévorant des incessantes impressions de ses sens. La silhouette amaigrie d'un arbre du jardin étire son ombre squelettique sur un carreau de la fenêtre. L'oiseau perché n'a ni visage, ni chevelure. Ici, point de bleu sombre, ni d'écarlate comme dans les toiles de Chagall. La pochette du disque étale innocemment le sourire commercialement figé de la voix qui tout à l'heure étourdissait l'espace de ses félins rugissements. Il a pensé à partir, à dormir, à lire, à se regarder dans le miroir. Il a eu le goût d'un café, d'une pipe, d'un gâteau. Il a marché vers la porte, s'est étendu sur le divan, s'est rassis sur la chaise, s'est à nouveau levé, a tourné en rond, s'est mis la puce à l'oreille, s'est jeté la tête contre les murs, a compté des moutons et s'est enfin trouvé face à face avec cet inconnu venu subitement à sa rencontre du fond de ce malheureux miroir. C'est là qu'il s'est imaginé ou souvenu (qui pourrait dire ?) qu'il avait déjà rêvé à tout cela. Il a même cru qu'il s'éveillait et que le rêve s'achevait au moment où il quittait des yeux la glace, mais il fut étonné de constater qu'il lui suffisait de poser à nouveau les yeux sur le miroir pour que se renouât son rêve. Il répéta ainsi le mouvement d'yeux plusieurs fois pour vérifier le mécanisme et quand il se dirigea ensuite vers la chambre où il se coula rapidement sous les draps, il ne savait vraiment plus en fermant les yeux

s'il s'abandonnait au sommeil ou s'éveillait à une nouvelle vie. Il a entendu très loin avant de perdre conscience une voix de femme qui chantait ironiquement... « T'es vraiment pas un soleil
Mais t'es ben fin pareil... »

J'étais fatigué quand maman est venue, mais une jeune fille est entrée pendant que je parlais avec elle. Cela a causé une sorte de gêne, je ne sais pas pourquoi. La jeune fille voulait boire de l'eau et je lui en ai donné. Maman a dit que l'été arriverait bientôt et que les fraises seraient mûres la semaine prochaine. La jeune fille était avec un homme et lui aussi buvait de l'eau pendant qu'elle me disait qu'elle avait déjà, il y a longtemps, demeuré ici. Dehors, une voiture est passée et nous l'avons regardée. Maman était avec Jeannine qui ne parlait pas en se berçant. Maman a dit qu'elle aimerait revenir prochainement pour passer quelque temps. L'homme a causé des dessins sur les murs et de la musique allemande que la radio diffusait, pourtant discrètement. Maman mâchait bruyamment de la gomme et Jeannine lui adressait des regards de sévère remontrance. Maman n'a plus parlé et moi j'ai regardé les dessins sur les murs. L'horloge était silencieuse. La jeune fille a fini de boire et m'a demandé gravement si j'étais peintre. J'ai répondu maladroitement que non. Elle a paru légèrement offusquée. Je me suis senti gêné et Jeannine a dit à l'homme et à la jeune fille qu'ils ne nous dérangeaient pas. La jeune fille a enfin demandé, cette fois avec une prudence extrême dans la voix, si je demeurais ici. Maman a bâillé en levant les yeux au ciel et j'ai dit oui machinalement. Tout le monde s'est tu en même temps et l'horloge a alors laissé entendre le son égal de son timbre électrique. La jeune fille est repartie avec l'homme vers la rivière et Jeannine a emmené maman en lui demandant si elle était fatiguée. J'ai pensé avec satisfaction que je pourrais maintenant

me reposer si je le voulais. Mais au lieu de dormir, je me suis mis à repasser soigneusement dans ma tête tout ce qui venait de se passer. Et je me suis aperçu que maman cachait la très grande peur qu'elle éprouvait de cet homme derrière les invisibles sourires qu'elle lui adressait sans cesse. Et je me suis aperçu que la jeune fille avalait avec chaque gorgée d'eau qu'elle lapait nerveusement le trouble inavouable d'un désir inconnu. Et je me suis aperçu que Jeannine refoulait dans son mutisme désinvolte la rage d'envie acharnée contre le désir de l'ingénue jeune fille. Et je me suis aperçu que l'homme nous embrassait tous du même regard qui nous fondait ensemble dans un même tableau.

Le mouvement des paupières qui battaient comme des ailes d'oiseaux piégés chassait puis rappelait l'obscurité. La pensée se frayait un chemin péniblement, avec infiniment d'effort, à travers ces éclaircies et ces éclipses que créait un battement de cils. Dehors, c'était l'aube. Dehors, était-ce hors de sa tête ou hors de la maison ? Cette question effleura son esprit qui s'en empara et la retourna longuement dans tous les sens jusqu'à l'oublier et la retrouver ensuite sous une forme nouvelle, inconnue, méconnaissable. Cette image de branches noires découpées sur un fond de matin lumineux, était-ce par la fenêtre ou par la seule porte de son regard qu'il l'apercevait dans un clignotement ? L'obscurité et le sommeil étendaient d'insondables intervalles entre ces mystérieux problèmes.

Une lumière blanche entrait par la fenêtre. Le ciel couvert. La nuit agitée. Des images lumineuses où couraient des ombres sordides. La fatigue réveillée à nouveau par ce goût de soufre dans la bouche tous les matins. Il se souvient d'avoir beaucoup rêvé : la mémoire ne réussira jamais à tuer tous les cauchemars. Il est nu sur la chaise dans cette fadeur blanche de la lumière et le voilà qui s'accroche encore à cette plume qui le traîne lourdement on ne sait où. Les mots de l'encrier, les grains du sablier, les minutes de l'horloge... La machine est rouillée ce matin. Quel fichu métier ! Il lui semble qu'il ne s'éveille pas d'un sommeil, mais plutôt d'une distraction, d'un oubli, d'une absence. Les choses aussi ont dû dormir un peu, disparaître un moment... On s'absorbe un instant dans une pensée et l'on s'éveille quelques années plus tard. Puis l'on reprend tranquillement où on l'avait laissé le fil de son idée. C'est peut-être ce que l'on appelle vivre. Il est sûrement périlleux de voyager ainsi par les fissures inégales du

temps. La vie est une tuerie. La nudité nous surprend un bon matin dans la blancheur filtrée d'un jour nuageux, assis à sa fenêtre, en train de chevaucher une pointe d'acier émoussée qui sillonne comme elle peut ce qu'il nous reste de conscience, pour explorer les sentiers inextricables du monde. Et le silence a oublié tous les cris de Janis, tous les airs de Pink Floyd. Phantasmes que tout cela. Comme s'il pouvait en être autrement. Devoir inventer si laborieusement une vie qui ne tient qu'à l'effort éphémère et désespéré de notre désir ! Bêcher si dur à coup de phrases pour prospecter son jardin ! Pauvre frère de Candide dans l'immense famille des horticulteurs de petite semaine.

Il ne s'est pas levé tard. Il n'a pas voulu déjeûner. En buvant tout de même son café noir, la radio – qu'il avait commencé par ouvrir – l'a piqué par une oreille. La piqûre enflait en injectant tout – slogans, paroles et musique – en même temps. Il a eu le goût de se recoucher pour ne plus soutenir cet effort exaspérant dont il s'affligeait les yeux pour les tenir ouverts. L'idée de se recoucher éveilla une répulsion, tout un réseau confus d'éléments distincts et désagréables. La sensation sèche du drap blanc et la forme rebelle de l'oreiller étaient intimement mêlés à ce refus de dormir. Il y avait aussi le contact râpeux et fade de la langue sur le coton. Tout cela se rassemblait maintenant clairement pour rejeter l'affaissement ennuyeux des paupières encore tout empêtrées dans les rets de la nuit. Mais il savait qu'un flot d'images secrètes, minutieusement recouvertes de toutes ces impressions bénignes, avaient vécu dans une flamboyante splendeur, avant de se changer au jour de la conscience en ce tas de petites sensations triviales. Cet état englouti, disparu, restait inaccessible à la mémoire qui pourtant en pressentait l'afflux au temps le moins opportun. Quel agacement, quelle exaspération et quel épineux problème pour la conscience de savoir là, proche mais impossible à atteindre, un si rare et si abondant minerai ! Lassé de forer au hasard les abîmes de sa nuit, il s'est précipité sous la douche pour ne plus entendre la radio, pour ne plus passer au tamis son sommeil, pour ne pas manger... L'eau est descendue sur sa tête comme le flot du Léthé, comme un philtre d'oubli, comme un baume euphorisant. Il s'est fait lui-même liquide en se coulant sous le jet dur qui le masturbait insensiblement. Il redevenait tout entier ce qu'il était au fond : âme, abandon, plasticité. Il apprenait en s'y livrant la victorieuse caresse de l'eau qui sait tout conquérir

sans rien violenter. A épouser aussi parfaitement les contours de toutes choses, à les envelopper si complètement et de si près, à les palper de sa si douce et si égale pression, l'eau était sûrement l'élément physique de toute séduction. Il fut arraché de sa rêveuse découverte par l'insistance effrontée de la furieuse réclame radiophonique qui proclamait à pleins tuyaux, à grand renfort de musique, que « L'AIRCANEUROPE, C'EST BIEN MIEUX QUE L'EUROPE ORDINAIRE ! » Il courut en serviette tourner l'interrupteur et il déshabilla une orange avant de rebrancher le percolateur.

Elle n'a pas frappé avant d'ouvrir la porte et la chaleur faisait encore suinter le plâtre. Le disque ne tournait plus. L'ouverture large de la porte a souligné l'échancrure semblable de sa bouche qui souriait. Le poêle ne chauffait pas mais la chaleur était telle que la sueur tachait son vêtement à l'encolure des aisselles. L'ampleur de ses hanches accusait la souplesse de la taille. Lui, surpris et mal à l'aise, n'osait bouger, mais sa surprise et sa gêne disparaissaient, n'avaient aucune place parmi ces menus événements — sueurs, suintements, sourires — qui tramaient à eux seuls toute la situation. Il s'accrocha solidement au tuyau de sa pipe. Il crut parler des fraises qu'il avait cueillies ou des fleurs qui étaient sur la table, mais sa bouche n'avait rien exprimé qu'un vague sourire de circonstance. Elle a dit qu'elle adorait ce disque dont la pochette commerciale au sourire figé affichait toujours le visage de la voix qui ne chantait plus. Lui, a évacué de ses joues une bouffée bleue comme une bulle. Puis elle a suivi des yeux le long étirement du tuyau noir au plafond. Son regard est devenu moins beau et lui, il a ajouté sans à-propos que sa mère, qui était venue, n'aimait pas beaucoup cette musique. La fenêtre encadrait le grouillement liquide de la rivière et l'horloge sur le mur marquait le pas du temps. C'est alors que le téléphone n'a pas sonné et qu'elle a demandé s'il était en service. Il a répondu que oui et il s'est senti gêné que l'appareil ne vienne pas confirmer sa réponse en sonnant. Le cadran, l'écouteur, le boîtier et le fil, tout cela s'encastrait dans un rectangle noir qui se tapissait contre le mur dans une obstination de parfaite indifférence qui n'avait d'égale que dans la patience électrique de l'horloge. Il crut que tout cela ne lui avait

jamais adressé le moindre signal et il fut assuré que sa réponse était fausse. C'était cela qu'il entendait rectifier en ajoutant que l'installation était récente et que... Mais l'attention de l'autre était rendue bien ailleurs. Elle fixait les livres et les papiers entassés en hâte sur un coin de la table. Il cramponna à sa pipe l'angle de ses mâchoires. Elle s'efforça de tromper sa curiosité afin de sauvegarder ce qu'elle devinait de mystère à ce tas de paperasse et elle entreprit de rouvrir toute grande la porte immense de son sourire. Il vit alors en attachant une extrême attention à observer à nouveau ce sourire, qu'il était le tracé d'une voie d'accès qui parcourait tout le corps, du lobe ourlé de l'oreille au galbe enflé de la hanche. Des mots suivirent et se répondirent mais sans égard les uns pour les autres. Le plâtre les répétait dans un chuchotement avant de les effacer dans la moiteur blanche de ses murs qui, par malheur, n'avaient point d'oreilles. Ainsi les mots se perdaient. De plus en plus c'était le mouvement des lèvres ou l'ondulation légère du corps qui portait et recevait les messages. Le sourire s'ouvrait à tout instant et s'allongeait parfois dans un regard qui prenait l'accent d'une invitation.

Elle dit que la vue était belle, que la rivière était belle, que le ciel était beau. Il dit que les oiseaux habitaient partout les abords buissonneux de la rive. Le téléphone muet s'accrochait au mur. Elle allongea le cou et inclina la taille en direction de la fenêtre. Elle dit la beauté du soleil couchant. Les aiguilles électriques grésillaient leur tic-tac égal et circulaire. Le jour déclinait. Les voix murmuraient... Le tuyau au plafond... Le plâtre... L'horloge... La fenêtre...

— — —

Il n'avait d'abord remarqué d'elle que l'énormité de ses hanches et l'embrasure béante de son sourire. Avec cette façon d'afficher son désir sur la poitrine et autour du bassin, avec son ventre chaud qui se creusait à chaque souffle de l'envie de s'ouvrir, avec ce trouble vierge qui sortait de ses yeux farouches, de ses épaules et de ses lèvres, avec cette fièvre sauvage qu'elle mettait à palper les pilosités de sa peau, elle ressuscitait la fonction d'un sens endormi chez l'homme : le flair. Et il se dégageait de chacune de ses paroles — ou plutôt de chaque mouvement minuscule de

ses lèvres – un fluide qui produisait sur tout l'être l'incidence d'une odeur. Les mains, les narines, les papilles et la bouche s'employaient désespérément à capter toute cette émanation.

Elle n'était pas entrée comme on entre dans une maison. Elle s'était coulée plutôt entre la porte, toute liquide, comme on s'insère entre les draps. La rouge odeur de sa bouche se répandait partout comme des paroles qu'elle aurait dites négligemment. L'humidité des murs suintant du plâtre frais rappelait la moiteur perlée de sa peau. Son pas dansait entre un éclair de cheveux et des taches de couleur. La vie coulait à reculons dans le bourdonnement de l'horloge qui talochait ses secondes dans la direction du souvenir. Plus rien ne l'attachait aux objets présents qui servaient de cadre à sa présence. Il comprit que cette femme était déjà partie d'ici, de ce lieu, et de longtemps. Les aiguilles n'y pouvaient rien et tous leurs tics-tacs assemblés, pointés ensemble dans le ventre du passé, n'auraient rien retiré de sa présence autour de tous ces objets.

Il ne savait absolument pas, quand elle est arrivée, laquelle, d'elle ou de la rivière, il désirait le plus. Son désir était encore trop identifié au battement sanguin de ses artères pour pouvoir y reconnaître une direction discernable. Puis il fut atteint tout d'un coup au ventre, au coeur et à la tête d'un étrange appel. Le signal, qui insistait et se concentrait en des endroits précis de son corps, lui arrachait des gestes inhabituels, précipités, des respirations spasmodiques et des mots d'esprit. Il se prit à soutenir des propos obscurément subtils du délire survolté d'une hilarité sensuelle. Sa conduite avait cessé complètement d'appartenir au gouvernement de ce qu'il avait identifié trop longtemps comme étant « sa » volonté. Comment voulez-vous donc qu'il pût savoir, à ce moment, si ce n'était pas la rivière elle-même qui lui extirperait du corps cet éclatement généreux et long comme une éternité germée au coeur de l'instant ?

Il eût voulu crier pour conjurer ses sens, mais le plaisir dans son essor ne permettait plus une telle interruption. Il pensa à pouvoir fixer, arrêter un instant – n'importe lequel – de cette montée irrésistible du sang, du souffle et du désir. Cette pensée le subjugua et il fut presque terrassé du sentiment qu'il eut de concevoir une telle chose. Ce fut à ce moment précis – il s'en souvient nettement – qu'une sorte d'effroi panique faillit l'envahir.

Mais il se ressaisit juste à temps. Oui, il en fut capable et, se ressaisissant, il put s'abandonner. Il soupira profondément en délaissant l'idée chimérique qui lui avait presque coûté l'accomplissement pénible mais irréversible de la jouissance. Sa respiration lui fit réaliser le travail acharné de la volupté pour se frayer un chemin à même son corps résistant, ses membres rebelles, ses artères irriguées. Son trouble croissant, épié en tout par sa lucidité – mégère voyeuse – le fit se retenir par une légère crispation. C'en fut trop. Son geste avait exaspéré le plaisir qui s'emportait cette fois dans un assaut définitif. Comme il s'était mépris ! Sa volonté d'arrêt n'était qu'une intention d'achèvement. Son scrupule n'était plus que remords. Tout lui échappait lentement, sans fin, éternellement. Son souffle, son coeur et son ventre se vidaient à grands coups qui résonnèrent longuement à ses tempes. Sa langue s'essouffla, pendante et molle entre ses dents.

– – – –

La rivière s'étire, s'étale et s'étend. Le monde est à ses pieds qui attend. La vie est là dans son lit qui se répand. Le courant s'alanguit dans son corps de serpent...

Un vent secoue les branches. Les herbes bougent. Les oiseaux s'envolent. D'autres ne se posent pas. Le jour se voile. Absence d'un oiseau blanc sur un rameau de tremble. La montagne renfle son dos, creuse ses crêtes, arrondit sa croupe. La rivière lui sillonne les reins. Le profil net d'une maison maçonnée de stuc. Le soleil qui perce à même l'amoncellement des nuages. Un écran blanc troué de fenêtres : « Votre chalet ». L'eau roucoule dans un évier. Crépitement de l'horloge électrique. Le robinet grince. La pompe gronde. Cri de merle. Carrelage du plancher, du plafond, des fenêtres. Des oiseaux repartent, croisent un arbre, frôlent un toit. « Votre chalet ». Le bruissement et l'agitation des feuilles. Quel souffle a pu soulever l'épaisse frondaison ? C'est un bras, un pied, une hanche. Les jeux prismatiques du soleil entre les couches atmosphériques. Apparition de deux corps féminins. Les jeux élastiques des membres déliés sur le lit frais de la verdure.

Deux jeunes filles sont dans la cour. Elles ne rentrent pas mais restent aux abords de la maison où les hautes herbes, les fleurs malingres et les fraisiers sauvages poussent ensemble dans un grand désordre. Elles marchent dans cette abondante végétation, se sont même assises, puis couchées sur le sol, indifférentes aux signaux répétés qui leur étaient adressés de l'intérieur. Elles montent debout sur les sièges des balançoires et s'accrochent les bras aux câbles pour propulser leur corps en l'air dans un mouvement d'encensoir. Leurs jambes écartées s'appuient aux extrémités de la planche de bois et leur ventre bombé en avant balaie l'air avec la complaisance et l'abandon d'un grain de pollen que le vent a détaché de son étamine. Les ventres montent en l'air, soutenus par les jambes et poussés par les bras. Les ventres cherchent dans l'air chaud la fécondation d'un rayon de soleil. La caresse attardée de l'air chaud sur la jeune musculature de ces deux vivants réceptacles emplit tout le jardin d'une curieuse fête. Les bras cabrés, les câbles tendus et le mouvement redoublé du balancier sous l'excitation haletante du plaisir relancent à chaque instant les ventres avides vers le soleil.

— Votre chalet, a prononcé distinctement une voix, venue du fond des vertes bouches d'ombre.

— Votre chalet... a repris la voix dans une phrase dont les autres mots se perdaient.

— Monsieur, votre chalet...

— Eh...

– Nous avions cru connaître quelqu'un qui avait habité ici...
– Possible.
– Nous nous excusons...
– Mais je vous en prie...
– Nous sommes confuses...
– Je vous assure que...
– C'est que j'avais une amie qui... parfois... l'été...
– ...
– ses parents...
– ...
– au moins les semaines de grande chaleur...
– ...
– après la fin des classes...
– ah oui !
– encore une fois nous nous excusons...
– mais puisque je vous dis...
– nous sommes désolées... nous allons... tout de suite... veuillez...
– soyez...
– nous n'aurions jamais dû...
– mais pourquoi ?...
– nous ne savions pas... parce qu'avant...
– ...
– quand mon amie...
– oui.
– c'était elle...
– je vois.
– mais maintenant...
– ça ne fait rien.
– maintenant que vous...
– ...
– nous ne voudrions tellement pas...
– voyons...
– s'il fallait que... il ne faudrait pas...
– ...
– surtout que vous semblez si...
– quoi ?
– comment donc ?... si... tellement...
– mais enfin...
– et puis après tout, c'est... c'est... votre chalet.

Deux jeunes filles reparties, en allées, mortes, à nouveau inexistantes et rendues au vaste néant des choses qui ne sont pas ici, qui n'y sont plus ou pas encore... L'air se referme vite sur la place laissée vide par leurs gestes verdoyants sous la lourdeur ombragée des branches. Tout marque maintenant comme avant, l'heure indistincte de leur absence. Le temps efface sans éclat la trace de leur venue, de leur éclipse, de leur passage. Le concours de tant de choses vertes – feuilles, balançoires, insectes – masque jusqu'à l'impression trop visible de leur départ.

La porte ne ferme pas quand on veut, comme on voudrait... Le vieux battant ne sait plus interdire les bruits, la fraîche, les odeurs... La pluie y passe avec le vent, les araignées et les rumeurs. La palme affaissée d'un tremble attend le retour d'un oiseau blanc. Pour l'instant, tout est calme. On n'entend plus... Le dos accroupi de la montagne, le vol silencieux des aigles, le cri courroucé des corbeaux. Nul ventre dans la cour pour proclamer la splendeur enviée de « Votre chalet ». Le craquement électrique d'un chant de cigale, d'un son de moog, d'une note de cithare. La chaleur de l'air se lit à la couleur du ciel, de même que la profondeur de l'eau à celle du sable de la plage. La générosité et l'abondance du vert végétal dominent le paysage. Tout l'horizon souligne l'absence d'un oiseau blanc sur la branche tendue qu'un tremble incline par-dessus le toit.

Je ne sais pas pourquoi le ciel s'est obscurci, ni comment l'horloge s'est enfin tue. Je ne sais pas ce qui m'a poussé à couper mes pages en deux et à écrire sur des demi-feuilles. Je ne sais pas pourquoi j'ai complètement oublié sur son mur l'obsédant téléphone noir. Je ne sais plus où j'ai mis cette lettre oblitérée de Cosnes dans la région de l'Yonne, mais écrite à Paris. Je me demande aussi ce qui m'a fait ceindre mon front d'un bandeau qui retient la chute de mes cheveux et me donne un air fièrement indien. Et d'où me vient toujours ce frisson, comme le rappel d'une douleur restée prisonnière de mon ventre ? Qui me guérira jamais de ce mal, enfermé là ? « Délivrez-nous du Mal. » Pourquoi une page tire-t-elle sa naissance des entrailles ainsi que tous les enfantements ? Qu'est-ce qui m'a fait si soigneusement ranger et mettre en ordre tous mes papiers ? Pourquoi sont-ils maintenant étrangers et muets comme des livres ? Pourquoi m'est-elle refusée, la délivrance unique de pouvoir accoucher d'un seul coup de toutes mes pages ? Je ne sais pas pourquoi j'ai placé sur ma table ces dessins devant moi près du cendrier. Je ne sais pas qui a poussé tant de vent à passer aujourd'hui entre les interstices du mur, de la porte et de la fenêtre. Je ne sais pas pourquoi je suis allé tout à l'heure m'étendre loin des arbres, en plein soleil, ni pourquoi j'en suis revenu couvert de sueurs, la tête lourde et avec l'intention de noter mes rêves. Sais-je pourquoi maman m'a téléphoné pour me dire qu'elle viendra demain ? Pourquoi donc ce plâtre n'en finit-il jamais de suinter comme une peau sous l'effet de la chaleur ? Qui a rangé dans ma bibliothèque et fermé à jamais tous mes livres ? Qui a éteint la radio ? Où se cache la jeune fille qui est venue tout à l'heure ? S'il fallait maintenant qu'elle revienne ! Pourquoi n'avouerait-elle pas tout bonnement, sans l'inutile coquetterie de ses questions anodines, son envie grossière de me faire l'amour ? Que devrait-il alors se passer ? Serait-ce ma pipe, le poêle ou l'horloge qui, le premier, oserait la violer ? Ou moi-même, les en empêcherais-je ? Pourquoi d'autres courriers n'apportaient-ils pas d'autres lettres ? Pourquoi Paris si loin et Strasbourg si muet ? Pourquoi ces nuits pleines de rêves et ces tristes journées sans le moindre événement ? Pourquoi ces fantômes de femmes, à peau de papier, au sang comme de l'encre ? Que signifie cette courbe inclinée comme une croupe arrondie sous la caresse des doigts ? Que veut dire dans ma bouche ce goût amer de café ? de tabac ?

Je ne sais pas pourquoi toutes ces questions tout à coup m'envahissent de partout. Je ne sais pas pourquoi tout s'est arrêté en dehors de leur assaut multiple. Je ne sais pas pourquoi il ne revient pas. Ah, s'il pouvait revenir avec son attitude étrangère, son apaisante impassibilité et son impersonnelle supériorité ! S'il pouvait encore me surprendre, me perdre et me dissoudre en lui !

J'ai regardé dehors : Maman ! Elle l'avait bien dit. Elle a apporté ses couvertures, son sac à main, ses confitures. Elle n'a pas oublié son ennui, sa discrétion de fourmi, ses tracasseries d'abeille. Elle a déclaré que la maison était belle sans même regarder. Je lui ai dit que je m'y trouvais à l'aise et elle s'est mise à tricoter. Le bouilli de légumes fricotait sur le feu. Je l'ai questionnée sur les autres, la maison, les enfants. J'ai lavé un grand poêlon en fonte parce que je redoutais l'oxydation d'un trop long trempage. Elle a dit que Jeannine n'était pas en vacances et travaillait même tous ses dimanches depuis que Mme Mayrand était tombée malade. J'ai senti une odeur de graisse figée se réveiller sous l'eau chaude et mes doigts ont touché le fond visqueux de l'évier. Jeannine était très fatiguée de ce surmenage et se couchait à neuf heures tous les soirs. Elle disait que sa voiture allait mal, mais elle n'avait même pas le temps d'arrêter chez Tico pour la faire examiner. L'évier avala bruyamment l'eau sale dans un gargouillement. Le petit à Denis avait failli se noyer dimanche passé en jouant dans le bateau à « ton oncle Léo ». Ma tante Alice, elle, était toujours pareille, « que veux-tu ? » Le peloton de laine grise roula sous la table en dévidant son gros fil échiffé. J'ai soulevé le couvercle de la marmite et j'ai piqué le boeuf à la fourchette. « Pauvre Jeannine ! A s'désâme tant ! »

Je ne lui ai pas dit que la chambre qui lui était réservée était un peu empoussiérée. Elle a encore parlé de la vaisselle « de trois jours » qu'elle avait dû faire quand elle est allée garder les enfants chez Angèle. La chambre encombrée qu'il me faudrait vider pour lui faire place, continuait à me préoccuper, mais je ne lui en ai rien dit. La cuisine à Angèle était si malpropre qu'on avait du mal à la tenir en ordre. Je risquai une allusion au lit défait... Elle continua en s'emportant contre la turbulence des enfants sans retenue qui grimpaient sur les meubles, renversaient leur lait par terre, maculaient leurs vêtements. Je m'absentai pour me laver les mains dans la salle de bains. Il paraît que « ta pauvre tante » n'est pas du tout enchantée d'apprendre qu'elle est enceinte encore une fois. Autre roulade d'une balle de laine sur le parquet ciré de la cuisine. Je prononce une formule de retentissante compassion à l'égard de sa fourmillante maisonnée, en songeant qu'il me faut sans retard préparer une salade, mettre la table. Maman allonge la liste des méfaits puérils. J'apprends d'une oreille distraite, mais tout de même avec un pincement d'émotion que les marmots ont cassé la pipe offerte à leur père en cadeau. Mon couteau râcle avec rage la peau rugueuse d'un radis, et de petits morceaux de terre noire vont grincer sous le plat. Le robinet lave la pleine poignée de tubercules rouges que mes deux mains tamisent sous le jet. On ne sait si Jeannine va venir, ce soir, après souper. Une mouche est chassée par une main veineuse entortillée de brins de laine. Je revois encore le navrant désordre de cette chambre à tout mettre que je dois trouver moyen de ranger discrètement, avant l'heure du coucher. Maman brise la menace avortée d'un silence en s'étonnant banalement de la beauté du paysage. Le déroulement des raies rouges et blanches de la nappe a révélé et suspendu le parallèle rigoureux des répliques. Les noeuds bleutés des vieux doigts arthritiques ont couru entre ces rayures colorées, y jetant les couverts, les plats, les ustensiles. La marmite vaporise d'alléchantes odeurs.

Maman n'a pas de veine. Maman n'a plus de dents. Mais elle aime tant les fraises. Nous n'en sommes encore qu'au bouilli. Elle loue les qualités de la viande, mais elle lorgne une assiette remplie de rouge dans l'armoire. La crème est sur la table près du sucre qui semble calmer l'inquiétude de ses multiples mouvements de tête. Les bouchées arrondissent les replis amples des bajoues. Je n'aime pas les navets. Le silence s'épaissit de bruits d'ustensiles

et de mastications. L'appétit s'ennuie. Je cherche en vain dans tous les recoins de la pièce quelque chose à dire. Un tas de petits morceaux de navet refroidit en bordure de mon assiette. Je pense à une pipe cassée en m'allumant un petit cigare. Il n'y a pas non plus dehors, aux alentours, quelque chose que je pourrais lui apprendre : elle sait bien que les fraises ont été ramassées près de la maison. Mais mon angoisse s'arrête devant le sourire satisfait d'une bouche édentée : elle écrase ses fraises à la fourchette. Le goût du cigare me rassure tout à fait. Mes yeux dévorent l'éclatement sanglant des fruits rouges dans la blancheur du sucre. Ma faim se terre très loin au creux de mes tripes. Maman avale en salivant. Je m'absorbe dans la préoccupation triviale du lit à faire, du matelas à monter de la cave. Je heurte du bout du doigt la sécheresse friable d'un paquet de cendre accroché à la moiteur fade d'un cube de navet.

* *

Non. Inutile, tu ne m'auras pas ! J'ai rêvé à deux jeunes naïades qui sortaient de l'eau, nues, enjouées, ruissellantes et qui marchaient dans un jardin de fleurs. Jamais ! J'ai mis longtemps à m'endormir en essuyant sans cesse mon front humide sous mes cheveux tombants. Va-t-en, garce ! Je n'ai pas réussi à lire malgré des heures entêtées dans l'opiniâtre compagnie de mon livre. Je n'ai presque pas parlé aujourd'hui, mais j'aurais voulu embrasser toutes les personnes que j'ai vues. Mais ne crois pas m'abuser par ce grossier stratagème ! Pas une seule femme qui n'ait éveillé en moi une instinctive envie de la supplier. Toutes les mains m'ont semblé faites pour être baisées passionnément sous des chapelets de bagues. Surtout n'approche pas ! Sous des paroles subtilement banales et éhontées, j'ai proposé la luxure à toutes celles qui m'ont parlé. Aucune n'a encore percé le code. Tous mes mots m'appartiennent. J'ai bien failli au moins deux fois me répandre en formules d'imprécation, en prières, en supplications. J'ai vraiment été

à deux pas de me courber en deux, de me traîner la face à terre en implorant. Ah ! comme tu devais exulter ! Mais en vain. Le puits de la lampe n'a pas fini de remplir seul mon regard.

Je t'ai reconnue. Je revois un à un tous mes gestes, toutes mes bassesses, toutes mes inepties. Le voile de l'innocence s'est déchiré. Ce tissu de banalités qui fait la trame de ma vie n'a pas du tout la surface lisse de l'indifférence. Je connais tous les crimes avortés de mon impuissance. J'ai très clairement discerné ta face sous les traits d'une inconnue. J'ai voulu lui cracher au visage, crever ses yeux de morte, souiller son teint nacré pour ensuite implorer son pardon de mes cris éperdus. Ah le frisson si secrètement logé tout au fond de mon ventre et que le moindre de ses regards pouvait changer en un piétinement acharné à me fouler le coeur ! Et en marchant sur la rue, ce pas derrière moi que mon oreille a si nettement reconnu ! J'en ai été figé sur place, comme quelqu'un qui entend des voix. A une autre femme, j'ai révélé ou j'ai caché (comment savoir ?) la réception de la lettre. Quelqu'un que j'ai croisé plus loin sur le trottoir m'a regardé droit dans les yeux. Et j'ai soutenu son regard. Et je n'ai pas bronché. Mais j'ai su en baissant les yeux à terre que tu avais guetté et attendu mon humiliation. Ce qui m'étonne encore au-delà de toute mesure et qui me met en rage, c'est cette naïveté impossible d'avoir un moment cru à ton départ, cette invraisemblable histoire d'avion, de lettre, d'absence... Mais je te reconnais sous l'épaisseur obtuse de tous tes masques et c'est moi maintenant qui guette et qui pourchasse tes sordides apparitions. Tous tes sortilèges tarissent à leur source.

Ça fait un peu mal . . . le ventre . . . quand . . . si loin . . . si tard . . . Et puis, il y a . . . le poêle . . . les murs . . . ce vent dehors . . . Et ce maudit téléphone qui refuse de sonner, qui se cramponne au silence. Tous ces dessins sur les murs. Ce portrait dont la grimace triste endolorit la peau, râpe la gorge, emplit les yeux. Sourire serait difficile et périlleux. Du reste, ce serait inutile. Il faut prendre grand soin d'éviter les miroirs, les mares d'eau, les fenêtres. La porte est fermée, mais . . . Comme si l'on pouvait nier par une frontière l'existence d'un pays ! Les maisons sont des frontières tracées au bord de la nuit. On ne se garantira jamais qu'illusoirement des atteintes profondes du froid, du noir, du vide. Frêle porte, dérisoire . . . Chaleur trompeuse de la pipe, de la lampe et d'un faux sourire de star sur une pochette de disque. Mince barrière que tout cela contre la clameur de millions d'insectes

voraces qui s'emploient à grignoter l'obscurité nocturne. Ici, l'horloge leur tient tête ironiquement. Tandis que les aiguilles tracent le cercle arbitraire de l'ennui et de la vie artificielle, parmi tant de pièges un peu ridicules inventés pour déjouer la nature, les insectes trament la vraie texture du temps de l'autre côté de la porte. Pourquoi faut-il toujours être exclu de la partie ? Comment en est-on réduit à se fuir entre des murs où l'on s'est soi-même enfermé, alors qu'on ne réussit pas à étouffer dans sa poitrine cet insecte qui marque, contre tout, le rythme indélébile de la vie ? Quelle furieuse folie nous a pris pour ainsi situer l'orbite de son destin entre une armoire à glace et un garde-manger ? Et des cloisons peuvent ne pas éclater sous la pression d'un tel vide ! La preuve en est faite. Triste sujet d'expérience ! Quand le cadran cynique pend, livide, au mur blanc...

La page écrite l'est à même le temps. La plume et le cerveau, ces deux machines à ratisser, ces deux pressoirs à traire le temps, sont aussi, bien que d'un autre point de vue, des espèces de passe-temps...

— — —

Le temps de rouler une cigarette. Le temps de se relire avant de continuer. Le temps de plonger au fond du blanc d'une page. Le temps d'écouter sur le disque une plage. Le temps de se couper les ongles. Le temps de traverser la rivière à la nage. Le temps de rallumer sa pipe. Le temps qu'une allumette crépite en flambant.

Le temps de faire un saut à la ville, une course au marché, un stop à l'étalage. Le temps de se laver les mains, d'attacher ses cheveux, de se brosser les dents. Le temps de Camay rose, Brylcream et Pepsodent. Le temps des bicyclettes et des dépolluants.

Le temps de réciter deux vers au coin du feu. Le temps de se mirer dans un autre visage. Le temps de s'amarrer à un autre rivage. Le temps d'ancrer sa vie à deux mots d'une page. Le temps d'attendre une heure, au milieu d'une phrase, la venue du mot juste. Le temps de détecter ce que l'on anticipe. Le temps de ruminer les anciens maléfices. Le temps des silences parlants et des paroles muettes. Le temps des signes perdus et des langues secrètes.

Le temps d'un éclair de luciole. Le temps d'un beau rêve oublié sur l'oreiller. Le temps d'une piqûre d'insecte. Le temps de l'abeille dans l'alvéole. Le temps d'un saut de crapaud et d'un croassement. Le temps de tuer une mouche. Le temps de se gratter l'oreille. Le temps floral d'un papillon. Le temps visqueux de l'embryon. Le temps vicieux du morpion.

Le temps de faire une pause au bas de l'escalier. Le temps de s'ausculter, de se prendre le pouls. Le temps de voir enfin si ça tiendra le coup. Le temps du toc-toc, du tic-tac et du cou-cou. Le temps de compter les marches. Le temps qu'une idée vienne. Le temps qu'une fleur pousse. Le temps de faire une phrase. Le temps de voir venir le train, là-bas, qui passe en sifflant. Le temps de se sentir plus seul. Le temps d'une mélodie. Le temps de porter la main à ses tempes. Le temps d'une voix qui crie. Le temps d'un blues en stéréophonie.

Le temps cyclique et nécrophile d'un naufragé seul sur son île.

Le soleil baissait. Une lumière rare et grise flottait encore dans la maison, une de ces lumières de crépuscule qui fait que l'on souffre de ne pas être parti, que l'on s'en veut de ne pas être loin, de ne pas être mort. La beauté discrète du jour finissant et sa dernière caresse triste sur les objets, les disputant aux charmes plus puissants de l'ombre naissante, était d'une douloureuse splendeur. Dans ce décor, les voix familières allaient à nouveau s'assembler et l'assaillir. Comme hier, comme avant, comme demain. Rester là à écouter, se tenir coi et offert à toutes les rumeurs, il ne le voulait pas. Comment s'échapper ? Comment anéantir d'une impossible absence le terrible concert des choses ? Comment repousser dans l'immémorial inédit du néant primitif le spectacle du monde ? Comment ne pas écrire, noircir et raturer sans fin avec les voix de l'âme les manuscrits de l'univers ?

Il a rouvert son cahier, comme un écolier docile. Pas pour le relire. Il a continué d'y écrire des phrases, comme toujours. Il n'a pas pensé cependant d'inscrire soigneusement la date avant de commencer. Il s'est efforcé de ne pas trop penser, de ne pas trop laisser ses pensées s'imprimer dans ses maudites phrases qu'il fabrique malgré lui comme une machine. Comment dire la peine que met à naître une phrase, dont l'énergie concentrée contient en germe le déroulement fatidique de l'interminable pensée ? S'il pouvait jamais cesser de lire la vie comme un roman qu'on écrit, chaque journée étant comme une page qu'on remplit avec ennui, avec le sentiment qu'elle est plate et inutile, mais sans que cela puisse altérer l'envie absurde qu'on a malgré tout de l'écrire, de la vivre tout de même.

Il déteste ces pages, ces journées. Mais cela ne l'empêche pas de les écrire, de les vivre l'une après l'autre, inlassablement. Il déteste son cahier, il déteste un disque, l'horloge, cette femme... la rivière. Maman, elle, avait voulu venir. Elle l'avait dit. Mais vous. Et puis, les jours qu'elle a passés accroupie dans les fraisiers ont mieux profité à ma table que vos jeux à ma faim. Pourquoi m'avez-vous suivi ? Car il faut que vous m'ayez épié jusque dans mes derniers retranchements pour être revenue, m'avoir arrêté sur la route, m'avoir parlé de la sorte, prodigué cette confiance et jeté tous ces sourires. Qui vous a appris que c'était moi, enfin... que quelqu'un de ma sorte demeurait ici, vous attendait, vous appelait... et recevrait avec empressement dans les bas fonds affreux de sa

solitude l'évidente disposition de vos bonnes faveurs ? Maman, elle, venait comme il lui plaisait. C'était ainsi et cela se comprenait aisément, sans explication. Mais vous. Pourquoi ?

Vous avez vu venir l'auto. Vous vous êtes dit : « le voilà », « c'est lui ». Vous avez eu le temps de mettre au point et d'exécuter le numéro de l'auto-stop. Vous avez rassemblé sur votre visage et par tout votre corps les fatigues d'une longue attente, tendues et illuminées tout à coup par l'imminence et la proximité du soulagement. Vous avez — soigneusement, savamment, avec l'instantanéité infaillible du réflexe — composé la pose. C'est à ce moment que je vous vis. Vous étiez soudainement devenue l'étrangère en qui l'on reconnaît sa soeur. J'ai débrayé, j'ai manoeuvré dans la circulation dense de cinq heures, j'ai freiné, enfin je me suis couché presque sur la banquette, le corps tendu vers la manette noire qui vous ouvrait la portière, qui vous ouvrait la frontière, qui me livrait l'étrangère... Surprise, malentendu, quiproquo et coup de théâtre : l'étrangère était plus familière que ma propre pensée et connaissait ma maison, mes habitudes, ma retraite et ma détresse. Elle n'était pas assise que la cabine avait reconnu et intégré sa présence comme celle de quelqu'un qui serait là depuis toujours.

Il ne fallait pas que vous fussiez très prudente. Une femme comme vous attire la mort. J'ai toujours su que vous pénétriez dans l'intervalle du coeur, dans ses interstices invisibles, dès que je vous vis. Il ne fallait pas que vous fussiez très pondérée pour me parler comme vous le fîtes, avec l'ouverture confiante de votre sourire et cet abandon complet de toutes vos craintes. Votre façon de me tutoyer et de me faire vôtre dans la re-connaissance de nos rencontres antérieures n'était pas non plus très réservée. Il ne fallait pas que vous fussiez réfléchie. Mais l'instinct sait tenir lieu de tout. J'ai compris après coup que votre conduite — il faudrait dire votre stratégie — négligeait tout à fait l'intelligence. C'était là votre force et elle me réduisait.

Vous m'avez posé des questions sans vous presser, sans vous trahir. Le jeu était bon, même excellent. Je ne l'ai pas soupçonné. L'instinct, comme je l'ai dit, est une puissance infaillible. Dès les premières réponses que je faisais machinalement, comme pour quelqu'un qu'on ne connaît pas, qu'on vient de prendre sur la rue, vous avez souri chaleureusement, comme pour quelqu'un qu'on connaît depuis toujours et qu'on vient de retrouver par hasard.

Vous avez dû retenir et refouler bien des fois dans votre ventre la grande exclamation et le toucher de votre paume sur mon bras qui nous eussent – trop tôt – révélé notre re-connaissance. Vous avez su ne leur donner libre cours qu'au bon, qu'au dernier moment.

Vous avez promené votre grand corps sans emploi sur toute la largeur de la banquette. Cela faisait s'étendre à tous vos membres votre sourire et je dois à la vérité de dire, d'affirmer qu'il était victorieusement serein et sincère, ce sourire. Vous étiez parvenue – saurais-je jamais comment ? – à chasser toute trace de feinte. Sotte question. Et combien vaine. D'ailleurs il n'y eut jamais dans votre pensée, j'en suis persuadé, quoi que ce fut qui put se percevoir comme une feinte. L'efficacité irréfléchie du réflexe ne connaît rien de tel. Aussi n'est-ce que pour moi seul que je parle ainsi de vous. Puissiez-vous ne pas vous en offusquer !

Vous avez quand même, le moment venu, épanoui votre joie et touché mon bras. D'abord, je n'ai pas compris. Même en emboîtant le pas à votre enthousiasme, je n'ai pas vraiment compris la nature de votre sentiment. Comment l'aurais-je pu ? Je ne connaissais pas alors votre ventre, sa chaleur rayonnante à travers le vêtement, ce qui s'y passait. Vous aviez depuis si longtemps appris à contenir ces mouvements, à les réprimer, à décoder le scandaleux langage de la femme dans l'anodin babillage de la fille-enfant. Quand la peur de révéler enfin quelque chose de vrai est devenue trop forte, vous avez redouté l'artifice de votre machination.

FRANÇOIS RICARD

MISTAGANCE

NOUVELLE

FRANÇOIS RICARD

Né en 1947.

MISTAGANCE

à Réjean B.

« L'inouï ne saurait être entendu »
[Goethe,] *Second Faust*

On retrouva le corps de P. au bord du lac, en un endroit qu'il avait coutume de fréquenter et qui a la forme d'une petite baie enclavée dans les collines comme un demi-entonnoir. On supposa d'abord qu'il s'était noyé, mais sans s'occuper de savoir comment le cadavre aurait alors été rejeté sur le rivage ; d'ailleurs l'examen du coroner écarta bientôt cette hypothèse. Aussitôt le garde-chasse avança qu'il avait pu trébucher et s'assommer contre une pierre, ce qui ne convainquit personne vu l'agilité bien connue de P., qui depuis son enfance parcourait allègrement les bords du lac, sautait sur les billes échouées et passait ses journées à mille acrobaties dans la forêt (je l'avais accompagné un jour et nous allâmes, en longeant prestement la grève, jusqu'à un vieux barrage de bûcherons qui achevait de pourrir au milieu de la rivière de décharge : là je n'osai plus le suivre, tant la marche funambulesque sur les vieux troncs glissants, entrecroisés à fleur d'eau, me paraissait périlleuse ; lui pourtant s'y promenait à l'aise et riait aux éclats). De plus, le corps ne portait aucune marque : ni égratignure, ni bleu, ni rien de déplacé dans les vêtements et qui puisse dénoter une violence quelconque. On l'avait trouvé étendu de tout son long, le visage détendu, les bras allongés sur les galets, comme s'il s'y était simplement endormi. A côté de lui, sur une pierre plate, ses souliers délacés ; car le bout de ses pieds effleurait l'eau, sans y disparaître, pour seulement se laisser caresser par la fraîcheur...

Finalement la famille, les autorités et les villégiateurs des chalets voisins se rabattirent sur la « mort subite » ; on dénicha un lointain parent mort d'une manière inexpliquée et on convint que P. avait dû périr de la même façon malheureuse, malgré sa jeunesse. Les esprits ainsi rassurés, le chagrin put se donner libre cours.

Mais cette solution me laissa insatisfait et je ne cessai, au cours des jours suivants, de me poser diverses questions, qui occupèrent mon esprit et le détournèrent du deuil. Car je n'arrivais pas à m'imaginer P. disparu, et sans doute cela durerait-il aussi longtemps que je ne saurais pas la vraie cause de sa mort. La syncope me paraissait complètement invraisemblable puisque jamais, à moi qui fus son confident le plus intime, P. n'avait exprimé quelque appréhension ni fait mention d'aucune faiblesse physique, même passagère. Cette explication n'avait pu être admise que pour apaiser les gens, qui ont besoin pour leur sécurité de savoir un mort bien mort, et pour une cause claire et normale. Je me disais que quelqu'un d'autre devait aussi se douter de la supercherie ; mais personne ne le manifesta, et je restai seul avec mon inquiétude.

Je tâchai donc de n'y plus penser et d'établir dans mon esprit une certaine tranquillité, me persuadant que quoi que je fasse P. était bel et bien mort et que je n'y changerais rien. J'y parvins à peu près et pus m'associer au deuil général avec une tristesse et une résignation décentes, que, je le sentis, la famille apprécia.

C'est sans doute pourquoi, au sortir du cimetière, le père de P., en remettant son chapeau, s'approcha de moi et m'invita à la maison afin, dit-il, de « régler les dernières choses ». Un peu intrigué, je m'y rendis aussitôt, et l'on me fit attendre à la cuisine pendant qu'au salon les parents recevaient les dernières condoléances de tout un chacun.

Puis le père m'attira dans la chambre de P.. Là, il me remit deux caisses pleines de papiers, en m'expliquant qu'il avait trouvé tout cela parmi les affaires de son fils et que, puisque lui n'y entendait rien, je pourrais peut-être voir s'il y avait là quelque chose d'intéressant. « D'ailleurs, ajouta-t-il, vous étiez son meilleur ami. »

Je ne comprenais guère ce qu'on voulait de moi, mais pour ne pas les vexer j'emportai les caisses et m'imposai de les inventorier soigneusement. Elles contenaient toutes sortes d'objets : coupures de journaux et de revues, anciennes photographies de collège, quelques lettres, des devoirs d'étudiant, une boîte de souvenirs (rubans, étoiles de mer, bouts de ficelle, feuilles d'érable séchées, une chandelle, une boucle de ceinture, deux montres ternies et divers autres brimborions), un carnet d'autographes (je vis la mienne en première page, et d'une grosse écriture fignolée qui m'apitoya), et cinq ou six liasses de feuilles mobiles, tenues par des élastiques, et qui étaient des poèmes. P. en écrivait depuis une dizaine d'années, sans trop y croire, plus par habitude qu'autre chose. Ils étaient tous datés fidèlement et indiquaient même l'endroit où ils avaient été composés, avec l'heure du jour ou de la nuit. Je les feuilletai rapidement : la plupart m'étaient déjà connus, P. m'en donnant habituellement lecture peu de temps après les avoir écrits. Je ne les trouvai ni plus ni moins beaux que jadis, mais une vague mélancolie vint s'y ajouter, qui leur donna à tous un aspect émouvant, inquiétant même, venu autant des souvenirs qu'ils m'évoquaient que de la vénération que j'en éprouvais, à présent que celui qui avait tracé ces lettres, biffé tel mot, cherché patiemment tel autre, travaillé le rythme, l'image, n'était plus. Ces feuilles rudes, au tissu usé, m'apparaissaient comme quelque chose d'invraisemblable, hors du temps et n'ayant aucune commune mesure avec lui ; elles appartenaient à un ordre différent, que je n'arrivais pas à définir mais qui échappait absolument à l'ordre normal où je me trouvais. Je ne pus les lire sans une sorte de malaise, comme un sentiment de vaste fragilité.

Il y avait un poème au moins par semaine, quelquefois deux, et de l'un à l'autre les changements de ton, de forme étaient imperceptibles. On avait l'impression, à les lire dans leur suite chronologique, que le poète n'avait pas évolué, sa sensibilité et sa perception restant indéfiniment au même point. Mais l'impression trompait. Et quand, au bout de ma lecture, je repris le tout premier poème, je pus mesurer avec étonnement tout le chemin parcouru. L'écart me stupéfia entre la langueur un peu doucereuse et puérile des premiers textes, qui tournaient sans cesse autour des mêmes frissons (un impressionnisme attendri, friand de lunes et de crépuscules, et grave à mourir) et, en revanche, la rigueur très mâle et pénétrante des derniers. Ceux-ci révélaient une sensi-

bilité épurée, comme détachée de soi et toute tournée vers l'écoute du monde extérieur, dont elle ne faisait, semblait-il, que recueillir le suc et le distiller curieusement. Il y avait là une force d'attention, un pouvoir de recréation remarquables. Au moins dans l'inspiration, car s'il arrivait que l'expression laissât un peu à désirer, on sentait toujours, au départ, la présence d'une intuition aiguë, comme une révélation subite mais qu'il n'avait pas suffisamment éclaircie. Et je ressentis un peu de peine à constater que P. m'avait tenu dans une telle ignorance de son âme véritable.

Mais, fait curieux, la suite des poèmes se terminait brusquement deux ou trois semaines avant sa mort. Certes il y avait eu auparavant beaucoup d'interruptions de ce genre, et d'aussi prolongées. Celle-ci me surprenait pourtant, non seulement à cause de la sinistre coïncidence, mais surtout parce qu'elle venait dans une période particulièrement féconde, au cours de laquelle P. avait composé ses plus beaux morceaux ; de sorte que la coupure paraissait tout à fait anormale et le résultat de causes sans doute très précises, dont cependant je ne pus découvrir aucun indice.

Le fait ne laissa pas de m'intriguer, et aussitôt l'inquiétude qui avait suivi la mort de P. me revint. Je sentais bien qu'il y avait là un mystère, mais Dieu seul savait comment le pénétrer. J'étais contraint, pour ma part, à des hypothèses abracadabrantes, qui toutes éclairaient quelques points obscurs mais dont aucune ne rendait compte de l'essentiel : la cause immédiate, physique de sa mort. Sans doute l'interruption des poèmes prouvait-elle chez P. une conscience ou tout au moins une appréhension de ce qui allait venir, mais comment, par quel procédé avait-il pu pressentir sa mort ? Je nageais en pleine ignorance et les seuls repères que je possédais (les poèmes, le lieu de la mort, la date), s'ils m'évitaient de croire à des explications faciles, ne m'étaient toutefois d'aucun secours et ne contribuaient qu'à épaissir encore davantage l'obscurité et l'invraisemblance de tous ces événements.

Je me décidai donc à faire mon enquête. J'interrogeai le père, la mère, les voisins de P., en leur demandant de bien se rappeler comment il était peu avant le jour fatal, quelle mine il avait, s'il paraissait sombre, effrayé, triste, bref s'ils avaient remarqué quoi que ce soit d'anormal dans ses attitudes. Mais, outre qu'ils ne se souvenaient de rien, je sentis qu'ils n'avaient aucun désir de se souvenir et ne faisaient pour cela aucun effort : le fait était passé,

ils ne voulaient plus en parler et même (peut-être pressentaient-ils vaguement quelque chose) ils ne manquèrent pas d'agressivité pour m'enjoindre d'abandonner tout cela et de ne pas ressasser inutilement de mauvais souvenirs. En un mot, je ne pus rien apprendre et dus me résigner à ce silence, auxquels tous tenaient farouchement et qui ne fit qu'accroître d'autant mon besoin de savoir.

De guerre lasse, je m'enfermai chez moi et, les deux caisses à mes pieds, j'entrepris de relire d'un bout à l'autre tous les manuscrits, méthodiquement, sans en omettre une seule ligne et en prenant des tas de notes (je lus même les devoirs de classe, tâche pénible entre toutes). Résultat : j'y pris deux jours de migraine et me retrouvai aussi dépourvu d'indices qu'avant de commencer. Je fus bien près de tout laisser tomber, quoique je susse très bien, au fond de moi, que cela me serait impossible, car je ne parviendrais jamais à oublier.

De plus, une idée se faisait jour peu à peu dans mon esprit. Bien que je fasse tout pour la repousser (car elle m'apeurait par les confrontations auxquelles elle m'obligerait), je la sentais s'imposer lentement, comme une horrible évidence, à savoir : que P. se soit donner lui-même la mort. Le seul fait d'y penser me remplissait d'effroi et je m'y refusais de toutes mes forces, tout en pressentant que je ne pourrais pas indéfiniment rejeter la vérité et qu'il faudrait bien en convenir un jour ou l'autre. Car à quelle autre conclusion toute cette étrangeté pouvait-elle me conduire ? Le suicide seul fournissait un semblant d'explication : la rupture dans la suite des poèmes, l'air dégagé avant la mort, l'endroit où on l'avait retrouvé, etc. Pourtant, j'étais incapable de l'admettre et je passai une semaine atroce à lutter contre cette idée, à chercher (vainement) des arguments contre elle ou à m'efforcer de n'y pas penser ; car cette perspective, je ne sais trop pourquoi, me troublait au plus profond de moi-même (peut-être sentais-je qu'elle mettait en jeu ma propre vie).

Mais ce désarroi prit brusquement fin quand je me rendis compte que le suicide de P. n'avait en réalité aucune importance. Rien ne le prouvait hors de tout doute, et rien n'assurait non plus qu'il n'avait pas eu lieu. Je vis bien la vanité de la question : l'agent de cette mort importait peu. Suicide, meurtre, accident, le problème restait secondaire. Toute la question était de savoir *comment* il était mort ; le reste viendrait ensuite. Cette prise de

conscience me soulagea un peu, car elle tirait le débat hors de moi-même et le replaçait dans son objectivité. Peut-être n'était-ce là qu'un sursis et devrais-je plus tard, si jamais le suicide était prouvé, revenir à moi-même et à cette joute intérieure, mais j'étais résolu à ne plus m'en préoccuper pour le moment. Pressentais-je vaguement ce que j'allais découvrir ? Je l'ignore. En tout cas, je compris que la question du suicide était ultérieure et que d'ailleurs, une fois découvert le comment de la mort, les autres points obscurs, c'est-à-dire ceux qui ont trait au pourquoi, ou bien se trouveraient par le fait même élucidés, ou bien révèleraient leur inanité. Mais pour cela je devais poursuivre coûte que coûte mon enquête et trouver le mot de l'énigme.

J'avais déjà fait beaucoup. Il ne me restait plus qu'une chose, c'était de me rendre sur les lieux mêmes de l'événement, où j'espérais découvrir enfin quelques repères. A cause de toutes les formalités entraînées par la mort de P., sa famille avait quitté le chalet dès le lendemain et était retournée s'établir à la maison de ville, bien qu'on ne fût encore qu'au milieu de l'été. J'allai donc les voir et, sous prétexte que je désirais prendre du repos, je les priai de me prêter le chalet pour quelques jours, ce qu'ils firent de bonne grâce et sans fixer de limite à mon séjour.

Je connaissais peu l'endroit. A part le jour où l'on retrouva le corps de mon ami, je n'y étais allé, en sa compagnie, que deux ou trois fois, pour une veillée au coin du feu (c'est alors qu'il me lisait ses poèmes) ou pour prendre un peu d'air pur dans la forêt qui s'étend tout autour du lac. On y atteint par un chemin étroit, qui louvoie longuement entre des rochers, traverse en zigzaguant deux ou trois collines boisées et se redresse enfin juste au bord de l'eau, qu'il longe un moment parmi des savanes avant de rejoindre les chalets. Ceux-ci sont peu nombreux (le lieu étant trop éloigné de la ville) et se ressemblent tous plus ou moins. Les villégiateurs se connaissent, et une sorte de complicité les unit d'être venus s'établir si avant dans la forêt. Mais on est réservé et chacun peut se sentir isolé s'il le désire, et l'être effectivement.

Le lac en lui-même m'a toujours impressionné. Non qu'il soit très beau ; j'en connais de plus doux et de plus agréables, et où les couchers de soleil flamboient davantage ; mais il fascine. A chaque fois que j'y suis venu, j'ai été frappé par cet aspect ensorceleur : il possède, dirait-on, un vaste magnétisme, qui fait converger vers lui tout le paysage d'alentour. Du moins est-ce le cas

pour l'extrémité où se trouve le chalet, et qui forme une étendue à peu près circulaire que les montagnes emprisonnent étroitement de toutes parts comme une margelle. Je sais qu'à droite, par une passe entre les falaises, le lac se poursuit très loin vers le nord, jusqu'à trois lieues, dit-on, et qu'à gauche s'échappe la rivière de décharge ; mais ces deux ouvertures sont cachées par des replis de montagnes et on ne peut pas les apercevoir du chalet, de sorte que devant soi on a l'impression très nette d'une cuve resserrée, sans issue, comme un immense cratère liquide. Juste en face, sur l'autre rive, un torrent dévale la paroi des collines et se précipite dans ce puits avec un grondement sourd.

Dès mon arrivée je m'empressai d'aller revoir l'endroit où avait été retrouvé le corps de P. : une crique abritée, en contrebas, avec un mince filet de plage où aboutit le sentier. Je ne comprenais pas comment il avait pu mourir en un lieu aussi innocent, et surtout si près du chalet (d'où le moindre cri aurait été entendu). Ayant examiné les arbustes de la rive et le fond clair de l'eau et n'y ayant rien découvert, je m'en suis revenu au chalet peu avant le souper, car il commençait déjà à faire un peu frais.

* *
*

Je ne savais pas alors que mon enquête touchait à sa fin. Je passai tranquillement la soirée à lire et à écrire sous la lampe, en me demandant bien ce que j'allais faire le lendemain. Puis, peu avant de me coucher, j'eus l'idée de faire du feu, un peu en souvenir des soirées passées ici avec P., et aussi parce que je trouve aux flammes de foyer une douceur de rêverie reposante. Mais en cherchant un bout de papier pour l'allumer, je trouvai dans la resserre, parmi des amoncellements de vieux journaux, un cahier vert, déchiré en trois morceaux, où je reconnus aussitôt l'écriture de mon ami. C'était son journal intime, ou enfin un recueil de notes qu'il avait commencé à prendre (et cette coïncidence me stimula) le jour même dont est daté le dernier de ses poèmes. Laissant là mon feu, j'allai poser la lampe sur la grande

table du vivoir et, en replaçant l'un contre l'autre les trois fragments, je me mis à lire attentivement ce manuscrit.

Puis, ma lecture finie et malgré la nuit avancée, je refis mes bagages et partis aussitôt. Car dès que je sus comment P. était mort, il me tarda de quitter ces lieux qui m'épouvantaient.

Je donne maintenant ce texte de P., qui mieux que toutes mes paroles saura rendre compte de sa troublante aventure. Le style n'a rien que d'ordinaire et même, par endroits, souffrirait aisément quelques retouches. Mais je ne m'en suis permis aucune*, sachant que le lecteur, quand il verra l'étrangeté de la situation où se trouvait mon ami, ne lui comptera pas ses fautes de forme ni ses imprécisions, mais tentera de sympathiser le plus possible avec son désarroi.

* Je n'ai fait que supprimer çà et là quelques passages intéressants, dont je signale d'ailleurs toujours la place par des points, selon l'usage.

JOURNAL DE P.

28 juin

J'ai résolu de ne plus écrire de poèmes pour l'instant. Les événements de ces derniers jours m'ont trop remué et je dois attendre d'en voir la fin pour recouvrer un peu de paix intérieure. Cette heure de chaque soir que je réserve depuis toujours à ma poésie, je la consacrerai donc désormais à ces notes, où je tâcherai de transcrire le plus fidèlement possible ce que j'ai vu dans la journée et qui m'apparaisse en relation avec les faits récents. Je remets à plus tard, si cela s'avère assez riche, d'en extraire l'essentiel en poèmes.

Je fais le point en peu de mots. Tout cela a commencé il y a une quinzaine de jours. J'étais assis tranquillement sur la galerie du chalet, comme je fais chaque soir, et songeais je ne sais trop à quoi, en contemplant la tombée de la nuit. J'étais seul. Tout à coup (ce devait être vers neuf heures à peu près, car on y voyait mal) il me sembla entendre un bruit inaccoutumé venant du taillis qui borde le chemin. Ce sera un écureuil, ou bien un mulot. Je n'y prêtai guère attention, et tout se tut. Mais au bout d'un moment cela recommença de la même façon et à peu près au même endroit. On aurait dit un pas léger qui se traînait lentement sur le sable. Pourtant, je n'apercevais rien, pas une ombre qui bouge. Cela s'arrêta de nouveau, pour un instant seulement, et reprit aussitôt de plus belle. Mais ce n'était plus cette fois un simple frisson : je percevais comme un grand mouvement invisible, à ras de terre, qui s'étendait de toutes parts autour du chalet. Les deux bruits courts que j'avais d'abord entendus n'étaient que des avant-coureurs ; car à présent tout le sol semblait animé d'une vaste pullulation, comme des milliers d'insectes rampant sur le sable.

Je tâchai de penser à autre chose, mais impossible : cette rumeur étrange me captivait. Et je remarquai bientôt que tous les autres bruits habituels avaient cessé : les grillons, les zézaiements de moustiques et même ce murmure imprécis des feuilles mouillées, que j'avais si souvent entendu, tout se taisait. Sauf, en bas, le clapotis du lac.

J'eus un peu peur. Et mon étonnement s'accrut tout au long de la soirée, à mesure qu'augmentait ce curieux fourmillement que je ne pouvais absolument pas définir. Car à la vue rien n'était changé, et l'ombre restait tout à fait immobile. J'eus beau chercher des explications, aucune ne me rassura.

Puis progressivement, comme il avait commencé, le bruit s'éteignit, et la nuit redevint normale. Il devait être à peu près onze heures. Mais j'étais bouleversé et ne réussis à m'endormir qu'à grand-peine, sans démêler la cause de cette bizarre mobilité. Secrètement, j'avais hâte au lendemain.

Au matin, personne dans la maison ni chez les voisins ne paraissait avoir remarqué la chose, à laquelle je fis pourtant quelques allusions mi-plaisantes mi-sérieuses. Même monsieur L., qui avait veillé tard, se contenta d'affirmer que la soirée avait été délicieuse. J'étais bien près de croire à une nouvelle ruse de mon imagination.

Mais le soir même, la mystérieuse impression réapparut, identique en tous points à ce qu'elle avait été le soir précédent. Et je ne pus, encore là, rien découvrir qui me renseignât sur l'origine de ces bruits (A vrai dire était-ce des bruits, je n'en suis plus tout à fait sûr : plutôt une curieuse sensation de mouvement, mouvement à l'état pur, décanté de tout sujet, de tout point d'appui, à moins que ce ne soit simplement de l'air qui passait . . .) Ma stupéfaction était telle que je demeurai sur la galerie fort avant dans la nuit. Mais rien ne se produisit passé onze heures, et je rentrai me coucher nerveux, intrigué et — ai-je besoin de le dire — un peu terrifié.

A chaque soir, dès lors, je pris l'habitude d'aller me poster sur la galerie, non plus pour m'abandonner comme jadis au calme du couchant, mais avec une anxiété fébrile, le regard planté dans l'obscurité et attendant que se manifeste à nouveau l'apparition. Et à chaque soir elle venait, à la même heure, avec une égale intensité et les mêmes bruits singuliers se faisaient entendre, comme si je n'eusse pas été là. Mon trouble augmentait de jour en jour. J'en vins à vivre dans une agitation perpétuelle, délaissant tout, n'attendant que le soir qui cependant m'épouvantait. Je n'en pouvais plus de cet inconnu et je voulais savoir à tout prix ce qui se passait.

Mais je ne trouvai de secours auprès de personne. J'avais l'impression de vivre en étranger, dans un monde parallèle où aucun de mes parents ou de mes amis ne pouvait plus me rejoindre.

Hier, n'y tenant plus, j'ai invité mon père à passer la soirée avec moi. Et pour que, le moment venu, je n'aie pas à le faire taire, je fis en sorte que notre conversation débute très tôt. Car toujours, quand il est en ma compagnie, mon père commence par raconter longuement des tas de choses, souvenirs, potins, pronostics, etc., puis, son fuseau dévidé, il allume une pipe et se tait ; nous pouvons alors demeurer des heures entières l'un à côté de l'autre, sans un mot, à humer simplement l'air et la fraîcheur égaillée de la nuit. Donc, à neuf heures il avait fini son discours et restait immobile sur sa chaise, la main à sa pipe, l'autre posée à plat sur le rebord de la galerie. C'est alors que, selon l'habitude, la rumeur commença. Elle m'émut moins cependant, car j'étais surtout attentif à l'attitude de mon père, que je guettais constamment de l'oeil. Mais il ne broncha pas une seule fois, et tout indiqua qu'il n'entendait strictement rien de ce bourdonnement qui pourtant emplissait pour moi toute la nuit. J'étais consterné.

Quand tout fut terminé, je me levai et lui dit que nous devrions aller dormir.

— Dommage, répondit-il, la nuit est magnifique...

.....

Je ne suis pourtant pas fou. Ce n'est pas un rêve ; j'ai bien entendu, très clairement, il n'y a aucun doute... Une perturbation de mon ouïe ? comment alors cela se produirait-il avec une telle régularité ? D'ailleurs, je n'entendrais pas aussi distinctement. Non, ces bruits (comment les nommer autrement ?) viennent bel et bien de l'extérieur, de la surface du sol, j'en suis absolument certain. Mais pourquoi personne ne les perçoit-il pas ?

29 juin

Il a plu toute la journée. Malgré l'humidité je m'en vais m'asseoir dehors comme d'habitude, en me disant que ma perception n'est peut-être qu'un effet du soleil de la journée, une sorte de mirage auditif laissé par le crépuscule, ou que sais-je, une quelconque réaction de la matière à la lumière fuyante (je suis prêt à toutes les hypothèses). Si tel est le cas, alors je n'entendrai rien ce soir, puisque le ciel a été couvert toute la journée. J'ai espoir...

.....

Je me couche atterré. Le phénomène a eu lieu de la même manière, aux mêmes heures, et avec encore plus de force, il me semble, que les soirs précédents (peut-être à cause du sol imbibé, ou de cette pureté de l'air après la pluie, qui fait que tous les sons s'y répercutent plus librement). Je ne sais plus que penser de tout cela. J'écrirai dès demain à D.*, pour le prier de venir au plus tôt. Sa présence me rassurerait.

1er juillet

Hier, pendant que se produisait encore le phénomène (je ne m'en étonne même plus, tant il fait désormais partie de toutes mes soirées, au même titre que la chute du serein ou le lever de la lune), je décidai, la nuit étant claire, de m'aventurer plus avant pour tenter de voir d'où venaient les bruits. Je quittai donc la galerie le plus doucement possible, en tâchant de retenir mon souffle. Sur le bout des pieds et en évitant de rien écraser dans l'herbe, je me dirigeai vers le groupe d'arbustes bas, en bordure du chemin, d'où m'avaient semblé provenir les bruits du premier soir et qui depuis m'apparaissait à chaque fois comme le centre du mystérieux murmure. Mais je n'avais pas fait deux pas que

* C'est moi. Mais je n'ai jamais reçu de lettre.

j'étais terrorisé : tout, autour de moi, l'herbe, les cailloux, le sable, les pieds des arbustes, vibrait et grésillait, comme une plaque électrique. On aurait dit des milliards d'insectes ahuris qui agitaient fébrilement leurs antennes, et ce dans toute l'étendue de la forêt. Il y en avait partout, sous mes pieds, autour du chalet, sur le chemin ; impossible d'en fixer le centre, c'était un remuement général, comme si le sol tout entier se désintégrait en myriades d'atomes roulant les uns sur les autres, s'entrechoquant, se bousculant sans fin. Des essaims incalculables semblaient grouiller à ras de terre, des êtres minuscules qui se heurtaient, qui se précipitaient rageusement les uns par-dessus les autres, et qui clamaient de toutes parts.

Et pourtant, les pieds cloués au sol, je cherchais de tous côtés le moindre signe de vie, la moindre apparence d'une chose qui se meuve, mais rien. L'herbe était d'un noir calme, impassible, les arbustes n'avaient pas même un frisson, et les cailloux étaient aussi lourds, aussi banals que toujours.

Je demeurai là, au milieu de ces légions invisibles, jusqu'à ce que tout cesse et que la nuit ordinaire se rétablisse. Le grésillement se tut, les petites choses tremblantes rentrèrent sous terre, et je revins à ma galerie. Le sable sous mes souliers avait la dureté immuable et triste de la pierre...

De toute la nuit je n'ai pu fermer l'oeil. Par un comportement assez curieux de l'esprit, ce n'est pas l'invraisemblance de cet événement qui me préoccupa, mais bien plutôt la contradiction de mes sens, qui avaient *entendu* et *éprouvé* hors de tout doute ce fourmillement mais n'avaient absolument rien *vu*. Et cela ne pouvait pas dépendre uniquement de l'obscurité ; car non seulement la nuit était relativement claire, mais un phénomène aussi aisément perceptible à l'ouïe et au toucher ne pouvait pas échapper ainsi à la vue. Il y avait là une disproportion inacceptable et qui ne cessa de m'intriguer.

2 juillet

Je n'ai jamais été aussi sûr de ma lucidité ; le désarroi seul où se débat mon esprit le prouve d'ailleurs suffisamment. Car plus j'y réfléchis et moins je m'y démêle. Ce qui m'arrive est incroyable et je vais sans cesse de surprise en surprise. Où cela me mène-t-il, je l'ignore ; mais il devra se produire quelque chose, car cette incertitude ne peut pas durer.

Hier soir, voulant répéter l'expérience de la veille, je suis allé me poster dans l'herbe, à une vingtaine de pieds du chalet, et un peu avant l'heure. Au moment habituel, cela commença tel que prévu. Mais ce que je prévoyais moins, c'est la nouvelle découverte que je fis : ce mouvement n'est pas arbitraire, mais organisé, orienté parfaitement, avec une effroyable rigueur. Il ne s'agit pas, comme je l'avais d'abord cru, d'une gigantesque mêlée, où les combattants se bousculent sur le terrain, et se ruent les uns sur les autres avec furie. Non, bien au contraire : il s'agit plutôt (pour conserver l'image militaire) d'une formidable avancée, un déplacement massif de troupes vers une destination précise, qui se trouve (je ne pourrais cependant le jurer) du côté du lac. Y a-t-il un chef, je ne saurais l'affirmer ; du reste, comment parler de chef ? Je ne connais absolument pas ce que sont ces armées ; tout ce que je puis en dire n'est qu'imparfaite métaphore et aveu de mon ignorance. Mais une chose est certaine : ces bataillons d'êtres (si êtres il y a) ne sont pas livrés au hasard, ils ne font pas que grouiller et piétiner sur place : ils avancent. Et leur progression poursuit un but, elle les conduit tous vers un autre lieu, en rangs serrés, disciplinés, comme dans une transhumance. Le bruit qu'on entend vient tout simplement de leur pas unanime, du martèlement continu de leurs sabots (pas, sabots ; ah, si je pouvais connaître le terme exact !). Car ils marchent, j'en ai la certitude.

Cette découverte ne devrait pas me bouleverser. Ni même m'étonner. En fait, elle n'a rien que de normal (en s'entendant, bien sûr, sur le sens très relatif de ce mot). Car toute cette agitation se devait d'aller quelque part ; elle ne pouvait pas être un simple tohu-bohu, un vain gaspillage d'énergie. Et maintenant que je sais qu'elle comporte en effet une destination, je devrais éprouver du contentement : cela ne m'autorise-t-il pas à croire que cette mobilité n'est que provisoire et que je ne serai pas condamné à

l'éprouver toute ma vie ? Puisque cela marche, c'est que cela passera.

3 juillet, matin

En relisant mes notes d'hier, je ressens un profond effroi. Mais où suis-je donc ? Je divague. Me voilà en train de disserter sur le comportement de ces stupides hallucinations, dont je ne sais absolument rien ! Y suis-je donc résigné ? Vais-je accepter leur réalité ? Cela n'a aucun sens. Je me fourvoie. Il faut me réveiller de ce mauvais rêve. Ce soir je n'irai pas sur la galerie.

4 juillet

L'aube. Un rai de lumière aiguë entre dans la chambre et se plante sur ma table. J'ai les yeux endoloris, et tout mon corps voudrait s'alanguir. Mais je ne le puis pas. Toute la nuit j'ai veillé, et il me semble ce matin que ma vie vient de donner un grand coup de barre, qui la transformera.

Comme je l'avais résolu, j'ai passé la soirée d'hier à l'intérieur du chalet, et pour ne pas avoir de tentations, je me suis mis au lit vers huit heures trente. Mais le sommeil espéré ne vint pas. Je demeurai sur l'oreiller les yeux grands ouverts, toute mon attention tendue, malgré mes efforts pour la distraire, vers la nuit bruissante qui entrait par le moustiquaire. En fait, j'attendais l'heure.

Le moment venu, je me suis mis malgré moi à écouter les bruits du dehors et à guetter, dans la rumeur douce de l'obscurité, la venue du silence avant-coureur. J'épiais toutes les altérations de la nuit ; le moindre arrêt des grillons, la moindre faille dans le frémissement des feuilles m'était un signe. J'avais beau détourner les yeux, m'enfouir la tête sous les couvertures, chantonner en tambourinant des doigts sur la table de chevet, je ne me possédais plus. Une volonté plus forte que la mienne me faisait taire et tendre l'oreille, comme s'il était indispensable pour moi-même ou pour les choses que je sois auditeur.

Enfin, au bout d'un court moment de lutte inutile, je me suis dressé dans mon lit et j'ai concentré mon esprit sur ce qui devait se produire. Et cela a eu lieu comme d'habitude, aussi distinctement, aussi pathétiquement que toujours. Sauf que de ma chambre le mouvement ne me paraissait plus aussi étale ; je ne pouvais plus, comme lorsque je me trouvais dehors, le confiner à quelques centimètres du sol. Il avait grandi et il emplissait tout l'espace. Je l'entendais de part et d'autre de la maison, parmi les poutres de soutènement, le long des murs, et jusque sur le toit, qui vibrait vaguement comme sous la pluie. Seule préservée, la chambre gardait sa solidité. Tout autour l'étrange déferlement l'enveloppait, mais sans atteindre à sa rigidité. Elle figurait l'île amarrée, le refuge inexpugnable au milieu de ce fleuve qui passait. J'en éprouvais la douce sécurité, et pour mieux en jouir je me suis blotti sous les couvertures, en attendant que l'inondation prenne fin. J'avais le sentiment fier et amène du vainqueur.

Le courant dura aussi tard que les autres jours. Du fond de ma chambre je tentai d'en découvrir l'orientation. Il n'y avait rien à voir, je le savais, et je ne me levai même pas pour aller à la fenêtre. Mais de même qu'au cours d'une tempête on peut, en écoutant les craquements de la charpente et les battements de la vitre ou en éprouvant la résistance de la maison, découvrir de quel côté souffle le vent, de même à certains signes physiques et en dégageant de l'ensemble de la rumeur un bruit unique, que je captai assez loin et suivis ensuite à travers l'espace invisible, je parvins à connaître la direction de la vague. En vérité, je l'avais déjà pressentie avant-hier ; maintenant je sais, hors de tout doute. Le lac. Toute cette vibration, cet ébranlement de l'air et de la terre est un afflux vers les eaux. La marche des armées d'insectes, le déferlement de troupes, la transhumance, n'ont qu'un but : se jeter sur la grève et plonger dans les profondeurs de l'eau.

C'est étrange, mais je n'en ressens aucune terreur. Bien plutôt, j'éprouve du soulagement. Car mon illusion prend forme peu à peu. Je sais à présent que ces bruits, que cette mobilité ont un sens, et de le savoir me rassure. Je commence, il me semble, à percer le secret. Au moins suis-je dès maintenant en possession de quelques indices : les bruits que j'entends le soir ne sont pas un délire ; ils dépendent d'un mouvement, et ce mouvement vise une destination bien précise. A présent que j'ai le parcours, la ligne,

il ne reste plus à découvrir que deux choses : qu'est-ce qui bouge ainsi et va se précipiter au fond de l'eau ? Et pourquoi ? Mais je pressens que les réponses seront longues à venir ; en tout cas je ne les connaîtrai que d'une façon inattendue, car quel raisonnement pourrait jamais me les révéler ?

Attendre, guetter.

5 juillet

Quoi qu'il en soit, j'ai changé. Le stade de l'étonnement est passé : toutes ces bizarreries, cette étrangeté ne me paraissent plus anormales. J'ai dépassé le moment de la surprise, et mon esprit a fait ses concessions. Soit, je n'y pense plus. Il m'est désormais impossible de faire demi-tour ; je ne peux plus mettre en doute ce dont j'ai été le témoin. Toute réticence doit tomber quant à la réalité du phénomène, je ne dois même plus m'en poser la question. A quoi cela servirait-il, sinon à augmenter mon désarroi ?

Il vaut mieux ne pas gaspiller mes énergies et admettre le fait. Comment le réfuterais-je d'ailleurs, sans me mettre en cause moi-même, et mon intégrité, et ma clarté d'esprit ? Inutile débat, auquel je ne gagnerais que ces temporisations. Ma lucidité est intacte, je le sais. Autant, par conséquent, aller de l'avant et ne plus m'interroger sur l'authenticité d'un phénomène dont j'éprouve chaque jour la réalité. Cela est : ne nous ébahissons plus vainement mais employons toutes les ressources de mon esprit à comprendre et à savoir. M'appliquer à l'observation minutieuse, ne rien perdre du moindre détail qui puisse me révéler quelque chose, capter tous les indices, les amasser, pour tenter de démêler ce qu'ils dissimulent. Que me reste-t-il d'autre à faire ? Advienne que pourra.

7 juillet

Je fais depuis deux jours l'expérience de mon nouveau regard, qui bannit toute stupeur, tout étonnement, et ne fait que noter objectivement ce qu'il voit, dans le seul dessein d'amasser des documents, dont l'examen réfléchi livrera tôt ou tard la clé du mystère.

Hier après-midi

Le soleil étant doux, je suis allé, peu avant le souper, me promener dans le bois derrière le chalet. J'en connais parfaitement tous les coins, les clairières, les talles de bleuets, et presque chaque arbre, tant j'y ai passé de jours depuis mon enfance. Tout m'y est familier, comme un jardin intime que j'aurais moi-même semé et dont chaque plante aurait dans mes souvenirs sa propre histoire.

Je suis donc le sentier qui part de la maison et pique en pleine futaie, vers les premiers remparts de la montagne. Au bout d'un moment, sans raison, je bifurque dans un des nombreux sentiers de traverse qui partent du premier et mènent à diverses clairières et aux endroits particulièrement amènes de la forêt, pour leur ombre ou leurs plants de fruits sauvages. Puis j'en croise un autre, où je m'engage sans plus de réflexion. Je vais au hasard, sans m'arrêter pour réfléchir et en ne me fiant qu'à l'inspiration de la promenade. J'ignore combien de sentiers j'ai ainsi parcourus, tantôt à droite, tantôt à gauche, sûr toujours de ne point m'égarer, car je savais d'instinct que tous me ramèneraient infailliblement au sentier principal.

Mais cette dernière idée, dont je n'avais jamais pris conscience auparavant et qui garantissait pourtant le calme de toutes mes promenades, m'est soudain apparue dans une lumière nouvelle et j'en ai aperçu pour la première fois le caractère extraordinaire. Comment, en effet, pouvais-je être aussi sûr de toujours retrouver mon chemin ? Surtout dans cette forêt qui — bien que je la connaisse parfaitement — n'en demeure pas moins immense et inextricable. Pourquoi tous les sentiers, fatalement, me ramènent-ils toujours à la maison ? Ce labyrinthe ne serait donc pas si arbitraire...

J'avais toujours donné à ces sentiers des origines très innocentes : rêveries d'amoureux, courses de gamins, fouinages d'herboristes, qui piétinaient peu à peu les broussailles, cassaient les branches basses et laissaient derrière eux un sillage capricieux, que reprenaient d'année en année d'autres promeneurs nonchalants. Et ainsi, pensais-je, la forêt avait été à la longue percée de tout ce réseau de pistes s'entrecoupant, louvoyant, guidées par la seule inspiration des premiers marcheurs... Mais je me rendis compte subitement de mon romantisme. Car s'il en avait été ainsi, comment expliquer l'organisation que je découvrais ? Toutes ces

volontés indépendantes, oeuvrer avec une telle rigueur et aménager la forêt selon un plan aussi précis, c'était impensable. Je continuai à marcher mais mon esprit avait perdu son abandon.

Pour en avoir le coeur net, je résolus de parcourir méthodiquement tout le dédale des sentiers ; j'en choisis d'abord un, que je suivis sur toute sa longueur en laissant à chaque croisement une marque de mon passage, et je revins au sentier principal non loin de mon point de départ. Puis je fis de même pour tous les autres, et je m'aperçus que je franchissais ainsi nombre de croisements où j'étais déjà passé. Enfin, vers le soir, j'avais foulé tous les sentiers et découvert peu à peu qu'ils n'avaient rien de nonchalant : ils obéissaient au contraire à un plan strict, d'une terrible netteté. Vus de haut, ils auraient représenté un énorme chandelier baroque dont chaque branche, entrecroisée aux autres, reposerait fermement sur le socle — ou un grand arbre couché, au branchage en ombrelle, dont le tronc serait le sentier principal qui descend là-bas vers le lac, entraînant avec lui la sève de toutes ses ramilles.

Je sortis de la forêt en pensant à ce complot des sentiers, et je ne les trouvais plus aussi amicaux. Mais qui donc les avait ainsi dessinés ? Je songeai aux troupeaux mystérieux de mes soirées et j'en eus un frisson.

Hier soir

Suis rentré tard, longtemps après que les bruits eurent cessé. La nuit était exquise. Par désoeuvrement, je scrutai la lune, qui monta lentement et alla se suspendre au milieu du ciel comme une lanterne de réverbère. Baissant les yeux, je vis le rayon clair qu'elle traçait sur l'eau, et qui n'était qu'une rigole encavée par où se déversait sa lumière. Puis, sa libation accomplie, elle coula de côté, pâlit et s'abîma doucement derrière la ligne des montagnes.

Cet après-midi

Je lisais à l'ombre, sous le grand pin. Tout à coup j'entends battre des ailes sous un buisson et une calandre apeurée s'envole au-dessus du lac. Elle file en droite ligne vers la rive opposée quand brusquement, au milieu de l'eau, je la vois piquer du nez et se mettre à tournoyer follement dans l'air, en émettant de petits cris plaintifs, qui lacèrent le silence. Elle tourne, tourne autour d'un axe invisible, et chaque rotation, plus étroite que la précédente, lui fait perdre vitesse et altitude, comme si elle s'était emmêlée dans une étrange volière en spirale. Du rivage j'observais la progression de sa chute, en cherchant vainement le filet mystérieux qui la tenait captive. Cela dura plusieurs minutes, nous étions désespérés. Mais juste comme elle allait effleurer la surface de l'eau, elle donna soudain un violent coup d'ailes qui la dégagea du piège ; soulagé, je la vis reprendre son vol et s'enfuir vers les feuillages de la rive, où elle disparut.

Il est difficile de rester froid devant de telles étrangetés, et mon objectivité a parfois peine à contenir l'épouvante qui se lève en moi. Mais je ne crois pas y avoir encore succombé : j'ai conservé un regard clair, nullement troublé par mes émotions, qui ne se font pourtant pas faute d'assaillir.

Toutefois, quand je relis ces notes, je n'en reviens pas de leur invraisemblance. Un lecteur étranger n'y verra sans doute que la projection de mes états d'âme, un tissu d'impressions subjectives et le fait d'une imagination débridée. Et il est vrai que c'en a bien l'air. Pourtant, je jure de mon intégrité : il n'a jamais été question pour moi d'inventer ou de faire croire à des perceptions que je n'aurais pas eues. Les sentiers, la lune, l'oiseau n'ont subi à travers ma narration aucune transformation : j'affirme les avoir bel et bien vus tels, et même je certifie que tels ils étaient en réalité. Je n'invente rien. Il s'agit d'un dossier, rien de plus, la notation exacte de ce qui est. Qu'on ne me soupçonne pas d'imposture, et qu'on se demande plutôt quel intérêt j'aurais à mentir.

.....

Je sens que ma sensibilité a changé : elle n'est plus du même ordre. Elle a gravi un échelon et je perçois par elle des réalités d'un autre degré. Si mon père, si monsieur L., si personne ne les distingue aussi, c'est que nous ne sommes plus au même niveau. Je ne m'en enorgueillis aucunement ; bien au contraire, car je suis plutôt victime que conquérant, et je sais bien, quand se relâche un peu ma froideur, que je m'achemine vers une sorte de catastrophe.

Je m'éloigne des autres et de ce que je fus, mais où vais-je ?

8 juillet

Suis allé après dîner m'asseoir sur la plage, un livre à la main, et j'ai regardé les arbres autour de moi, ceux qui reposent sur le sol le plus mince et dont les racines nagent au fond du lac. Ils me parurent différents. Mais je ne compris pas tout de suite ce qui les distinguait des arbres de la terre ferme, sinon que leur feuillage avait une nuance plus claire, plus transparente, et que leurs branches étaient plus délicates et laissaient mieux deviner sous l'écorce le flux et le reflux de l'eau nourricière. Fûts sans noeuds, sveltes et droits comme des tuyaux d'orgue, feuillages légers aussi fluides que leur reflet, ils se tenaient coi le long de la rive, et je pouvais apercevoir de ma plage tout leur alignement circulaire, à égale distance de l'eau, ainsi qu'un bastingage ajouré.

Etendu sur le dos au pied de l'un deux, ma tête enfouie parmi les racines. Au-dessus, le feuillage tanguait dans l'azur, ou était-ce l'azur qui se balançait, puisqu'il n'y avait pas de vent... J'ai dû m'assoupir légèrement, car je me souviens qu'il s'est produit dans mon esprit un brusque changement : comme lorsque avec un appareil d'optique on passe subitement d'une lentille à une autre et que l'objet se trouve du coup reporté dans de nouvelles dimensions, où l'on a peine d'abord à le reconnaître. Cette transformation n'affecta pas uniquement ma vue, mais toute ma sensibilité, et l'arbre m'apparut sous un jour totalement différent. Certes il avait gardé sa forme, sa couleur, sa haute taille, mais je prenais de tout cela une conscience neuve, qui me sembla de prime abord étrangère. Cet arbre, je le vis soudain creux : un tronc évidé, dont toute la moëlle aurait été sucée par en bas, et

n'offrant plus à l'oeil qu'une apparence trompeuse, un semblant d'arbre, écorce mince sans rien au-dedans que le vide. J'y aurais planté mon canif qu'il n'en serait sorti qu'un peu d'air, un soupir odorant. Je détournai les yeux et les portai vers le lointain du lac : et il en fut de même pour tous les arbres de la rive. Je les apercevais comme autant de corps morts, des épaves rongées de l'intérieur par une mystérieuse pompe souterraine. Sauf deux ou trois à quelque distance, plus jeunes que les autres, mais dont la vision n'était que plus déconcertante ; car je les voyais s'écouler, je voyais le flot banal de leur âme, comme une coulée verdâtre, s'épandre de leurs racines et se perdre dans le lac. Cela faisait d'abord une tache glauque flottant à la surface, puis aussitôt les vagues la dispersaient en tous sens, comme une pincée d'herbe, et elle se mêlait à l'eau, qui l'engloutissait. Les troncs demeuraient sur la rive, tendant à l'air leurs feuilles maquillées et le fantôme d'eux-mêmes à l'eau miroitante.

Cette impression ne dura pas longtemps, mais elle ne quitta plus mon esprit de toute la journée.

9 juillet, le soir

Les montagnes se penchent au-dessus du lac, comme des chiens qui vont boire, ou plonger.

Au-dessus, le ciel s'éloigne avec ses astres, pour ne pas être entraîné.

11 juillet

Je me suis encore aventuré plus loin. Hier après-midi, promenade en barque. J'ai commencé par longer le rivage en ramant lentement, avant de me diriger prudemment vers le large. Rien ne remuait sur l'eau ; les avirons la fendaient sans bruit, y nageaient un moment, puis ressortaient aussitôt en répandant des volées de gouttelettes qui tintaient à la surface. Là-haut, le soleil tendre.

Une fois au milieu j'ai laissé dériver et suis allé m'asseoir à la proue pour observer le fond de l'eau. Mais il était insondable et mon regard se perdait dans l'espace vert, jusqu'aux confins de la clarté. Plus bas, c'était l'ombre opaque, d'où surgissait parfois un éclair fugace, qui s'éteignait aussitôt.

J'ai repris les rames et regardé le bord sans difficulté. Mais dès que j'ai mis pied à terre, un étourdissement m'a saisi et je n'ai pu revenir au chalet qu'en titubant. Une fois là je me suis étendu dans ma chaise longue et le malaise a disparu.

Seulement, durant la nuit j'ai rêvé à des tourbillons d'eau noire, au milieu desquels je me débattais furieusement. Mais ils m'ont emporté dans leurs volutes, et je ne me rappelle plus où j'ai abordé.

.....

De toute la journée j'ai eu peine à ne pas succomber au désir de me baigner. Mais ma résistance a été tenace et j'en éprouve ce soir un joyeux soulagement.

12 juillet

Le lac. Il n'a pas bougé de la soirée. Il ne bouge jamais. Durant tout l'été il se maintient à l'étiage et découvre partout de larges grèves. A peine, les jours d'orage, laisse-t-il rouler ses vagues d'occasion, qui n'emportent rien que quelques galets sonores, mis là pour la parure. Pourquoi le craindrais-je ? Depuis plus de vingt-cinq ans je viens ici chaque été, et toujours je le revois semblable, sans un pli de plus, sans une onde de violence. Toujours j'y ai trouvé la paix, et même je me souviens d'avoir rêvé, certains soirs, à la mer houleuse devant sa face morte, ou d'en avoir détaché mon regard pour le porter vers les montagnes dont mon énergie avait besoin. Mais en vérité, l'ai-je jamais regardé ? Au cours de mes longues veillées devant le chalet ou pendant ces chauds après-midi que je passais sur le gazon, près de la rive, les yeux

accrochés à fleur d'eau, j'explorais les édifices que mon songe érigeait dans l'espace, et au fond, peu m'importait le lac : je n'aimais que la liberté de l'air au-dessus de lui, le vide que j'y pouvais peupler à ma guise.

Mais quand je pense maintenant à tout ce qui se passait dans cet immense puits et que je ne soupçonnais même pas... Car cela doit durer depuis bien longtemps, depuis toujours. Dans quelle innocence je vivais ! Pas l'ombre d'une intuition, pas un brin de soupçon ne m'effleurait l'esprit. Pourtant, il me semble que si seulement j'avais regardé, sans même chercher à savoir, simplement plongé mon regard et mon esprit au-delà de la surface, un tout petit peu, j'aurais vu.

Lac de montagnes, venu sans doute d'une ancienne dépression du terrain et qui, peu à peu, a rassemblé toutes les eaux d'alentour, les pluies, les sources, les torrents, les marécages, tous dirigés par la pente vers cette cuve au milieu du pays. Ce travail accompli en siècles, je le revoyais dans un seul instant : un minuscule filon d'eau, aussi ténu qu'une veine, se met à dévaler lentement la montagne. Lentement il contourne souches et rochers, se glisse entre deux cailloux, évite un arbre, imbibe les mousses rencontrées, jusqu'à ce que, regorgeantes, elles le laissent déborder et poursuivre sa descente un peu plus épais qu'auparavant. Courant au ras du sol, il amasse les rosées, se les incorpore, ou bien se mêle à un autre filon pareil, et tous deux, mariés, augmentent d'autant leur vitesse. Ils traversent des clairières, s'infiltrent entre les brindilles, louvoient, dansent et continuent toujours leur longue chute. Puis d'autres filons encore, et nous voilà ruisseau ; le lit se creuse dans l'humus, sculpte ses rives et nous convergeons tous ensemble vers le torrent. Lui nous boit, il nous amalgame à ses écumes et nous filons vers la terre basse qui nous attend. Notre errance s'achève : nous avons quitté le sommet de la montagne, parcouru toute la pente, et la vallée enfin nous accueille : nous roulons dans son giron. De toutes parts d'autres nous rejoignent, et nous leur faisons place au milieu de nos enroulements. Ainsi rien n'y paraît plus de notre voyage, et nous nous reposons dans le calme de l'immense écuelle. Nous avons créé le lac.

J'imaginais ainsi les milliers de rus insignifiants, dégouttant de chaque montagne, minant tout sur leur passage, charriant leur limon d'herbages et de fleurs et se réunissant enfin dans la cuve

du lac, après avoir drainé la terre et l'avoir laissée rongée, vide et inerte derrière eux. J'avais beau me persuader que cet écoulement ne se passait pas ainsi, qu'il s'effectuait avec une extrême lenteur, cette vision me stupéfiait, et l'idée de cette décomposition patiente qui avait lieu encore tout autour de moi, et en ce moment même. Je fus dès lors incapable d'en détacher ma pensée : il me semblait voir, sous la fixité et le repos du paysage, le sourd fourmillement qui traversait tout et ne cherchait que le lac. Le pays glissait, les montagnes culbutaient sur elles-mêmes et tout chavirait dans l'eau, sans un bruit.

Le plus étrange n'était pas cette attraction mais son sens. Je crus d'abord que cet écoulement n'obéissait qu'à la loi de la pesanteur et que la convergence des eaux dépendait tout simplement des degrés d'altitude. Comment, par quelle nuance mystérieuse fus-je détrompé, je ne saurais le dire ; mais je perçus tout à coup au coeur même du mouvement son origine profonde. Il y avait de la passion dans cette course vers le lac ; elle ne résultait pas d'un pur principe d'énergie potentielle, extérieur à elle, mais bien d'une intention cachée, inhérente à l'eau elle-même et à tout ce qu'elle transportait. Cette descente contenait de la vie, plus encore : de l'amour. Etrange amour, en vérité, mais furieux, irrésistible, emporté. Le lac exerçait sur les moindres flaques, sur les plus banals marécages de la montagne un attrait fatal ; il les séduisait, les ensorcelait et leur commandait d'accourir à lui. Et eux s'ébranlaient aussitôt, comme gonflés de désir, pour se précipiter à l'appel de cet enchanteur : rien ne les arrêtait qu'ils ne se soient fondus à lui et engloutis dans son sein. Ces ravines, ces sillons liquides, toute cette descente des eaux, figurait une monstrueuse capture : jetant de toutes parts ses hameçons, le lac, comme une araignée enroulant son fil, halait toutes les rosées, toutes les sueurs du pays d'alentour. Et elles ne résistaient pas, trop heureuses de couler, même si c'était pour s'y abîmer tout entières.

Mais les eaux sont-elles bien seules à couler ainsi ?

La question me vint d'elle-même et je devinai que la réponse n'attendait que mon consentement pour s'imposer de la même façon. Mais j'hésitais. Cette perspective me déroutait et m'effrayait à la fois. J'allai me coucher pour ne plus y penser.

13 juillet

J'y ai pensé toute la nuit. Et comme je n'arrivais pas à sommeiller, je me suis levé avant l'aube et suis allé m'asseoir sur la galerie.

L'air était encore tout chargé de sommeil et de rosée. Le lac en contrebas se perdait dans le brouillard, et je prêtais l'oreille à la nuit : mais rien ne m'arrivait que le silence. Tout dans la forêt et sur l'eau dormait, aussi paisible que le faîte éloigné des montagnes. Je jouissais de cette accalmie, qui ressemblait à la mort de toutes choses, à leur fixation dans un temps immobile et plat que rien ne pouvait troubler. Sans m'endormir, je fermais les yeux et la nuit me pénétrait : je devenais immuable comme l'absence.

Mais ce bonheur dura peu. Dès six heures, le premier rayon fusa et se planta dans mes yeux. Aussitôt d'autres le suivirent et le faisceau se jeta sur les brumes, qui s'égaillèrent et rentrèrent dans les sous-bois. Le lac, au milieu du jour levant, étincela comme une flamme. En peu de temps l'herbe se mit à luire, des coulées de lumière envahirent le ciel et le matin s'installa. En même temps je sentis une grande lourdeur s'emparer de mon corps.

Je ne reconnaissais plus mon paysage. Il s'était produit subitement un déclic et tout avait commencé à bouger. Les truites d'abord, qui crevèrent l'eau et vinrent mordre à la lumière ; les arbres, que j'entendis frémir et fourmiller de chants jusqu'au bout de la forêt ; et de grandes libellules, qui décollèrent de la rive et planèrent au ras de l'eau, avec un crépitement bleu ; et les parfums qui éclatèrent ; et les canards, que je vis filer au milieu du lac, taper l'air et raser les têtes des bouleaux ; un papillon, une couleuvre, les grenouilles dans les ajoncs, et jusqu'au canot de monsieur L. qui glissa sur l'eau et vira vers la rivière de décharge. Enfin, dans l'ébrasement des montagnes, le peuple des ruisseaux, qui s'ébranla, secoua sa torpeur et reprit sa descente unanime. Le lac, au milieu, reçut ses premières ondulations...

Ma paix de la nuit faisait place à l'agitation la plus fébrile. Des présences se levaient autour de moi et me surprenaient. Je me tenais sur le qui-vive, toujours prêt à faire face et à me défendre, comme si je m'étais trouvé dans un pays étranger. J'étais un maraudeur indésiré, on se jouait de moi, on me cinglait de

toutes parts, et je devais m'enfuir. Ou ce désaccord ne venait-il pas plutôt de moi ? Je haïssais cette vie, j'aurais voulu l'éteindre ; étrangler les poissons, crever le soleil d'un coup de fusil, et qu'il se dégonfle, et qu'il roule au loin, très loin d'ici, en traînant avec lui tout son attirail de bruits, de souffles et de ruisseaux. Me retrouver dans la nuit, dans l'accalmie de la nuit, et qu'elle demeure toujours.

L'obscurité immobile, où tout est fixe, bien attaché à sa place et ne bouge plus. Au lieu de cette mêlée du jour, où la terre s'effrite, où les eaux coulent, où marchent les insectes et les sentiers, où se vident par le dedans tous les troncs des arbres... Tous obéissent à la même succion, tous succombent au même charme, et la terre et l'herbe et les ruisseaux s'entassent au fond des mêmes ravines, qui vont les déposer dans le même lac rongeur d'où ils ne remonteront jamais !

La nuit, la nuit sûre et tranquille...

Vers huit heures un vent s'était levé et les petites vagues battaient contre le quai. Je me suis enfui au fond de ma chambre.

14 juillet

Ce soir, écouté de nouveau les bruits de l'herbe, qui n'ont pas cessé de se faire entendre depuis le début de cette aventure. Je me souviens de la première fois que je les ai entendus : ils me médusèrent alors, car je n'y comprenais rien. Puis l'habitude aidant, je ne m'en souciai plus : trop de découvertes m'occupaient ailleurs. Et voilà que de nouveau ils me remplissent de terreur, mais cette fois pour la raison que je comprends trop.

Je sais maintenant ce qui se passe, et que chaque soir, alors que l'air est calme, l'activité du jour se poursuit en sourdine jusqu'au seuil de la pleine nuit.

Durant la journée coulent les ruisseaux de la montagne, et on les entend et on ne s'en inquiète pas. Mais ce qu'on n'entend pas, ce sont les autres ruisseaux, ceux de la terre, qui charrient vers le lac tout le pays friable, les âmes, les fleurs, les grains de sable et jusqu'aux souffles du vent. Tout s'écoule à ras de sol – et même

en dessous ; le paysage insensiblement se désagrège, détend ses liens et laisse fuir sa vie, qui roule d'elle-même vers le centre du lac... Mais ce bruit, tous les bruits des oiseaux, du vent et des hommes le recouvrent. Le soir seulement, quand l'ombre revient et que la vie se tait, on peut entendre déferler les restes du jour. Puis c'est la nuit : le lac s'endort, il relâche ses halages et tout se repose jusqu'à ce que recommence au matin l'inlassable procession.

Toutes les heures me sont claires, je connais maintenant le déroulement du jour et de la nuit, et c'est pourquoi ma terreur est calme. Pourquoi me révolterais-je ? Qu'y puis-je ? Rien n'endiguera jamais cette érosion, et toujours, du fond de sa cuve, le lac aspirera le pays. Mais je résisterai et moi au moins, il ne m'aura pas.

19 juillet

Je viens de passer cinq jours en tête-à-tête avec le lac. J'avais résolu de le provoquer. Dès le matin je me plaçais face à lui et ne le quittais plus de toute la journée. Le soir j'allais m'asseoir dans l'herbe, au milieu de la reptation. Pendant tout ce temps, je n'ai pas cessé de suivre l'écoulement des choses, et j'ai senti sur moi la succion de l'eau : mais je m'aggrippais à moi-même de toutes mes forces et jamais je n'ai bronché. A mes pieds, le lac agitait ses bras, m'enjôlait, me caressait ; mais je me moquais de ses câlineries et plantais mes yeux droit au fond de l'eau, dans les yeux du monstre. Autour de moi le pays s'engloutissait ; j'étais victorieux.

. . . . . .

Mais la tristesse vient sans qu'on l'attende, et je vois la stérilité de ces actes. A quoi bon m'acharner, quand tout s'écoule et me dépasse, et me laisse ensuite derrière, sur ma rive inutile ? Tout passe, pourquoi resterais-je ?...

20 juillet, matin°

Il y a une raison à tout cela. Le lac n'avale pas en vain le paysage. Qui me dit qu'il le dévore ? Le paysage ne s'abandonnerait pas ainsi. Quel univers niche au fond de l'eau pour que tout s'y précipite ? Et moi je demeure sur la grève, en compagnie des fantômes...

L'eau, la montagne, les arbres, tout se dépouille et les âmes descendent vers le lac. Il ne me restera plus bientôt qu'un pays de chimères, l'écorce creuse d'un pays.

Que je parte donc aussi, pour voir. Je n'y perdrai rien, puisque sur cette rive ne demeurent que des spectres colorés. Déchargeons-nous, laissons paître et suivons le troupeau. A quoi bon m'attacher au piquet, où l'herbe est fauchée ?

Car cette résistance est dure, j'y épuise en vain mes forces. Et qu'y gagnerai-je ? Allons... Il me semble que je ne serai pas seul.°°

Décembre 1969.

° C'est le jour où l'on a retrouvé son corps.

°° Ici s'achèvent les notes de P.. Pourquoi les a-t-il déchirées ? Sans doute afin de brouiller les traces, mais en ce cas il eût mieux fait de les brûler. Peut-être aussi qu'ayant eu l'intention de les brûler, il s'est d'abord contenté de les déchirer et de les mettre à la resserre avec les vieux journaux, quitte à les jeter au feu le soir quand il allumerait la cheminée. Mais alors, cela supposerait qu'il n'avait pas prévu sa mort (du moins pour l'instant) et qu'il comptait revenir encore au chalet...

Achevé d'imprimer
sur les presses
des
Ateliers Jacques Gaudet, Ltée,
Saint-Hyacinthe,
le vingt-huitième jour
du mois de février
mil neuf cent soixante-quatorze.

Imprimé au Canada
Printed in Canada

Les Ecrits du Canada français ont publié 40 pièces de théâtre

Robert Elie l'Etrangère
Robert Elie Le Silence de la ville
Robert Elie La Place publique
Marcel Dubé Zone
Marcel Dubé Florence

Marcel Dubé Octobre
Marcel Dubé Virginie
Anne Hébert La Mercière assassinée
Anne Hébert Le temps sauvage
Yves Thériault Le Samaritain
André Laurendeau La vertu des chattes
André Laurendeau Deux femmes terribles
André Laurendeau Marie-Emma
Guilbeault-Gauvreau Le Coureur de marathon
François Moreau Les Taupes
Eugène Cloutier Le Dernier Beatnick
Eugène Cloutier Hôtel Hilton, Pékin
Gilles Derome Qui est Dupressin?

Claire Tourigny La Crue
Marc Lescarbot Les Muses de la Nouvelle-France
Andrée Thibault Elisabeth
Andrée Maillet Le Meurtre d'Igouille
Andrée Maillet La Montréalaise
Andrée Maillet Souvenirs en accords brisés
Jacques Ferron La Sortie
Jacques Ferron Le coeur d'une mère
Françoise Loranger Georges . . . oh! Georges
Yves Hébert Les Enfants
Yves Hébert Le Rôle
Paul-Ghislain Villeneuve Les Heures rouges
Alec Pelletier Le Festin des morts

Jacques Languirand Les Cloisons
Michel Greco Les Pigeons d'Arlequin
Jacques Brault La morte-saison
Jacques Brault Quand nous serons heureux
Gilles Marcotte Une soirée à la maison
Naïm Kattan Les Protagonistes
Andrée Maillet La Dépendance
André-Pierre Boucher Cupidon libéré par l'amour